

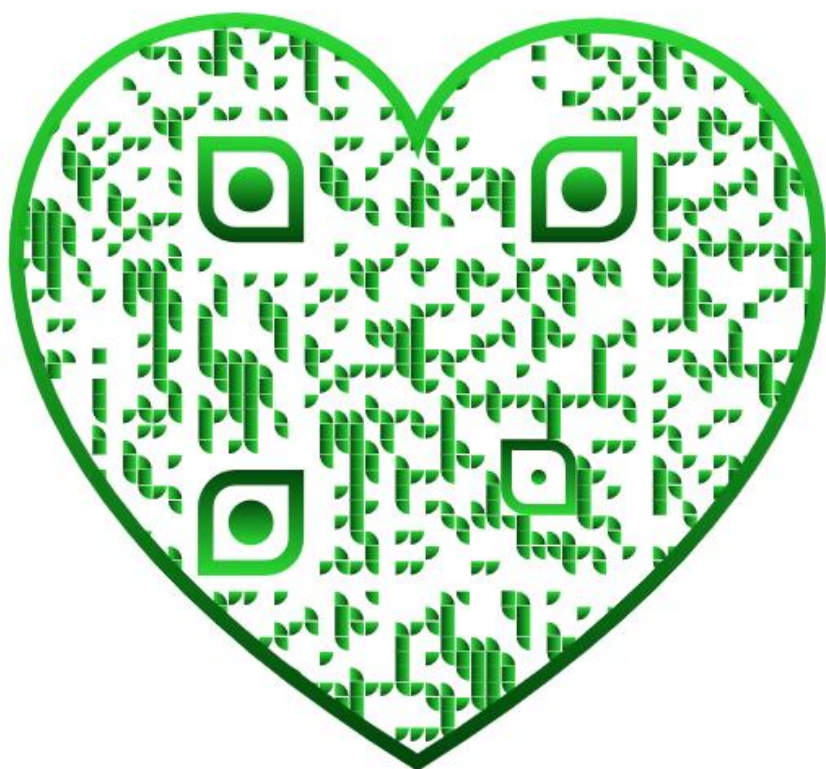


Au Cœur de la Résistance

Récit des Héros de l'Ombre
De 1936 à 1940 - Tome 1



INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE





Au Cœur de la Résistance

Récit des Héros de l'Ombre
De 1936 à 1940 - Tome 1



INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

Au Cœur de la Résistance

Récit des Héros de l'Ombre

Tome 1 – 1936 à 1940

De la Guerre Civile Espagnole

À

La Seconde Guerre Mondiale

**INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE
VRAIE. BIOGRAPHIE ROMANCÉE**

Avertissement

Ce livre est une biographie romancée, inspiré de faits réels avec des éléments de fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels seraient utilisés de façon fictive. Certains lieux, éléments, pratiques et noms ont réellement existés, d'autres sortent de l'imagination de l'auteur pour servir l'intrigue. Toute ressemblance avec des faits et/ou des personnages et/ou des endroits existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. Le livre est réservé à un public averti en raison de son contenu érotique ou explicite.

Il est important de prendre en considération qu'il s'agit d'un roman historique inspiré d'une histoire vraie et non d'un manuel d'histoire, bien que vous pourriez apprendre des faits sur l'histoire.

Copyright © 2024 CORTÈS Thierry

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants

cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Edité par l'auteur Thierry CORTÈS

ISBN : 978-2-9593888-0-4

Dépôt légal : Mai 2024

Couverture et mise en page : Thierry CORTÈS & PAYGROUND

Avant-Propos

Chère lectrice, Cher lecteur,

Ce livre est né de ma volonté de préserver et de transmettre l'héritage de mon grand-père, Antonio CORTÈS^[1].

Au fil des années, j'ai entendu, maintes fois, les récits de son passé autant par lui, que par ma grand-mère et les personnes qui le connaissaient. L'enfant, que j'étais, écoutait avec passion et admiration ces récits, teintés parfois de mélancolie, mais toujours illuminés par la flamme de la passion et du courage, qui l'animaient.

C'est ainsi que j'ai découvert mon grand-père, cet homme exceptionnel, qui avait un sens aigu du devoir et de l'honneur.

C'était un homme de convictions, qui est devenu un combattant, bien décidé à préserver la Liberté dans une période trouble de notre Histoire. Ses actes héroïques ont profondément marqué notre famille et ont laissé une empreinte indélébile. C'est à partir de ma profonde admiration pour l'homme qu'il était, que j'ai rédigé ce livre.

Je vous convie à un voyage à travers le temps et les souvenirs, où mon histoire familiale côtoie la grande Histoire.

Vous y trouverez les récits de ses exploits, où se mêlent joies et peines. Au travers de ses rencontres qui ont jalonné sa vie, des choix se sont imposés à lui. Ces choix l'ont conduit sur la voie de la Résistance et pour cela, il était accompagné par ses compagnons de lutte, ses frères d'armes, comme il aimait les appeler. Mais aussi tous ceux qui ont partagé son combat pour un monde meilleur.

Enfin, ce livre rend également hommage à l'amour qui a éclairé sa vie, ma grand-mère, Maria. Elle était une femme remarquable, tout aussi combative et passionnée que lui.

Puissions-nous trouver, dans son histoire, l'inspiration nécessaire pour relever les défis de nos propres vies, lui qui a ouvert la voie avant nous.

Thierry CORTÈS

Prologue

Laissez-vous transporter par le récit qui vous attend, et partageons ensemble cette aventure unique.

En juillet 1936, l'Espagne bascule dans un tumulte de feu et de sang. Le général Francisco FRANCO déclenche un coup d'État militaire contre le gouvernement républicain, qui plonge, ainsi, le pays dans la guerre civile.

Ce conflit prend rapidement une dimension internationale et attire des volontaires venus du monde entier pour soutenir les deux camps.

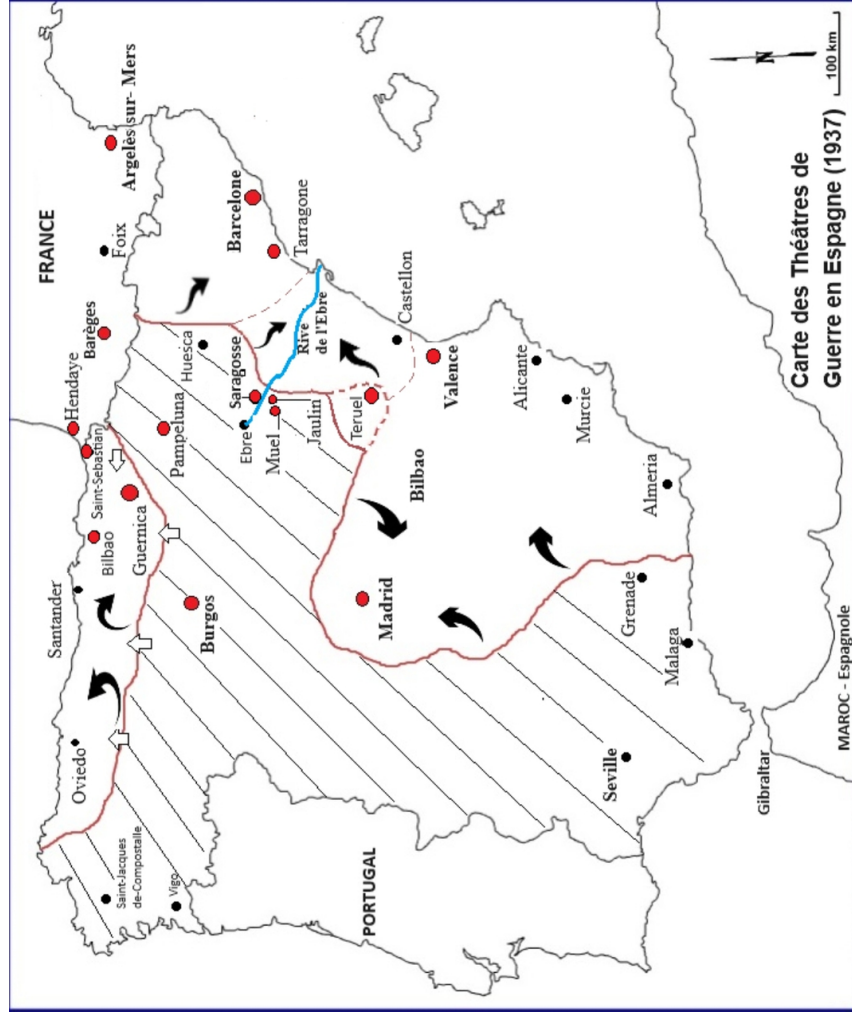
Les Républicains, épaulés par des citoyens déterminés, hommes et femmes, résistent avec courage, tandis que les franquistes bénéficient du soutien matériel de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste.

C'est à Madrid, au milieu du chaos et de l'effervescence, que se dessine le destin d'Antonio CORTÈS.

Né et élevé dans cette ville bruyante et vibrante, il est sur le point d'être entraîné dans les tourments de son époque. Jeune homme au cœur vaillant, il se retrouve plongé dans une spirale d'événements, qui bouleversera sa vie.

Ainsi débute notre périple à travers le temps, depuis les rues vivantes de Madrid jusqu'aux champs de bataille de l'Europe.

Bienvenue dans cette épopée où la lumière de l'humanité brille toujours, et éclaire notre chemin à travers les méandres de l'Histoire.



L'occupation de l'Espagne en Mars 1937

L'avance militaire des franquistes à partir de Mai 1937.

La frontière en Mars 1937 entre les franquistes et les républicains

L'avancée des franquistes de Décembre 1937 à Novembre 1938.

Rive de L'Ebre.

Burgos: La capital de l'Espagne lors du conflit.

Guernica: Ville prise en Avril 1937

Bilbao: Ville prise en juin 1937.

Santander: Ville prise en août 1937.

Huesca: Ville prise en août 1937.

Oviedo: Ville prise en septembre 1937.

Teruel: Ville prise en janvier 1938.

Castellon: Ville prise en avril 1938.

Rive de L'Ebre: Ville prise en novembre 1938.

Tarragone: Ville prise en janvier 1939.

Barcelone: Ville prise en janvier 1939.

Madrid et Valence: Villes prises en mars 1939.

1.



L'APPEL À LA RÉSISTANCE

Le soleil se lève sur Madrid^[2], en ce mercredi 10 mars 1937. Il baigne les rues étroites du quartier de Prosperidad,^[3] d'une lumière dorée.

Alors que je me tiens sur le balcon de la maison familiale, les souvenirs affluent, qui m'enveloppent dans une nostalgie douce-amère, où la vie était simple et paisible, un passé où la paix régnait encore.

Les souvenirs des années passées, dans ce lieu, me reviennent en mémoire. Je peux encore entendre ma mère m'appeler depuis ce même balcon.

— Antonio, rentre avec tes frères et sœurs ! Le repas est prêt !

Aujourd'hui, ces mêmes rues projettent des ombres menaçantes sur les façades des vieux bâtiments. Elles intensifient l'appréhension grandissante de la population, face aux signes annonciateurs des troubles, qui s'abattent progressivement sur la capitale.

La date du 17 juillet 1936^[4] est gravée dans mon esprit. Elle marque le début d'un chapitre sombre et tumultueux de l'histoire de mon pays. Les échos des agitations, qui secouent le Nord, comme le Sud du pays, me parviennent. Jamais je n'ai anticipé l'impact, que ces événements auraient sur ma propre existence.

Au fil des années, ma passion pour les débats politiques, avec mes amis et parfois mes parents, a renforcé mon attachement aux idéaux

républicains de liberté et de justice.

Aujourd'hui, ces valeurs sont menacées par les forces réactionnaires franquistes, qui s'emploient à renverser le gouvernement démocratiquement élu^[5]. Alors que les premiers frémissements de conflit se manifestent dans les rues de Madrid, une urgence irrépressible s'empare de moi. Je ne peux rester impassible tandis que mon pays sombre dans le chaos.

Ignorant les supplications de ma mère et les avertissements de mon père, je prends une décision qui scellera mon destin à jamais.

Je referme doucement la porte du balcon pour couper le lien avec le tumulte extérieur. Puis, je me dirige vers le salon et m'assois dans le fauteuil confortable de mon père.

L'air paisible de la maison m'entoure et apporte un semblant de calme à mon esprit agité. Je laisse mon regard se promener autour de la pièce. Je m'imprègne des détails familiers, qui semblent prendre une nouvelle signification.

Les photographies encadrées sur le mur racontent l'histoire de notre famille, avec ses souvenirs heureux, ses moments de joie partagée. Je ferme les yeux, un instant, et cherche à calmer mon cœur, qui s'emballe.

Je sais que mon choix entraînera des répercussions profondes sur ma vie et sur celle de ceux qui me sont chers. J'entends encore les mots de ma mère plein d'amour maternel, mais aussi d'inquiétude.

— *Antonio, tu es un jeune homme courageux, qui a un cœur énorme et une volonté sans limites.*

Ce jour-là, elle m'avait pris les mains et son visage était soucieux.

— *Tu es le capitaine de ton équipe de foot, et tes frères et sœurs t'admirent, tu sais ? Tu comptes beaucoup pour eux. Attends encore un peu avant de partir, que nous y voyons plus clair. Les nouvelles de cette guerre ne sont pas bonnes. Beaucoup de gens meurent... S'il t'arrivait quelque chose, Antonio, je ne pourrai pas le supporter. Je t'aime, mon fils.*

Prenant une profonde inspiration, je saisis le cahier et le stylo, qui sont posés sur la table basse devant moi. Je dois trouver les mots justes pour exprimer au mieux mes pensées.

Dans le silence feutré du salon, je rédige ma lettre d'au revoir à ma famille. Je veux qu'ils comprennent les motivations, qui me poussent à partir.

— *Chers parents, chers frères et sœurs,*

Je prends la plume, aujourd'hui, avec le cœur lourd de devoir vous

écrire dans des circonstances aussi difficiles. Comme vous le savez déjà, je veux rejoindre les rangs des Républicains. Et aujourd'hui, ma décision est prise. La guerre contre Franco fait rage, et je sens, au plus profond de mon être, que je ne peux plus rester les bras croisés. Je comprends que ma décision puisse vous inquiéter, mais sachez que je pars avec conviction et détermination.

Je vais me battre aux côtés de mes camarades avec tout ce que j'ai en moi, et j'espère que nous pourrons, bientôt, célébrer ensemble, la victoire de la liberté sur la tyrannie. Je sais que vous allez vous faire beaucoup de soucis, mais ne m'en voulez pas. Je ne peux plus vivre ainsi, et attendre.

Sachez que je vous aime de tout mon cœur, et que chaque pensée que j'aurai, pendant cette guerre, sera pour vous. Je vous promets de vous écrire, dès que j'en aurai l'occasion pour vous donner de mes nouvelles.

Avec tout mon amour,

Antonio

Je me lève et me dirige vers la cuisine. En son centre, se trouve une grande table en bois rustique, que mon père a fabriquée. Je regarde, avec nostalgie, la surface de la table, qui porte les marques du temps et de nos nombreux repas partagés en famille. Au-dessus, un lustre en fer forgé suspendu projette une lumière douce sur la pièce.

Je dépose ma lettre sur la table, prends un instant encore, pour contempler une dernière fois, la scène qui m'entoure. Dans cet espace familial et réconfortant, j'ai l'espoir que mes mots apporteront un semblant de réconfort à ma famille et qu'elle me comprendra.

Je quitte silencieusement la cuisine avec un sac à dos, dont le contenu doit me permettre de tenir quatre jours. Je m'éclipse discrètement hors de la maison familiale avant que mon père, Pablo, ne se lève. Il sera le premier à découvrir ma lettre. Il quitte la maison tous les jours, à 6 heures 30, pour ouvrir l'entrepôt où il travaille.

Je me glisse à travers les ruelles endormies de la ville. Le poids de mes décisions pèse sur mes épaules, alors que j'avance vers un avenir incertain.

Dans les ruelles étroites de mon quartier, l'atmosphère est à la fois familière et étrangement différente. Les bâtiments aux façades défraîchies sont les témoins muets des luttes et des tourments qui secouent la ville depuis des mois. Des fenêtres aux volets clos laissent échapper une faible lueur, signe que la vie continue malgré les difficultés.

Des magasins bordent les ruelles et chacun offre ses produits avec une sincérité presque touchante. La petite épicerie de Fredo étale déjà

ses fruits et légumes colorés sur le trottoir, tandis que la boulangerie de Ricardo laisse échapper l'odeur alléchante du pain frais.

Quelques passants se pressent vers leurs lieux de travail, les visages sont marqués par la fatigue. Certains échangent des salutations rapides, d'autres s'arrêtent brièvement pour échanger quelques mots, créant ainsi un sentiment de communauté.

Malgré l'atmosphère tendue qui règne dans la ville, il existe une certaine solidarité. Les habitants se serrent les coudes, s'entraident pour faire face à cette guerre civile.

À chaque coin de rue, je sens l'histoire de la ville de Madrid s'exprimer à travers les murs de pierre et les pavés usés par le temps. Ce sont des ruelles modestes, mais elles sont d'une beauté et d'une authenticité qui leur sont propres. Et alors que je me fraye un chemin à travers ce dédale urbain, je sens mon esprit se remplir d'une volonté renouvelée à lutter pour un avenir meilleur.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, alors que je m'engage sur la route de Burgos^[6], en direction de Guernica^[7], où se trouve le quartier général des forces républicaines. Chaque kilomètre parcouru attise davantage ma volonté d'offrir mon aide dans la lutte contre les insurgés nationalistes. Chaque pas me rapproche un peu plus de l'action, qui alimente le feu ardent qui brûle en moi.

Les échos lointains des combats emplissent l'air, mais je ne fléchis pas. Mon destin est désormais inextricablement lié à celui de mon pays et je ne reculerai devant aucun sacrifice pour défendre mes convictions.

J'ai entendu parler d'un camp d'entraînement, à Guernica, commandé par un certain Colonel Edouardo DELGADO. Après deux jours de marche, je repère un camion qui s'arrête à ma hauteur et qui semble aller en direction de Guernica. Le chauffeur me salue.

— Où allez-vous, jeune homme ?

— A Guernica, Monsieur.

— Monte ! J'y vais aussi ! Je vais livrer de la farine...

Le chauffeur ne cherche pas à en savoir plus, et moi-même, je n'ai guère envie de m'étendre sur les raisons de mon voyage dans cette zone où les franquistes sont légion. Après tout, dans ces temps troublés, la discrétion est de mise.

Après avoir franchi plusieurs barrages franquistes sans encombre, le soulagement de voir enfin Guernica, s'entremêle à une appréhension croissante. Je me retrouve à déambuler dans les rues de la ville, et scrute chaque détail avec une attention mêlée d'angoisse. Chaque coin de rue porte les cicatrices des combats.

J'arrive à proximité d'un grand bâtiment et je suis arrêté par des gardes républicains, postés en faction aux abords d'une barricade.

— Que fais-tu ici ?

Je prends une profonde inspiration pour dissiper le nœud qui se forme dans ma gorge. Puis, je réponds d'une voix aussi assurée que possible.

— Je suis venu pour aider et soutenir la cause républicaine dans sa lutte contre les insurgés nationalistes.

Le garde prend le téléphone, qui est dans sa guérite. Il échange avec une personne, qu'il appelle *mon lieutenant* et qui, visiblement, lui demande des précisions sur ma personne.

— Quel âge as-tu ? As-tu des compétences particulières ?

Je relève le menton avec assurance et, avec un léger mensonge sur mes compétences, et je lui réponds.

— J'ai 21 ans. J'ai déjà reçu un entraînement militaire et je suis prêt à me battre pour défendre la cause républicaine jusqu'au bout.

Le garde échange, de nouveau, quelques mots avec son interlocuteur et finit par raccrocher.

— Nous avons besoin de toute l'aide que nous pouvons obtenir. Mais sache que la lutte est rude et impitoyable. T'es prêt à ça ?

Je n'hésite pas un instant.

— Oui, je suis prêt.

Sans un mot de plus, les gardes ouvrent le passage et l'un d'eux m'invite à le suivre, en direction du quartier général.

Devant la porte du QG, une angoisse soudaine me serre la gorge, conscient des défis qui m'attendent. Je respire profondément et je franchis le seuil de la porte.

L'endroit est sombre. Il y a un bureau où est assis un homme en uniforme, qui doit être officier. Son regard inquisiteur se pose sur moi alors que je m'approche.

Le moment est venu de faire face à mes convictions et de m'engager. Celui-ci me demande d'une voix calme et posée.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Monsieur... ?

À cet instant, toutes les hésitations ou les doutes que je pouvais avoir s'évaporent.

D'une voix ferme, je lui réponds sans détour.

— Je m'appelle Antonio CORTÈS et je souhaite défendre la République contre les forces fascistes. Je veux m'engager.

Mes paroles résonnent dans l'air chargé d'électricité, comme un serment solennel. Après un moment de silence, l'officier prend une feuille et un stylo.

— Très bien, nous allons reprendre tout ça. Je vais devoir remplir une fiche de renseignements. Vos nom et prénom ? Votre âge ? D'où venez-vous ? Pourquoi vous engagez vous auprès des républicains plutôt que chez les franquistes ?

C'est un véritable interrogatoire, qui s'engage. Je lui expose mes convictions profondes, j'explique que je crois en la démocratie, en la justice et en la liberté pour tous les citoyens. Il note chaque point.

Je lui raconte l'histoire de ma famille, et comment les événements des derniers mois ont forgé ma volonté de rejoindre les républicains. Et dans les yeux de l'officier, je vois une lueur d'étonnement entremêlée de respect.

À la fin de mon récit, l'officier hoche la tête et d'un geste de la main, il m'invite à attendre une sentinelle.

— Attendez ici, on va venir vous chercher.

Devant moi, une porte massive de bois sombre usée par le temps et l'usage, marque le seuil d'une nouvelle étape. J'attends patiemment.

Par une fenêtre ouverte j'entends des bottes qui claquent sur le sol pavé, des ordres criés et le bourdonnement lointain de moteurs. Cette ambiance militaire me plaît. Il règne ici, une discipline rigoureuse.

Après 30 minutes, qui me paraissent des heures, une femme se présente à moi.

— Monsieur, je suis le Sergent-chef Louisa MARCOS. Je vous prie de me suivre.

Je regarde cette sergente et je me dis qu'elle dégage un charme certain. Son assurance et son regard captivent mon attention. Je la trouve ravissante. Et j'ai comme l'impression que la lueur, dans ses yeux, suggère que je ne lui suis pas indifférent.

Je me ressaisis, alors que nous pénétrons dans ce qui doit être la salle de commandement des forces républicaines du Nord. Mes sens sont en éveil, captent chaque détail de l'environnement, qui m'entoure. Les couloirs sombres et étroits grouillent d'activité.

Des soldats se pressent, d'autres regardent des cartes accrochées aux murs, et se concertent.

Plus loin, je découvre une véritable fourmilière où se croise une multitude de militaires. Certains sont au téléphone, d'autres nettoient leur arme ou rédigent des messages sur une machine à écrire.

Soudain, mes yeux tombent sur un homme imposant, debout, près

d'une carte géante de la région, qui observe des lignes tracées.

Le sergent-chef Louisa MARCOS me présente le Colonel DÉLGADO, des forces républicaines.

— Voici un jeune partisan républicain, qui souhaite intégrer nos troupes de combattants, mon Colonel.

Je m'approche de lui avec respect, le cœur battant. Il m'impressionne par sa prestance et son uniforme, si impeccable.

Le Colonel lève les yeux de la carte et m'évalue rapidement. Puis, d'une voix grave et d'une autorité naturelle, il me questionne.

— Alors, jeune homme, vous souhaitez vous battre ?

A nouveau, je prends une profonde inspiration, rassemble mes pensées, avant de répondre avec un peu trop de précipitation à mon goût.

— Bonjour, Colonel, je suis Antonio CORTÈS. Je suis venu proposer mon aide dans la lutte contre les forces fascistes. Je suis prêt à me battre pour défendre la République.

Le Colonel m'observe plus attentivement, un instant.

Puis, il regarde la fiche de renseignements, que le sergent-chef MARCOS lui a donnée, ainsi que mes papiers d'identité. Un léger sourire étire ses lèvres.

— Antonio CORTÈS, 21 ans, Brun, 1m85, yeux bleus... Tes parents sont Pablo et Desideria CORTÈS qui habitent à Madrid... Tiens... Tiens ?!... Tu es le fils de Pablo CORTÈS ?!...

— Oui, c'est bien ça ! Pablo est mon père.

— J'ai connu ton père, en 1917. Tu lui ressembles... Aller, suis-moi, je vais te présenter les autres volontaires. J'ai justement rendez-vous avec eux, maintenant.

Le Colonel m'entraîne à travers les couloirs labyrinthiques et m'explique, en chemin, les détails de ma future formation. Il demande à son lieutenant, qui nous accompagne, de m'intégrer au groupe des nouvelles recrues, afin de participer aux évaluations physiques. Ma tâche, je l'apprendrai plus tard, consistera à infiltrer les lignes ennemies, pour recueillir des renseignements cruciaux et semer le chaos dans leurs rangs.

Je fais connaissance avec mes nouveaux compagnons d'armes. Parmi eux, se trouvent des hommes et des femmes de toutes origines. Leurs visages et regards déterminés m'inspirent confiance.

À la demande du sergent, nous nous rassemblons rapidement. Certains sont jeunes, tandis que d'autres semblent avoir déjà vécu

mille vies, leur visage marqué par des cicatrices.

— *Soldats !*

Commence le Colonel, d'une voix forte et assurée.

— *Nous sommes, ici, pour défendre notre patrie, protéger nos familles des forces qui nous oppriment. La route, qui s'annonce, sera difficile et semée d'embûches. Mais je sais que vous avez, tous, le courage et la détermination nécessaires pour triompher de la tyrannie.*

Il marque une pause et il poursuit.

— *Nous sommes une famille, ici, unis par un but commun. Ensemble, nous ferons preuve de bravoure et de solidarité. Nous ne reculerons devant rien pour défendre ce en quoi nous croyons.*

Les volontaires acquiescent d'un mouvement de tête, leurs yeux brillent. Ils sont prêts à tout donner pour la cause. Le Colonel ordonne.

— *Préparez-vous maintenant ! Le lieutenant, ici présent, va vous entraîner, vous évaluer et vous communiquera votre unité, afin que vous soyez opérationnels pour partir au front, dans les plus brefs délais. J'ai confiance en vous. Nous sortirons vainqueurs de cette lutte.*

Avant de monter dans les camions, qui doivent nous conduire vers le camp d'entraînement, nous nous dirigeons vers le local du fourrier afin de récupérer notre équipement. Il est composé de fusil, munitions, baïonnette, tenues et bottes. Puis, nous nous rassemblons par groupe et ajustons nos équipements.

L'excitation me gagne. J'échange quelques mots avec les autres volontaires. Nous nous ressemblons tellement ! La même envie d'en découdre, de donner une leçon à l'ennemi.

Les camions, robustes et imposants, nous attendent à proximité, prêts à nous transporter vers notre prochaine destination.

Alors que nous montons à bord, une certaine appréhension nous envahit soudain. Les visages redeviennent sérieux. Chacun se prépare mentalement pour la suite.

Ça y est ! Les camions se mettent en route, sillonnent les chemins cahoteux qui traversent la campagne environnante. Les bâches relevées nous permettent d'apercevoir les paysages, qui défilent à toute vitesse, pendant que la nuit tombe doucement. Le trajet nous semble interminable.

Nous arrivons, enfin, au camp d'entraînement. Les camions se

garent et nous descendons, prêts à commencer notre formation.

Les instructeurs nous attendent de pied ferme.

Nous nous rassemblons en formation, attentifs aux ordres. Le lieutenant prend la parole.

— Les sergents vont vous appeler par votre nom et vous indiquer vos quartiers ! Demain, réveil à 5 heures, pour le début de l'entraînement.

Un peu plus tard, nous découvrons nos chambres, qui sont modestes mais fonctionnelles. La pièce est éclairée par la faible lueur des lampes suspendues au plafond. Les murs sont revêtus d'un crépi beige, témoin de nombreuses couches de peinture appliquées au fil des années. Des lits superposés sont méticuleusement rangés et occupent l'espace central de la pièce. Au bout de chaque lit, se trouve un casier métallique. Mais pour l'heure, il est temps de me reposer, de laisser la pression se relâcher.

Dans les dortoirs, le silence est relatif, ponctué par le bruissement du vent à l'extérieur et le murmure étouffé de conversations entre camarades.

C'est ainsi que débute notre immersion dans le monde exigeant de l'entraînement militaire.

Demain apportera de nouveaux défis, dont celui de devenir les meilleurs soldats possibles.

2.



INITIATION AUX COMBATS

Aux alentours du 16 mars 1937...

Le camp s'étend sur plusieurs hectares. Le bâtiment de l'état-major trône en son centre. Autour de lui, les bâtiments sont alignés de manière symétrique, semblables à des soldats au garde-à-vous, tandis qu'à chaque extrémité, des secteurs distincts définissent des activités spécifiques.

Ici, se situe un champ de tir, où nous nous exerçons. Nos tirs sont de plus en plus précis à notre grande satisfaction.

Plus loin, des groupes s'entraînent au corps à corps, s'affrontent dans des simulations de combat rapproché. Chaque mouvement est précis, technique et vigoureux.

À côté, un terrain d'obstacles se dresse, qui est notre parcours du combattant. On grimpe, saute, rampe, surmonte chaque obstacle, avec enthousiasme. Les cris d'encouragement retentissent dans l'air, soulignent l'esprit d'équipe qui anime chaque exercice.

À l'opposé, un terrain d'entraînement au combat urbain reproduit le quartier d'une ville, avec ses bâtiments en ruines et ses cachettes.

Chaque matin, le sol est foulé par les pas pressés des hommes et des femmes, qui se hâtent vers leurs activités respectives.

C'est dans cet environnement exigeant mais stimulant que je trouve

ma place, m'immerge dans chaque exercice avec un engagement total. J'ambitionne de devenir un soldat d'élite.

Je m'investis totalement, corps et âme. Chaque mouvement, chaque exercice sont une préparation méticuleuse pour l'avenir et je m'y adonne avec acharnement.

À la fin de chaque journée, nous retournons à nos quartiers. Les discussions animées et les moments de détente, autour d'un repas improvisé, renforcent notre esprit de corps et nous rappellent que nous sommes ensemble dans cette même aventure.

Notre formation doit durer un mois et nos instructeurs nous guident. Parmi eux, il y a le Sergent-chef Louisa MARCOS que je ne peux m'empêcher de regarder... A leurs côtés, j'apprends beaucoup. Ils nous font partager leurs expériences et nous enseignent des techniques, qui doivent nous aider à faire face à toutes les éventualités.

Un matin, je m'élance à travers les obstacles du parcours du combattant.

Au milieu de cette épreuve physique exigeante, je remarque trois soldats qui se démarquent par leur agilité et leur force physique.

Il y a tout d'abord, José^[8], cheveux courts, coiffés sur le côté, petite moustache, avec son allure athlétique et son sourire confiant. Il franchit chaque obstacle avec une aisance remarquable. Il m'impressionne.

Puis, Francisco^[9], cheveux en arrière, a une stature imposante et une démarche assurée. Il est une véritable dynamo d'énergie, toujours en mouvement. Je le vois souvent encourager les autres soldats à continuer malgré leur fatigue.

Enfin, Luis^[10], cheveux rasés, il est le plus musclé de nous tous. Il est aussi le plus réservé. Mais, lorsqu'il parle, chacun l'écoute attentivement. On dit qu'il a survécu à des situations que d'autres n'auraient pas pu surmonter, et cela se voit dans la profondeur de son regard. Luis est le genre d'homme dont la force réside autant dans ses actes que dans ses silences.

Au fur et à mesure que nous progressons dans cet exercice, nous commençons à nous échanger des encouragements et des conseils, qui forment ainsi un lien instantané de camaraderie et de solidarité. À la fin de l'exercice, alors que nous tentons de reprendre notre souffle, nous échangeons des poignées de main amicales.

J'ai l'intuition d'avoir trouvé en José, Francisco et Luis des compagnons de confiance.

Le lien se renforce entre nous, lors des séances de tir et de déminage. En effet, je découvre un peu mieux mes trois camarades.

J'ai une complicité avec José. Son calme olympien le rend unique et intrépide face aux engins explosifs.

Quant à Francisco, il dégage une aura de bravoure et une précision remarquable au tir. Aucune distance ne lui fait peur et il s'entraîne jusqu'à parvenir à la perfection.

Luis entretient une synergie exceptionnelle avec José. Leur lien va bien au-delà de l'amitié, c'est une sorte de connexion qui se ressent dans chacun de leurs gestes coordonnés. Lorsqu'ils sont ensemble, ils semblent former une seule entité, complémentaire et redoutable.

Chacun de nous apporte sa touche personnelle, unique à ces exercices périlleux. Aux côtés de José, Francisco et Luis, je me sens à ma place, comme si notre quatuor était une évidence, un parfait équilibre entre force, courage et volonté.

À chaque séance d'entraînement, nous sommes confrontés à des épreuves physiques exigeantes, que nous relevons ensemble. Chaque réveil nocturne, organisé par nos instructeurs pour évaluer notre endurance physique et mentale, devient une occasion de nous soutenir mutuellement. Ces moments renforcent notre amitié au fil du temps.

La présence de mes amis devient un soutien précieux dans mes moments de doute et de fatigue. Ensemble, nous faisons face aux exigences de la formation militaire.

Au fil des semaines, je prends conscience que notre préparation dépasse largement la simple maîtrise des armes ou des tactiques de combat. C'est aussi un voyage intérieur, un travail sur moi-même qui me permet de garder mon sang-froid dans les pires situations.

Dans les derniers jours de notre entraînement, l'atmosphère dans la caserne devient électrique. Chacun de nous ressent l'urgence de l'heure, se concentre avec une intensité nouvelle sur notre formation, sur chaque geste, chaque mot.

Les séances d'entraînement deviennent de plus en plus exigeantes et nous nous appliquons, conscients que notre survie et celle de notre pays en dépendent. Nous nous rapprochons de l'heure où nous serons confrontés à l'adversité.

Je redoute le moment où nous devrons rejoindre tous les quatre nos régiments. Je n'aurai alors, plus l'occasion de croiser le Sergent-chef Louisa MARCOS, et d'avoir un tête-à-tête avec elle, ce que je n'ai toujours pas réussi à obtenir depuis mon arrivée.

Enfin, le jour arrive. Dès demain, nous serons envoyés dans notre

unité respective, qui reste encore secrète. Le Colonel nous informera au dernier moment.

Dans un mélange d'excitation et de crainte, nous regagnons notre baraquement pour passer une dernière soirée tous les quatre.

Je sens Francisco nostalgique de ces semaines intenses, que nous venons de traverser. Et alors que nous sommes assis sur notre lit, dans la pénombre de notre chambrée, Francisco nous raconte sa vie d'avant, avec émotion.

— Vous savez les gars, quand je repense à tout ce qui m'a conduit ici, dans ce camp d'entraînement...Je voulais vous dire que je suis content de vous avoir rencontré. Ce soir, je pense à ma famille. Connaissez-vous le village de Colmenar-Viejo^[11] ? C'est mon village....

A cette évocation, je réagis.

— Oui, je le connais. C'est un bel endroit. Je peux imaginer les souvenirs que tu as là-bas...

— Mes parents et mes frères me manquent ce soir...

Francisco hésite.

— Il y a Daniela... ma petite amie. Nous devons nous marier. Chaque fois que je pense à elle, son sourire, ses yeux pétillants, mon cœur se serre. Mon départ a été l'une des décisions les plus difficiles que j'ai eu à prendre. Heureusement que vous êtes là mes amis. Je sais que nous partageons cette même envie, cette même détermination.

Votre amitié m'est extrêmement importante... Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, mais une chose est sûre, grâce à vous, je ne reculerai pas.

Cette confidence nous laisse tous les trois sans voix.

Nous nous regardons. Luis, qui, d'ordinaire, a un visage impénétrable, laisse entrevoir une émotion contenue, comme si le récit de son camarade avait réveillé en lui des souvenirs douloureux.

Finalement, après un long moment, Luis commence à parler d'une voix grave et mesurée.

— Je n'ai plus de famille ! Quand je pense à elle, c'est... difficile ! Il y a quelques mois, mes parents et mon petit frère ont été victime d'un bombardement. Une bombe de Franco est tombée sur notre maison alors qu'ils étaient à l'intérieur. Je n'étais pas là, j'étais chez un ami. J'aidais ses parents à ranger du bois, quand les bombardements sont arrivés. Quand j'ai reçu cette nouvelle... c'était comme si le monde s'écroulait autour de moi...

Son regard se perd dans les souvenirs douloureux. Il semble loin de nous, plongé dans un passé qu'il préférerait sans doute oublier. Mais il

continue, sa voix tremble légèrement.

— Mon petit frère... il avait sept ans. Il était si joyeux, toujours en train de rire et de courir partout ! Et mes parents... Ils m'ont appris tant de choses, m'ont donné tant d'amour. Perdre ma famille de cette manière... je ne peux même pas trouver les mots pour décrire cette douleur. Ils me manquent tellement.

Un silence pesant s'abat sur notre groupe. Luis poursuit, ses mots sont choisis avec précaution.

— C'est pour eux que je suis ici. Pour honorer leur mémoire, pour défendre ce en quoi je crois et en quoi ils croyaient. Mais parfois, dans les moments calmes comme celui-ci, quand les souvenirs refont surface, c'est compliqué de rester fort.

Il marque une pause, ses épaules s'affaissent sous le poids de ses souvenirs. Puis, dans un souffle, il conclut.

— Merci d'être là, les gars. Votre amitié... Ça m'aide à continuer. Grâce à vous, je ne me sens plus seul.

Nous sommes bouleversés.

Nous avons déjà partagé des moments forts, pendant le mois écoulé, mais cette confiance nous touche et nous rapproche d'autant plus. Notre amitié devient une force qui nous lie, nous enveloppe d'un sentiment de solidarité indéfectible.

José s'approche doucement de Luis et pose une main compatissante sur son épaule.

— Luis... je suis vraiment désolé. Je ne peux même pas imaginer ce que tu as traversé. Mais sache que tu n'es pas seul. Nous sommes là pour toi.

Luis incline légèrement la tête, un léger sourire reconnaissant sur ses lèvres. Il est rare de voir José exprimer autant de compassion mais, à cet instant précis, il sait que Luis en a besoin.

— Quand la guerre sera finie je serai ravi que tu viennes vivre à la maison chez mes parents. La guerre laisse, derrière elle, beaucoup trop d'orphelins.

Puis José poursuit.

— Moi, j'ai laissé ma famille, mon père, ma mère, mes trois frères et ma petite sœur. Je me rends compte, aujourd'hui, que mes parents sont des gens exceptionnels, des travailleurs acharnés qui se lèvent, chaque jour, à l'aube, pour aller travailler.

Un voile de tristesse passe sur son visage alors qu'il évoque ses proches.

— Lucia est l'amour de ma vie, ma raison de vivre. La quitter a été l'une des décisions les plus difficiles à prendre. Mais je savais que je devais le faire. Quand je reviendrai de la guerre, je lui proposerai le mariage.

José se tait, soudain.

— Justement, je dois lui écrire une lettre. Ça ne vous ennuie pas, si je vous laisse ?

José s'assoit, un peu plus loin, sur ce qui ressemble à un bureau. Il ne sait pas par où commencer.

Chère Lucia,

Je t'écris sous un ciel étoilé, plein de promesses. Ma décision de partir peut sembler difficile à comprendre, mais elle est motivée par un sens du devoir et de justice qui m'anime. Je suis conscient que cela peut te causer de la peine, et pour cela, je te demande de bien vouloir accepter mes excuses les plus sincères.

Je me rappelle encore nos derniers instants, où nous étions tous les deux, et la tristesse dans tes yeux, lorsque je t'ai annoncé mon départ. Cette douleur m'a profondément touché, mais j'espère que tu pourras comprendre, un jour, la nécessité de cette décision. Sache que chaque souvenir heureux, que nous avons partagé, reste gravé dans mon cœur et me donne la force d'avancer.

Je ne peux pas te garantir un retour sans encombre, mais je veux que tu saches que tu seras toujours présente dans mes pensées, où que je sois. Tu es pour moi un talisman précieux, une source de courage et d'espoir.

Je t'aime plus que tout, et chaque battement de mon cœur est pour toi. Je crois en un avenir meilleur, où nous pourrions nous retrouver et vivre à nouveau des moments de bonheur.

Avec tout mon amour,

Ton José

Après une heure, José réapparaît dans la pièce, où nous finissons d'écrire une lettre à nos parents, tandis que Luis lit un livre.

Il semble être satisfait de la parenthèse qu'il s'est accordée pour écrire à sa petite amie.

Je l'interpelle.

— J'espère que tu nous la présenteras ?

— Bien sûr, et avec grand plaisir !

Je reste là et j'envie José, tout en pensant au Sergent-chef Louisa MARCOS.

Je prends soudain la parole et je parle de ma famille, à qui je viens d'écrire, de mon passé, tout ce qui m'a amené à embrasser cette cause commune.

— C'est demain que le Colonel décidera du régiment où nous serons affectés. Je voulais vous dire que votre amitié m'est chère et j'espère que nous ne serons pas séparés. Et je prie pour que nous nous retrouvions sains et saufs après nos différentes missions...

Après nos échanges, nous nous endormons enfin.

3.



DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES

Au matin du 10 avril 1937, après presque un mois d'entraînement intensif, le Colonel prend la décision de nous convoquer, tous les quatre, dans son bureau, à ma grande surprise. Nous écoutons attentivement, nos cœurs battent la chamade. Nous sommes prêts à tout accepter.

Il nous informe que nous formerons un groupe d'intervention d'élite et que nous resterons tous les quatre ensemble. Malgré les conséquences potentiellement dangereuses des missions qui nous attendent, nous sommes heureux de cette décision.

Le Colonel nous expose notre mission.

— Les franquistes se rapprochent. Nous devons répliquer et les mettre en difficulté. Pour cela, vous devez entrer en territoire ennemi puis parcourir la ville de Burgos, repérer les garnisons ou campements que nous pourrions saboter.

Nous sommes au garde-à-vous et le Colonel nous passe en revue.

— Vous en référerez à votre supérieur qui est déjà infiltré. Elle a une couverture et a un appartement dans la ville. Tous les jours, vous lui ferez votre rapport. C'est à partir de vos informations que je vous désignerai la cible. Votre supérieur est le Sergent-chef Louisa MARCOS.

J'essaie de contenir ma joie ! Je vais pouvoir revoir cette jolie

femme brune à qui je pense si souvent.

Nous faisons un point sur les plans de la ville, les rues à emprunter, ainsi que les lieux de repli en cas de détection.

Après cet entretien, nous prenons congé du Colonel, puis nous nous préparons avec minutie. Nous enfilons des habits civils et nous nous imprégnons de chaque détail de notre couverture. Chaque aspect de notre histoire fictive est mémorisé, nous nous préparons à répondre avec aplomb à toute interrogation qui pourrait surgir pendant notre mission.

Autour de nous, l'agitation de la caserne se fait entendre. Les ordres des instructeurs se mêlent aux cliquetis des armes et créent une symphonie chaotique propre à l'art de la guerre.

Dans l'après-midi, nous pénétrons dans les rues de Burgos.

Au barrage de la police militaire franquiste, un militaire me demande mes papiers et si j'habite ici. Je lui réponds que je suis venu rendre visite à ma cousine Marie MARQUEZ, qui n'est autre que Louisa MARCOS.

Après un bref échange, il me rend mes papiers et mes camarades me rejoignent en suivant à tour de rôle. Je les attends un peu plus loin.

Nous trouvons refuge dans l'appartement de Louisa, qui nous reçoit, habillée en civil. Je suis aux anges.

— Bonjour Louisa... ! Euh ! Bonjour, Marie.

Nous faisons semblant de nous connaître, afin d'être le plus naturel possible.

Nous sommes soulagés de la retrouver, mais aussi intimidés par son autorité naturelle. Pour ma part, je suis ému de la revoir.

Je fais de mon mieux pour dissimuler mes sentiments, je dois rester professionnel. Mais, chaque regard échangé et chaque sourire esquissé ravivent l'attachement croissant que j'ai pour elle.

Après le dîner, nous discutons d'une stratégie à adopter, les jours suivants, pour être efficaces dans notre mission de renseignement. Pendant deux jours et deux nuits, nous arpentons les rues de Burgos, observons, écoutons et récoltons des informations capitales sur les plans et mouvements ennemis. Nous agissons avec une prudence extrême.

Je rentre souvent avant les autres pour pouvoir être seul avec

Louisa. Ces moments sont privilégiés. Chaque discussion, chaque regard renforcent mes sentiments et mon attirance pour elle. J'essaie de rester concentré sur les informations à partager, mais je suis constamment distrait. Il est pourtant primordial de garder mes émotions cachées. La mission est prioritaire.

Chaque soir, Louisa utilise sa radio pour communiquer au Colonel, les informations collectées du jour. Un soir, alors que mes trois amis dorment et que Louisa termine de préparer le jour suivant, je me lance.

J'ose, enfin, donner libre cours à mes sentiments.

— Louisa, je ne te dérange pas ? J'aimerais parler un peu avec toi...

Elle me regarde interrogative. Je baisse la tête et me jette à l'eau, sans plus réfléchir.

— Voilà, c'est un petit peu compliqué... Je pense à toi, tout le temps, Louisa ! Je crois bien que j'ai des sentiments pour toi...

Que je suis maladroit ! C'est la première fois que je fais ce genre de déclaration. Elle doit me trouver ridicule !

À ma grande surprise, elle reçoit mes aveux avec une tendresse inattendue. Elle s'approche de moi et nos lèvres se rejoignent dans un doux baiser. Mais, brusquement, Louisa s'écarte de moi.

— Excuse-moi, Antonio. Je fais n'importe quoi ! Je ne peux rien envisager pour le moment. Il y a notre mission... et puis...

Ses yeux sont embués de larmes.

— Il y a six mois, j'ai perdu mon petit ami. Je suis désolée, Antonio. Tu comprends, j'ai encore besoin de temps...

Puis, elle me regarde droit dans les yeux et m'explique que rien de doit interférer notre mission. Son refus est déchirant, mais je comprends l'importance de ses paroles et je lui promets de mettre mes émotions de côté.

— C'est mieux ainsi, Antonio.

Enfin, une opportunité se présente. Le Colonel nous annonce que la préfecture de police de Burgos doit être détruite, ce qui aurait l'avantage d'éliminer ainsi leur système de communication et donc, tout contact entre les différentes unités ennemies. Nous avons 24 heures pour tout organiser.

Nous nous sommes rendu compte que dans leur dispositif de défense, leur point faible était la nuit. En effet, chaque soir, vers 23

heures, le changement des équipes fait que moins d'hommes sont présents. Nous décidons d'agir à ce moment-là.

Le lendemain soir, nous nous infiltrons dans la ville endormie. Malgré l'adrénaline qui pulse dans nos veines, nous restons calmes et concentrés et agissons avec une rapidité et une précision chirurgicale.

Francisco s'est positionné sur un mur, qui surplombe l'arrière de la préfecture pour nous couvrir. Nous escaladons le mur et réduisons, au silence, les six policiers, en leur assénant un coup de baïonnette.

José et moi pénétrons dans la salle des communications. José utilise ses compétences pour placer les explosifs avec un dispositif de détonation à retardement pour synchroniser les explosions. Luis surveille nos arrières et Francisco se tient prêt à réagir en cas de problème.

Quelques minutes plus tard, José me fait signe que tous les explosifs sont placés avec un retardement de 30 minutes.

Par la fenêtre, nous voyons Francisco, placé sur un mur avec son fusil à lunette. Il nous indique que la voie est libre.

Nous quittons la pièce, et sur le chemin, Luis nous fait signe de nous arrêter. Il nous montre, du doigt, un garde endormi à côté d'une porte que j'élimine avec mon poignard.

Brusquement, José me crie.

— ATTENTION, DERRIERE TOI !

Je me retourne et me trouve face à un soldat, qui est sorti de la pièce que le garde tué était censé surveiller, prêt à engager le combat.

Sans hésitation, mon poignard en main, je me jette sur lui, dans un affrontement enragé. Je finis par lui porter le coup fatal. Tout s'est déroulé en une fraction de seconde. Je suis hors d'haleine. José dégage le corps plus loin.

Soudain, nous entendons un gémissement derrière la porte. Nous l'ouvrons et y découvrons un homme qui semble avoir été torturé. Il est attaché sur une chaise avec des liens et son visage est tuméfié et ensanglanté. Le prisonnier articule, avec difficulté.

— Vous êtes républicains ?

— Oui, nous sommes les forces républicaines.

Nous nous empressons de le détacher. Luis le prend par la taille pendant que l'homme met son bras autour du cou de Luis. Puis nous décidons de l'embarquer.

José n'oublie pas de placer un dernier explosif avant de quitter la pièce.

Une fois sortis, nous faisons signe à Francisco qui reprend son rôle de guide.

Il conduit l'équipe hors de la préfecture en suivant l'itinéraire de repli préalablement planifié. Nous restons vigilants, pendant le trajet de retour, avec notre invité surprise.

A mi-chemin, nous entendons les détonations qui rendent notre succès concret et bien réel. Nous réprimons tant bien que mal notre joie.

Puis, nous arrivons à l'entrepôt que Louisa a désigné comme point de ralliement. Elle nous attend à l'intérieur et nous dévisage avec étonnement, à la vue de l'inconnu qui nous accompagne.

— Mais, qui est cet homme ?

— Un prisonnier que nous avons libéré, répond José.

— Je m'appelle Diego CARLOS^[12]. J'ai été enlevé et torturé par la police de FRANCO. Je vous remercie. Vous m'avez sauvé la vie ce soir.

Louisa manifeste son mécontentement.

— Mais ce n'était pas la mission. On ne le connaît pas. Il pourrait nous compromettre ! Vous n'avez pas compris que nous devons nous méfier de tout le monde ?! Et vous le ramenez jusqu'à l'entrepôt en plus !!!

Nous sommes embarrassés.

— Bon, laissez tomber. Monsieur CARLOS, vous attendez que nous soyons partis et ensuite, vous quittez l'entrepôt. C'est compris ?

— Compris !

Il nous remercie et nous filons.

Sur le chemin du retour vers Guernica, je prends conscience de ce que nous venons de réaliser. C'est la preuve que même une équipe réduite peut avoir un impact significatif.

Arrivés à Guernica, nous sommes accueillis par le Colonel, qui nous félicite pour notre travail accompli. Nous lui faisons un rapport précis. Il semble satisfait et nous encourage à nous reposer avant notre prochaine mission.

Dès le lendemain, le Colonel nous réunit avec Louisa. Elle nous avise de la prochaine mission et des points à préciser, sous la tutelle du Colonel.

Au cours de son exposé, nos regards se croisent à plusieurs reprises. Dans ces instants fugaces, je me surprends à croire que notre complicité naissante pourrait aller bien au-delà. Elle m'a tout de

même embrassé et s'il lui faut du temps, nos missions vont nous en laisser. Je me mets à espérer...

Mais pour le moment, je dois rester concentré et l'écouter décrire la mission.

— Elle consiste à saboter une section de la ligne de chemin de fer, qui relie San Sebastián^[13] à Burgos, contrôlée par les forces ennemies. Cette ligne de chemin de fer est vitale pour le transport de troupes franquistes, de matériel militaire et de ravitaillement entre ces deux villes stratégiques.

Sur une carte disposée sur un tableau, elle nous montre l'emplacement.

— Pour cela, diverses options se présentent à nous. Nous pouvons prendre pour cible un pont ou un passage étroit entre des collines, afin de maximiser l'impact de notre sabotage.

Louisa indique les points stratégiques.

— Une fois sur place, José, je te laisse le soin de disposer les explosifs à ta convenance. Pendant ce temps vous trois assurerez sa sécurité, en vous postant comme sentinelle pour surveiller les environs. Ça vous convient ?

Nous acquiesçons.

— Une fois les charges en place, nous déclencherons les explosifs à distance, afin de bloquer tout le trafic ennemi sur cette voie. Notre priorité sera alors de nous retirer rapidement de la zone avant que les forces ennemies ne puissent réagir.

L'intervention est prévue dans la nuit du 28 avril 1937, à deux heures du matin.

Alors que le groupe se sépare, je reste à l'extérieur de la salle et j'attends que Louisa termine son échange avec le Colonel. Lorsqu'elle sort de la pièce, je rassemble mon courage et me dirige vers elle.

— Louisa, je ne te dérange pas ? Je voulais juste savoir si demain, nous pouvions prendre un café, tous les deux, juste après les préparatifs de la mission ?

Un sourire doux illumine son regard.

— Ce sera avec plaisir, Antonio !

Et avant que je puisse ajouter un mot de plus, elle dépose sur mes lèvres, un baiser tendre et passionné.

Pendant un instant, le temps s'arrête. Je suis transporté par la douceur de ce geste inattendu. Une vague de bonheur m'envahit au moment où je réalise que nos sentiments sont partagés.

En rentrant dans mes quartiers, mes trois amis sourient. Sans un mot, ils échangent des regards complices et José commente, avec un clin d'œil taquin.

— Eh bien ! On dirait que notre Antonio est en train de vivre une histoire d'amour !

Leur sourire complice et leur soutien tacite me réconfortent. J'aime partager, avec eux, les moments heureux.

Le soir, je m'endors et Louisa vient, avec volupté, visiter mes rêves.

4.



DU SANG ET DES LARMES

Je me réveille, au matin du 26 avril 1937, conscient qu'il faut préparer la prochaine mission prévue dans les prochaines quarante-huit heures. C'est aussi, aujourd'hui, que je vois Louisa. A cette idée, des papillons s'invitent dans mon ventre...

Avec Francisco, José et Luis, nous nous réunissons dans une salle isolée, loin des regards indiscrets, où nous pouvons discuter en toute sécurité. Autour d'une carte soigneusement déployée sur une table rustique, nous examinons avec soin chaque étape, chaque mouvement stratégique, chaque option de repli.

Nous dressons une liste détaillée de l'équipement nécessaire, vérifions chaque explosif et détonateur pour nous assurer qu'ils répondront le moment venu. Les armes sont nettoyées et vérifiées, les munitions sont complétées, les lunettes de visée sont inspectées pour s'assurer qu'elles sont en parfait état.

Dans l'après-midi, à la suite d'une séance d'entraînement, nous prenons le chemin des douches. Je pense à Louisa, il me tarde de la revoir.

Soudain, le ciel s'assombrit, les sirènes retentissent.

Un bruit assourdissant nous pétrifie. Ce sont les avions de la légion Condor^[14] allemande, qui nous survolent et nous attaquent. Le sifflement des bombes plonge le camp dans un chaos indescriptible.

Notre journée se transforme en enfer, dans un déluge de bombes et de mitraillages.

Dans la confusion de l'attaque, nous nous trouvons, tous les quatre, pris au piège des bombardements. Les explosions secouent le sol sous nos pieds. Les bâtiments s'effondrent autour de nous et le ciel se remplit de fumée noire et d'éclairs de feu.

C'est un spectacle terrifiant et apocalyptique, qui dépasse l'imagination. Nous tentons de tracer notre chemin à travers le camp dévasté et cherchons désespérément un abri.

Nous croisons le Colonel, qui nous dit de quitter le camp et d'aller aider les civils. Nous nous précipitons à l'extérieur du camp et nous nous dirigeons vers la ville, qui se situe à quelques centaines de mètres.

Lorsque nous arrivons, nous découvrons un tableau de désolation. Les civils sont pris au piège sous les décombres de leur maison. Nous entendons des cris de douleur et de peur et nous avons bien du mal à respirer. L'air est chargé d'une odeur de poudre et de poussière.

Nous avançons dans une rue et, bientôt, nous sommes interpellés par un enfant, qui pleure au milieu de la rue dévastée et implore de l'aide.

Nous nous précipitons vers l'enfant. José le prend dans ses bras.

— Ma maman est en dessous.

Nous percevons les cris de la mère et nous nous mettons immédiatement à dégager les débris. Grâce à Luis et sa force herculéenne, nous soulevons une à une, les pierres qui nous séparent de la mère.

Finalement, après des minutes qui semblent une éternité, nous apercevons un corps. Avec une force commune, nous arrachons la mère des gravats.

Elle émerge, couverte de poussière, mais vivante.

Les larmes aux yeux, elle s'agenouille à côté de son fils, le serre dans ses bras. Elle nous regarde, reconnaissante.

— Merci... Merci infiniment. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

Leur sourire est notre plus belle récompense.

Après avoir aidé la mère et l'enfant à se mettre en sécurité, nous nous tournons vers les autres civils, qui errent, désorientés, dans les rues dévastées de Guernica.

Finalement, après d'interminables heures^[15], le bombardement

prend fin. Guernica n'est plus qu'un champ de ruines fumantes, ses habitants laissés dans la détresse et le deuil.

Miraculeusement indemnes, nous sommes profondément secoués par les horreurs que nous voyons autour de nous.

Alors que nous continuons de fouiller les décombres à la recherche de blessés, une explosion retentit.

Une bombe non explosée, là, au milieu d'un tas de débris, nous propulse dans les airs avec une multitude de débris. Nous sommes à moitié ensevelis sous des gravats, blessés.

La douleur est insupportable.

Je gémis, incapable de bouger, mon corps meurtri par l'explosion. José est à mes côtés. Il tente de me reconforter malgré son bras blessé, qui le fait souffrir.

— Reste avec nous, Antonio. Ne perds pas connaissance...

— J'ai mal, José...

Soudain, j'entends des voix se rapprocher. C'est Francisco et Luis ! Ils dégagent les gravats.

— ANTONIO ! JOSE !

José crie à son tour avec soulagement.

— FRANCISCO, LUIS, VITE, ANTONIO NE VA PAS BIEN !

Francisco appelle les infirmiers.

— VENEZ PAR-LA !

Ils arrivent à nous extraire des débris et nous évacuent ensuite, vers un endroit sûr pour nous prodiguer les premiers soins.

Un camion, qui est à proximité, est arrêté par Luis. Il nous transporte, avec d'autres victimes, vers l'hôpital de campagne le plus proche. José sert ma main avec force, pendant qu'un infirmier soigne la blessure de son bras gauche qui semble superficiel.

— Tiens bon Antonio, tu vas t'en sortir.

Je lui adresse un faible sourire, qui doit ressembler plutôt à une grimace. J'ai tellement mal à la tête.

Je m'évanouis.

Allongé sur un brancard, je reprends mes esprits à l'hôpital, enfin ce qu'il en reste.

J'observe les mouvements fébriles du personnel médical autour de moi.

Francisco, José et Luis sont à mes côtés, leur visage marqué par la

fatigue et l'inquiétude.

Luis se penche vers moi.

— Tu nous as fait peur Antonio... Pendant que tu étais inconscient, un médecin a posé une attelle à ta jambe droite qui est cassée.

Francisco essaie de détendre l'atmosphère.

— Tu as perdu connaissance au bon moment, tu sais ?! Il n'y a plus aucun calmant pour calmer la douleur... Il y a tellement de blessés... Comment te sens-tu ?

— Mieux, maintenant que je vous vois, sains et saufs. Et toi, José, comment va ton bras ? Et vous les gars ?

— J'ai juste une égratignure. Ne t'inquiète pas. Nous allons tous bien... Je vais chercher un médecin, tu as une plaie à la tête qui saigne. Le toubib devait revenir mais il tarde un peu...

Un médecin d'une cinquantaine d'année arrive, interrompant notre conversation.

— Bonjour, jeune homme ! Vous êtes enfin réveillé ! Il semble qu'en plus de votre jambe cassée, vous avez reçu un sacré coup sur la tête. Vous avez ce que l'on appelle une commotion cérébrale. Il va vous falloir du repos pendant un certain temps. Donc, les exercices physiques, les mises en danger, c'est fini ! C'est entendu ?...

J'acquiesce mais ne dis rien. Je n'ose même pas regarder mes camarades. J'ai l'impression d'être un petit garçon.

— Dans l'immédiat, je vais vous recoudre l'entaille que vous avez à la tête. Il va falloir serrer les dents....

Une fois, la plaie recousue, le médecin m'informe que je vais devoir rester quelques jours en observation, le temps de refaire mon pansement et vérifier que je n'ai pas de complications.

Je suis déçu car cela implique que je ne vais pas pouvoir continuer la lutte dans l'immédiat. Mes amis compatissent, mais il faut être raisonnable.

D'ailleurs, à chaque mouvement, ma jambe et ma tête me font terriblement mal. Je ne suis d'aucune utilité. Il faut donc que je sois patient.

Déjà, mes trois amis m'informent qu'ils doivent repartir. Il est tard et le Colonel a imposé un couvre-feu.

Une réunion urgente est prévue demain matin. José se lève le premier.

— Nous allons revenir Antonio. Repose-toi et bientôt, nous reprendrons le combat ensemble.

Mes compagnons me serrent la main avec précaution. Je suis une ecchymose ambulante !

Francisco me fait un clin d'œil complice.

— Et n'embête pas trop les infirmières, ok ?

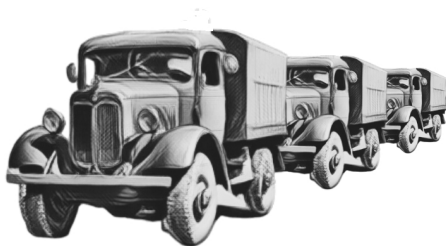
— José, pourrais-tu prévenir Louisa que je suis à l'hôpital ?

— Oui, pas de problème, je m'en occupe.

Nos chemins se séparent momentanément, mais notre engagement commun reste immuable.

Je ne le sais pas encore mais dès le lendemain matin, la visite de mes compagnons bouleversera ma convalescence, comme mon moral.

5.



DIFFICILE TRAVERSÉE

Dès le lendemain du bombardement, Francisco, José et Luis retrouvent le Colonel Eduardo DÉLGADO. Il a demandé de rassembler les troupes pour une allocution.

— Écoutez-moi, camarades ! Je comprends la douleur que beaucoup d'entre vous ressentent, après avoir perdu des compagnons dans ce bombardement. La liste des noms est affichée sur le tableau de l'hôpital. Je sais que nous sommes tous attachés à Guernica. Mais nous devons faire face à une réalité brutale. Les troupes de FRANCO avancent rapidement et nous ne pouvons pas nous permettre de rester ici. Ils seront là dans les 48 heures.

Les soldats réagissent aux propos du Colonel, qui marque une pause. Ils chuchotent entre eux, puis s'arrêtent, dès qu'il reprend son discours.

— Barcelone sera notre nouvelle arène. Nous montrerons à FRANCO que nous ne fléchissons pas. Soldats, camarades, que notre détermination soit notre guide ; notre courage, notre bouclier ; notre solidarité, notre force ! Mais n'oubliez pas que les villes et villages, que nous traverserons, sont aux mains des partisans de FRANCO. Nous nous déplacerons donc de nuit en uniforme franquiste à bord de camions de marchandises marqués des insignes franquistes. Les chefs de section recevront les instructions nécessaires pour assurer notre sécurité et vous donner votre uniforme. Les

blessés ne feront pas partie du voyage, malheureusement. Préparez-vous à partir, dès ce soir. Rassemblez vos affaires, départ à dix-sept heures. Mobilisez vos forces !

Après le discours du Colonel, les soldats retournent à leur bâtiment et se répartissent les tâches, afin de prendre le strict nécessaire. Francisco se tient au pied d'un camion, immobile. Il semble soucieux.

José s'approche.

— Ça va Francisco ?

— Oui, José, juste un peu fatigué. Je peux te le dire, à toi...

Il hésite un instant.

— J'avoue que le bombardement a laissé des traces. De vous voir, toi et Antonio sous les gravats...

José hoche la tête avec compréhension.

— Je sais mon ami. Je peux imaginer... Mais nous sommes vivants, debout... ou presque, n'est-ce pas ?

— Oui, tu as raison, nous sommes encore là. Et nous avançons...

Un silence s'installe entre eux.

Puis José s'exclame.

— Il faut absolument qu'on embarque Antonio avec nous. On a besoin de lui. On ne peut pas le laisser aux mains des fascistes ! Je vais voir le Colonel...

Sans plus attendre, José se précipite sous la tente du Colonel, qui lui sert maintenant de quartier général.

Quelques minutes plus tard, il revient, un sourire aux lèvres, et retrouve Luis et Francisco qui ont observé la scène à distance avec inquiétude. José est soulagé.

— Dans l'urgence actuelle, le Colonel me confirme qu'il n'a pas d'autre choix que de laisser ici, les blessés intransportables. En revanche, il est d'accord pour emmener Antonio et les autres combattants légèrement blessés.

Les trois amis laissent échapper un soupir de soulagement. Ils décident de partir, immédiatement, à l'hôpital de campagne pour annoncer la bonne nouvelle à Antonio.

Machinalement, José s'arrête et consulte le tableau des noms des victimes. Soudain, il pousse un cri d'effroi.

— FRANCISCO, LUIS, VENEZ VITE !... Louisa est sur le tableau... Ce n'est pas possible ! Comment allons-nous l'annoncer à Antonio ?

Francisco et Luis sont pétrifiés. Luis, qui a trop souvent connu ces situations où la vie bascule dans l'horreur, répond avec gravité.

— Pour l'instant, l'urgence est de l'embarquer dans le camion. On le préviendra après...

Après la frénésie d'hier, l'hôpital de campagne où je me trouve, est calme. Quel contraste !

J'ai passé une mauvaise nuit. Entre les gémissements, les odeurs, ma tête qui me fait mal... J'ai surtout somnolé.

Alors que je ne m'y attendais pas, je vois surgir mes trois camarades, qui se dirigent vers moi.

— Salut les gars, quelle agréable surprise !

Sans perdre de temps, José m'explique la situation.

— Antonio, nous devons partir pour dix-sept heures, pour Barcelone, et tu fais partie du voyage ! J'ai vu avec le Colonel. Un camion arrivera, dans deux heures pour te transporter.

J'écoute attentivement les informations. Mon esprit est encore un peu embrumé. Mais je comprends la nécessité de quitter, au plus vite Guernica. C'est la seule option pour continuer la lutte.

— Je comprends. J'espère seulement que je ne serai pas un trop gros fardeau.

— Non, ne t'inquiète pas. Nous devons juste agir avec prudence et rapidité. Tout va bien se passer...

José pose une main réconfortante sur mon épaule.

Avec gratitude et détermination, je leur réponds.

— Oui, ensemble, jusqu'au bout.

Dès l'arrivée du camion, les soldats s'emploient à installer les blessés. Ils m'installent au fond du camion, pour voir la route, par la lucarne^[16], qui est ouverte sur la cabine.

Je suis soulagé de quitter ce lieu de souffrance où tant d'hommes et femmes sont morts. Il faut faire vite. La tension est palpable, mais chacun s'active méthodiquement.

Les camions se mettent en route dans le silence de la nuit, leurs phares coupés pour éviter d'attirer l'attention des patrouilles ennemies. Heureusement le ciel est clair et la pleine lune guide notre route.

Au fur et à mesure que les kilomètres défilent, l'anxiété monte

parmi nous. Chaque ombre suscite une alerte qui nous fait craindre d'être découverts par les forces ennemies qui patrouillent dans la région.

José me lance un regard inquiet alors que je suis assis à ses côtés. Je vois grâce à la lucarne mes deux autres camarades qui se trouvent à l'avant du camion. Malgré la douleur qui me lance dans tout le corps, je fais de mon mieux pour ne pas me plaindre. Je fixe obstinément la route qui défile.

Soudain, je me retourne et je remarque José, qui a les larmes aux yeux.

— José, que se passe-t-il ?

Il baisse les yeux, avant de me répondre, d'une voix brisée.

— Antonio, je ne sais pas comment te le dire... En tant qu'ami, je me dois de t'annoncer la terrible nouvelle.

— Que se passe-t-il, José ?

— Louisa est... décédée dans le bombardement. Son corps a été retrouvé, ce matin. Je n'ai pas trouvé le courage de te le dire plus tôt.

Un frisson d'horreur parcourt mon corps.

— Non, ce n'est pas vrai, pas elle !

Je détourne le regard. Les larmes coulent et je réprime un cri de désespoir. Je suis anéanti.

Je suis assailli par un tourbillon d'émotions où tristesse, colère et le désespoir s'entremêlent. Comment vais-je pouvoir continuer sans elle ? Elle avait fait chavirer mon cœur. Et ce soir, mon cœur saigne de chagrin.

Francisco se tourne vers moi et Luis me regarde grâce au rétroviseur intérieur du camion. Dans leurs yeux, je vois le reflet de ma propre douleur.

Puis, petit à petit, ma colère prend le dessus... Oui, nous allons continuer le combat... Pour Louisa, pour tous ceux qui ont sacrifié leur vie.

Le voyage se poursuit silencieusement. Chacun muré dans sa douleur.

Brusquement, dans un virage serré, les phares des camions s'éclairent. A quelques mètres, devant notre convoi, se trouve un barrage de soldats franquistes. Tout le monde retient son souffle.

Le Colonel DÉLGADO se penche vers Luis son conducteur, et lui murmure.

— Comme convenu, je vais négocier notre passage. N'oubliez pas

que nous sommes des renforts envoyés par FRANCO lui-même ! Et si je me frotte la tête, préparez-vous ! Puis, si je m'accroupis, vous descendez des camions et vous tirez ! Assurez-vous de viser avec précision et de ne pas hésiter. Passez le mot.

Les camions s'arrêtent devant le barrage. Les soldats se tiennent prêts, les regards fixés sur les soldats ennemis qui s'approchent. Le Colonel descend et se dirige vers l'officier franquiste.

L'officier observe avec méfiance le convoi et le Colonel et finit par aboyer.

— QUI ETES VOUS ET QUELLE EST VOTRE MISSION ?

Le Colonel bombe le torse et répond d'une voix assurée.

— Nous sommes les renforts envoyés par FRANCO lui-même. La mission est de renforcer les lignes et d'assurer la sécurité de la région. Nous sommes attendus à Huesca^[17]. Nous devons faire une percée prochainement.

L'officier franquiste semble évaluer le Colonel, puis hoche la tête.

— Eh, bien ! Ce n'est pas trop tôt ! Nous vous attendons, depuis ce matin. Donnez-moi vos papiers. Attendez là, je vais vérifier.

Le Colonel porte sa main à la tête. Dans les camions, ses hommes se préparent, au cas où... Pendant un court instant, les deux entités se jaugent. Chacun évalue l'autre avec méfiance.

Puis, l'officier franquiste revient.

— La radio est encore HS ! Vos papiers sont en règle. Vous pouvez y aller !

Le Colonel remercie l'officier d'un signe de tête et remonte à bord du camion. Le convoi repart.

Le soulagement inonde nos rangs. La tension se relâche légèrement, mais la vigilance reste de mise.

Quelques heures plus tard, alors que les premières lueurs de l'aube apparaissent, le convoi dépasse la ville de Huesca, qui est la dernière ville occupée par les franquistes. Puis, nous faisons une halte pour faire le plein des camions et pour nous restaurer. On en a bien besoin. Pour ma part, je souffre énormément de ma jambe.

Encore trois heures de route et nous arrivons à Barcelone !

Le Colonel DÉLGADO descend du camion et se tourne vers ses hommes, son regard fier et reconnaissant.

— Nous avons réussi ! Vous pouvez être fiers de vous ! Vous pouvez enlever votre uniforme franquiste et remettre votre tenue

républicaine.

Les soldats se prennent dans les bras, épuisés mais satisfaits.

Notre nouveau camp s'installe dans un ancien établissement scolaire désaffecté. A peine arrivés, les soldats entreprennent de l'organiser.

Le Colonel DÉLGADO établit le QG dans l'ouest du camp, l'infirmerie au centre est rapidement opérationnelle.

Mes trois camarades et les soldats emménagent dans le reste du bâtiment. Des postes de garde et des points de contrôle pour assurer la sécurité de notre campement sont également prévus.

Je suis impressionné par la rapidité avec laquelle nous avons si bien investi les lieux.

Déjà, le Colonel DÉLGADO et ses officiers élaborent une stratégie pour renforcer notre position et préparer notre prochaine offensive.

Quant à moi, je suis installé au premier étage de l'infirmerie. La nuit, je pense à Louisa... Et le jour, depuis ma fenêtre, j'observe, avec envie, mes trois camarades, qui sont maintenant à la formation des nouvelles recrues.

Au lieu de continuer à me morfondre, dès que je le peux, je participe à la vie du camp en réalisant de menues tâches ménagères.

Après deux longs mois de convalescence et de rééducation intense, le moment tant attendu arrive enfin !

Je reçois le feu vert des médecins pour retourner dans mes quartiers. Cependant, je sais que les missions de sabotage, que pourrait me confier le Colonel, ne seront pas pour demain. Il me faut encore quelques semaines d'entraînement pour retrouver pleinement ma forme physique et être prêt à affronter de nouveau l'ennemi.

Malgré mon impatience, je comprends l'importance de ce temps nécessaire.

Heureusement, le Colonel me confie, tout comme à Francisco, José et Luis, la responsabilité de former les nouveaux volontaires.

Je m'investis pleinement dans cette mission et je me surprends à aimer transmettre mes connaissances aux bleus. Ils sont comme nous !

Nous avons ce même élan, aller au combat et abattre ces traites de franquistes.

A la mémoire de Louisa MARCOS.

6.



PAR-DELÀ LES LIGNES

Le 4 juillet 1937 marque un tournant décisif.

Un matin, le Colonel me demande, ainsi qu'à mes trois camarades, de transférer nos équipements dans l'aile du quartier général des forces spéciales opérationnelles.

Cette demande signe notre retour au centre de l'échiquier.

Ensuite, nous sommes convoqués dans le bureau du Colonel. Dans un premier temps, il s'adresse à mes camarades.

— Messieurs, au vu de vos faits d'armes à Burgos, je souhaite vous élever au grade de Sergent.

Puis, il se tourne vers moi.

— Quant à toi Antonio, pour ta capacité à mener des opérations et à créer une cohésion de groupe, je t'élève au grade de Sergent-Chef.

J'avoue que je ne m'y attendais pas. Mais je suis plutôt fier d'avoir été remarqué. Cette récompense me donne des ailes.

Le Colonel poursuit.

— Passées ces remises de grade, je vous ai aussi fait venir pour vous parler de la prochaine mission qui vous attend. Veuillez me suivre.

Nous pénétrons dans une pièce immense, au centre de laquelle se trouve une table tout aussi immense.

— Je suis sûr que vous êtes conscients de la gravité de la situation. Actuellement, les Franquistes gagnent du terrain et il faut à tout prix

ralentir leur progression.

Sur cette table, est disposée une carte de la zone Nord du pays. Des petits drapeaux, beaucoup trop nombreux à mon goût, y sont épinglés et indiquent la position des forces franquistes.

J'échange un regard rapide avec mes camarades. Je ressens l'urgence de la situation. Le Colonel poursuit son exposé.

— Nous savons que HITLER^[18] fournit du matériel, des munitions à FRANCO. Il a été décidé de riposter en attaquant une garnison située à Saragosse^[19]. Votre mission consiste donc à détruire ces fameux stocks de munitions. Il faut également affaiblir leur rang. Et pour faire cela, je vous demande d'éliminer un maximum de soldats. Les prisonniers ne nous intéressent pas ! En parallèle, nous bombarderons, avec l'artillerie, le flanc Est de la garnison pour faire diversion. Avez-vous des questions ?

Nous répondons par la négative. Le Colonel conclut.

— Je vous laisse le soin d'organiser la mission qui est prévue ce soir. Soldats, rompez !

Nous partons le plan sous le bras. Puis, après une sélection de quelques hommes triés sur le volet, nous nous réunissons sous une tente. Nous déployons le plan de la garnison et de ses environs sur un tableau. Les soldats écoutent avec attention mes explications.

— Nous serons transportés par camion jusqu'aux lignes ennemies. Puis, nous ferons les 30 kilomètres restants à pied, jusqu'à la garnison. Cette partie-là est extrêmement dangereuse puisque nous serons en zone ennemie.

José complète mon intervention d'une voix ferme.

— Arrivés sur place, nous devons être rapides et précis. Vers 2 heures du matin, l'artillerie attaque le côté Est. Cette diversion, orchestrée par le Colonel, créera une opportunité pour nous de déstabiliser les soldats et de nous infiltrer dans la garnison côté Ouest. C'est le signal !

Francisco acquiesce en ajustant la sangle de son fusil. Et il rajoute.

— Oui, je serai en position sur la colline avec trois de mes hommes côté Ouest et à 2 heures, nous abattons les gardes en faction.

Je hoche la tête et je sens l'adrénaline monter en moi. Je poursuis.

— Ensuite, José fera exploser la porte Ouest de la garnison. José, Luis et moi entrerons avec dix hommes qui sécuriseront les abords. José, tu placeras alors les explosifs dans la réserve à munitions. Bien sûr, Francisco, tu resteras en position sur la colline avec tes hommes pour sécuriser nos arrières.

Le plan convenu, et après un moment de silence, nous nous levons prêts à affronter l'ennemi.

La nuit tombe à peine lorsque nous recevons l'ordre de nous mettre en route.

Le soir, comme prévu, nous partons en camion jusqu'à 30 kilomètres de Saragosse. Dans le camion, chacun est silencieux, concentré sur son rôle. Pour certains, il s'agit de leur première mission.

Arrivés à destination, nous nous glissons furtivement à travers les vallées. Le vent siffle entre les rochers et le sol sous nos pieds est dur et rocailleux.

La tension est palpable. Nous faisons attention aux franquistes qui pourraient patrouiller.

Enfin, après trois heures de marche, nous voyons la garnison endormie de Saragosse. Dissimulés dans l'ombre des rochers, nous observons tout mouvement suspect.

Le moment est venu.

D'un signe de tête, nous nous séparons. Chacun se dirige vers sa position assignée. José et ses hommes prennent la direction de la base dans l'obscurité. Francisco se fond dans les ténèbres, sa présence à peine perceptible, tout comme celle de ses hommes.

Je prends une profonde inspiration. Avec précaution, je me glisse à mon tour vers la garnison. Chaque bruit est amplifié dans le silence de la nuit ; chaque ombre semble cacher un ennemi potentiel.

Soudain, une déflagration ! C'est le signal ! L'artillerie lance des dizaines d'obus sur le flanc Est de la garnison. Sans plus attendre je me lance à l'assaut avec mes camarades. La bataille est engagée.

Des cris de combat remplissent l'air. Les tirs fusent de toutes parts et je peux sentir l'adrénaline pulsée dans mes veines. Je progresse et me protège d'un abri à l'autre pour éviter les rafales de balles et les éclats d'obus.

José et Luis pénètrent avec leurs hommes, dans la garnison, comme des ombres fantomatiques. Ils éliminent, au cours de leur avancée les ennemis qui tentent de nous barrer la route. Nos tirs précis et notre sang-froid nous galvanisent.

Nous nous frayons un passage dans les couloirs sombres et étroits de la garnison. Les cris des combattants résonnent et nos cœurs battent au rythme des tirs qui font rage autour de nous. À chaque tournant, nous affrontons des soldats, prêts à tout pour nous stopper.

José et Luis mènent l'assaut avec une bravoure hallucinante. Ils

éliminent avec succès, les soldats ennemis qui se dressent sur notre route. Chaque échange de tirs est une lutte acharnée pour la suprématie, chaque mouvement est calculé pour maximiser nos chances de survie.

Finalement, après des heures de combat intense, nous parvenons à atteindre notre objectif : l'entrepôt de munitions.

Sans perdre de temps, nous déballons les explosifs et choisissons les emplacements. Le combat fait rage autour de nous mais nous n'entendons plus rien, concentrés sur le positionnement tactique des explosifs.

Une fois les charges en place, nous nous replions rapidement. Tant bien que mal, nous nous déplaçons, le sol est jonché de corps et les balles continuent de siffler à nos oreilles.

Finalement, nous parvenons à nous échapper de ce piège mortel. Les détonateurs à retardement s'actionnent 2 minutes plus tard et une explosion dantesque réduit à néant la réserve de munitions. Dans notre course folle, nous nous retournons pour contempler la scène.

La mission est un succès, la base ennemie est complètement détruite, et le camp adverse essuie un revers majeur. Nous échangeons un sourire satisfait, conscients que notre persévérance a porté ses fruits.

Nous reprenons notre souffle et nous apprêtons à repartir en direction des camions, quand nous recevons un appel radio.

Luis, qui porte la radio, nous fait signe de nous taire et après quelques minutes, nous annonce.

— Écoutez-moi bien, les gars ! Ça va secouer. On ne rentre pas au camp. Le Colonel nous donne l'ordre d'aller faire péter la voie ferrée entre Hendaye^[20] et Saragosse. Les enfoirés d'en face l'utilisent pour tout transporter : les troupes, le matos, la bouffe. On va la rendre inutilisable, bordel ! On fait d'une pierre deux coups !

Je me trouve avec une mission improvisée sur les bras et ça, c'est une première.

José poursuit fébrile.

— Alors là, c'est l'impro totale ! On se faufile le long de la ligne, et on choisit un endroit où ça va faire mal. Bon, j'ai suffisamment d'explosifs. Je les pose vite fait bien fait, et vous trois, avec quelques hommes, vous me couvrez. Une fois que tout est en place, on appuie sur le bouton et après, on fout le camp ! Capiche ?

Tout va trop vite. Je les interromps.

— Oui, oui !... Laissez-moi réfléchir dix secondes... Passe-moi la radio, Luis.

En tant que chef de mission, je me dois de canaliser mes hommes. Je prends la radio pour m'entretenir avec le Colonel.

Il m'informe que chaque matin, un train arrive à Saragosse avant 7 heures. L'objectif est de détruire la voie ferrée, le train et de rendre impossible toute future livraison. Je regarde la carte pour repérer l'endroit.

— Ok, il y a un endroit stratégique. La voie passe sur un talus en ligne droite. Le train sera forcément à vitesse maximum. Il faut donc placer les explosifs sur le milieu du talus.

Je sélectionne huit hommes et demande aux autres de rentrer au camp. Nous regroupons le matériel nécessaire et nous nous mettons en marche.

Deux heures plus tard, nous trouvons la voie ferrée. J'interpelle José.

— José, t'as intérêt à faire sauter ces charges comme si ta vie en dépendait. Il nous reste peu de temps. Six hommes, Francisco, Luis et moi surveillerons. Une fois le but atteint, on se tire.

José et ses hommes se précipitent vers la voie et s'empressent de positionner et connecter charges et câbles.

Puis, après 30 minutes d'attente, nous voyons un nuage de fumée au loin. Nous retenons notre souffle alors que le train arrive sur le dispositif. José active le détonateur. Un éclair aveuglant illumine le ciel, suivi d'une explosion assourdissante qui fait trembler le sol.

Des débris volent dans toutes les directions et nous assistons au déraillement du train qui vient s'affaler sur son flanc droit.

Dans un élan, Francisco, Luis et José se prennent dans les bras. Je ferme les yeux et murmure.

— C'est pour toi Louisa !

Une fois la mission accomplie, nous nous éclipsons dans le petit matin. Nous sourions à notre succès.

Indéniablement, cette nuit, nous avons infligé un coup dur à l'ennemi.

De retour à Barcelone, nous profitons de quelques jours de repos, afin de recharger les batteries.

7.



LES FOUDRES DE LA RÉSISTANCE

Après notre permission, nous reprenons la formation des jeunes partisans qui nous rejoignent, puis nous les envoyons dans les différentes villes menacées par les attaques franquistes.

Dans le même but, le 14 octobre 1937, le Colonel DÉLGADO et son lieutenant me confient la direction des opérations de la compagnie ALPHA. Je dois finaliser une mission. Je convoque les sections de José, Luis et Francisco sous la tente principale.

Je me tiens au centre de la salle enfumée et je prends la parole.

— Écoutez-moi bien les gars. Dans le même registre du dernier déraillement que nous avons fait, nous sommes missionnés pour stopper les approvisionnements en direction de la ville de Teruel, située au Sud. Cette mission est de la plus haute importance. Notre objectif est clair : faire sauter la voie ferrée du chemin de fer entre Saragosse et la ville de Muel^[21]. Juste après, nous serons amenés à détruire la centrale électrique, qui est à 5 heures de marche, dans la banlieue Sud de Saragosse. Cela devrait permettre de perturber leurs communications, paralyser leurs capacités industrielles et donc, affaiblir leur effort de guerre.

Les hommes acquiescent.

— Comme toujours, les préparatifs, et j'insiste là-dessus, seront méticuleusement préparés. Nous devons étudier les cartes, planifier chaque étape et répéter nos actions jusqu'à ce qu'elles deviennent

instinctives.

Mes yeux se posent tour à tour sur mes trois amis qui se tiennent aux côtés de leurs camarades.

— José, ton rôle est essentiel, puisque tu devras trouver l'endroit stratégique pour causer le plus de dommages possibles.

— Francisco, avec ton œil de lynx, tu surveilleras les mouvements ennemis et élimineras les patrouilles qui menacent notre avancée.

— Luis, je compte sur toi pour être notre épine dorsale. Ta précision au tir, comme au couteau et ta capacité à garder ton sang-froid sont des atouts. Tu seras responsable de couvrir nos arrières, de protéger nos flancs et de fournir un appui feu précis et efficace lorsque nous en aurons besoin.

Un murmure d'approbation parcourt l'assemblée.

— Voici comment nous allons procéder. Pour bénéficier de l'obscurité, nous partirons dans l'après-midi, vers 14 heures. Les camions nous déposeront à Almochuel^[22]. Puis, nous nous infiltrerons dans les montagnes au sud de Saragosse en direction du village de Jaulin^[23] pour atteindre Muel plus bas. C'est là que se situe la voie de chemin de fer. Il nous faudra environs 10 heures pour y arriver. C'est clair pour vous tous ?

Je poursuis.

— Nous placerons des charges explosives le long des rails. La charge devra être maximale, car à cet endroit le train roule vite. Il devrait arriver sur les coups d'une heure du matin. L'explosion créera une diversion. Nous en profiterons pour partir en direction de la centrale électrique. Celle-ci n'est qu'à 25 kilomètres. Toujours clair pour vous ?

Je regarde mes hommes qui sont concentrés.

— Nous savons qu'elle est peu gardée. Arrivés sur place, nous attaquons immédiatement. Le petit matin devrait nous permettre de surprendre les gardes endormis. Je sais que nous devons marcher à un rythme soutenu. Mais vous avez été entraînés pour cela et vous en êtes tout à fait capables. Chaque seconde sera déterminante. J'insiste avec force. Nous ne pouvons pas nous permettre une seule erreur !

Tout le monde est silencieux. Chacun absorbe mes paroles, tout en regardant la carte. La mission, qui les attend, est dangereuse et éprouvante mais ils sont décidés.

— Que la détermination soit notre guide et que la victoire soit notre récompense. En avant, mes frères ! Allons détruire nos objectifs.

Nous partons le jour-même à 13 heures 30.

Nous grimpons dans les camions, direction Almochoel. Puis, nous marchons jusqu'au petit village de Jaulin par les sentiers. Je prends soin de faire des arrêts toutes les 3 heures afin que les hommes boivent et vérifient leurs pieds.

Après 10 heures de marche, nous arrivons au Nord de Muel en pleine nuit. Nous nous mettons au travail avec une efficacité redoutable.

L'équipe de guetteurs se disperse, à sa tête Francisco. Quand soudain, il nous fait signe de stopper.

Avec son habituel sang-froid, il m'indique de prendre mes jumelles et de jeter un coup d'œil du côté Est. Il semble qu'un groupe d'ennemis soit en approche.

À travers mes jumelles, je distingue en effet des silhouettes en train de placer des explosifs sur les rails.

Je ne distingue pas d'uniforme franquiste, ni de tenue particulière. Étonné et sur mes gardes, je m'approche avec prudence et signifie à mes camarades de se tenir prêts à intervenir si besoin.

Parmi les individus, je remarque une silhouette qui ressemble davantage à une femme. Intrigué, j'adresse un signe avec ma lampe pour lui indiquer que je l'ai repérée.

Je m'approche.

— Excusez-moi....

Arrivé à sa hauteur, je n'ai pas le temps d'ajouter un mot, la personne se jette sur moi et me met à terre. Je tombe lourdement sur le sol, le souffle coupé, surpris par cette attaque. Son regard hostile fixé sur moi.

Ma lampe, tombée au sol, me permet de distinguer son visage. Je remarque, alors, deux yeux d'un bleu saphir, qui me fixent avec intensité et m'hypnotisent. Je lui dis.

— Arrêtez ! ... Il y a des fusils braqués sur vous ! Ils vont tirer !

Alors que je suis au sol, j'entends mes compagnons se rapprocher de nous. Luis se précipite pour m'aider, prêt à riposter. Des membres du groupe adverse accourent aussi. J'interviens.

— STOP ! On se calme !

La femme me lâche tandis que les équipes se font face, arme à la main.

Je fais signe à Francisco que tout va bien et demande à mes hommes de retourner à leur position. La femme, qui semble être la cheffe de l'expédition fait de même.

Un échange rapide nous fait comprendre que nous voulons faire sauter le même train.

— Écoutez, nous ne sommes pas vos ennemis. Nous combattons les fascistes, tout comme vous. Nous ne cherchons pas le conflit, seulement la liberté.

— Vous dites être républicains, mais comment puis-je en être sûre ? Nous avons déjà été trahis... Pourquoi devrais-je vous faire confiance ?

— Ok, je comprends. Mais nous sommes ici pour faire exploser la voie de chemin de fer. Regardez là-bas, mon expert s'apprête à déposer les charges sur les rails. Venez avec moi... Je vais vous présenter José, notre artificier.

Pendant ce temps, José, qui s'était arrêté, reprend sa tâche tout en veillant à être complémentaire avec l'autre équipe.

Une fois le travail achevé, nous nous éloignons de la voie ferrée en direction de Saragosse sur une bute. Nous ne quittons pas la voie des yeux. Mon cœur bat la chamade.

J'en profite pour poursuivre mon échange avec la jeune femme qui ne parle pas très bien l'Espagnol. Elle m'explique que son groupe effectue des missions de sabotage depuis la France.

Pour lui donner le change, je lui explique que je suis membre des forces républicaines, engagé dans la lutte contre les franquistes.

Soudain, Francisco nous donne le signal. Le train approche. Son sifflement rompt notre conversation.

Les deux groupes attendent l'instant propice pour déclencher les explosifs sur 500 mètres de voie, avec un certain plaisir non dissimulé.

L'explosion déchire la nuit et illumine le ciel d'une lueur sinistre.

Je tourne la tête instinctivement pour essayer d'apercevoir le visage de cette courageuse Française. Dans ce bref instant, nos regards se croisent, son regard m'envoûte. Son visage est partiellement visible et, ce que j'entrevois, me trouble...

L'explosion du train me ramène brutalement à la réalité. Le convoi, qui roulait à pleine vitesse, déraile. Les wagons sont propulsés dans toutes les directions, créant un spectacle chaotique de destruction. Les wagons, remplis de munitions, provoquent une explosion en cascade, qui engloutit les soldats franquistes dans un enfer de flammes.

Malgré le succès de cette première mission, il n'y a pas de temps à perdre. Nous nous préparons pour la deuxième phase de notre offensive.

Alors que je m'apprête à me replier avec mon groupe, je croise le

regard de la cheffe du groupe des résistants. Nous échangeons un salut rapide, mais le tumulte de l'action ne me laisse pas le temps de lui demander son nom, ni d'où elle vient.

En route vers la centrale électrique au Sud de Saragosse, José me dit alors.

—Eh ben dis donc, sacré petit bout de femme, non ?

—Ouais, j'avoue qu'elle en impose...

Après les 25 kilomètres de marche, la centrale électrique se dresse devant nous tel un bloc de béton.

À sa vue imposante, nous savons que cette mission est essentielle pour affaiblir les forces ennemies et nous rapprocher un peu plus de la victoire. José scrute le bâtiment avec attention et émet ses premières impressions.

— C'est un sacré morceau ! Mais avec mes explosifs et nos équipes, nous allons réussir.

Je hoche la tête en signe d'approbation. Nous nous mettons aussitôt au travail et mettons en œuvre notre plan.

Francisco prend position avec ses hommes en vue d'éliminer les sentinelles, pour sécuriser notre avancée vers la centrale électrique. Avec calme et détermination, ils se fondent dans l'obscurité environnante.

Lorsqu'il repère sa première cible, il utilise sa lunette de précision pour neutraliser, avec son silencieux, la sentinelle d'un tir bien ajusté. Puis, suivant son exemple, ses hommes visent et éliminent simultanément, dans un enchaînement millimétré, les six autres gardes en faction.

La voie est ouverte ! Sans perdre de temps, nous courons vers la centrale électrique. Nos pas résonnent dans la nuit.

A l'intérieur du bâtiment, les employés surpris par notre intrusion, sont tout de suite informés de notre intention pacifique envers eux.

L'un d'eux nous livre des informations précieuses.

— Six gardes se trouvent dans la salle de repos et une patrouille est en route pour la relève du matin. Ils seront là dans 30 minutes.

Je signale à Luis cette information afin qu'il neutralise les gardes, avec son équipe, pendant que José dispose les explosifs méthodiquement. Je lui demande de se dépêcher car la patrouille ne va pas tarder.

Nous finissons et partons, non sans mettre les gardes de l'entrée dans le fossé, afin que la patrouille ne soit pas alertée trop vite.

Pendant que nous retournons sur notre zone de repli, José me fait une proposition.

— Antonio, je vais rester sur les hauteurs. Comme ça, j'ai une vue sur l'entrée de la centrale. Je ferai exploser les charges, une fois que la patrouille sera à l'intérieur. Les dommages seront plus importants, ok ?

J'approuve sa décision sans hésitation.

Nous sommes déjà loin, lorsque 6 minutes plus tard, la patrouille arrive. José active les explosifs, qui secouent les fondations de la centrale et projettent les débris à plusieurs centaines de mètres.

Des flammes jaillissent et illuminent le ciel. Elles dévorent le bâtiment avec une voracité insatiable. Le camion de la patrouille, pris au piège dans l'explosion, est réduit à un brasier.

Le chaos et la destruction sont une preuve éclatante de notre succès, mais aussi un avertissement pour nos ennemis.

Notre mission est accomplie, notre objectif atteint. Nous nous retirons dans les ténèbres, satisfaits. José nous rejoint, essoufflé et triomphant.

Après avoir regagné nos lignes, nous faisons un compte-rendu au Colonel qui nous remercie. D'autres missions nous attendent...

Pendant mon repos bien mérité, je me surprends à penser à la jeune femme rencontrée quelques heures plus tôt. Et déjà, elle monopolise mes pensées.

8.



LE PRIX DE LA VICTOIRE

Dans l'après-midi du 10 Novembre 1937, je suis avec José, Luis, Francisco et quarante-huit de nos hommes dans un campement, dissimulé dans les collines escarpées qui surplombent la ville de Pamplona^[24].

Ensemble, nous devons mener à bien une mission audacieuse et périlleuse : la libération de plus de 2000 prisonniers politiques, détenus dans la forteresse de Fort San Cristobal^[25], située au Nord de la ville.

En tant que chef de mission, je ressens un poids sur mes épaules.

Pendant des semaines, j'ai planifié chaque aspect de l'opération avec une rigueur militaire. J'ai élaboré les stratégies, évalué les risques et sélectionné chaque membre de notre équipe.

Francisco, notre tireur d'élite, s'est astreint à un entraînement quotidien, tandis que José, notre spécialiste en explosifs, a sélectionné les charges et a testé les détonateurs. De même, Luis, notre expert en combat au corps à corps et en infiltration, a étudié chaque détail de la zone d'opération.

Le jour J est arrivé. Je regarde une dernière fois la carte. Francisco, à mes côtés, pointe du doigt certains repères clés. Il désigne un chemin

sinueux.

— Nous devons passer par ce sentier. C'est notre meilleure chance d'éviter les patrouilles.

Je hoche la tête en signe d'approbation. Ensemble, nous ajustons notre itinéraire.

Pendant ce temps, José examine une ultime fois, ses explosifs.

— On peut compter sur ces charges pour ouvrir plusieurs passages dans la prison. Il y a de quoi faire !...

Nos camarades autour de nous, ajustent leurs armes et leurs équipements.

Je donne mes dernières consignes car nous devons partir vers 21 heures. Nous avons deux heures de marche devant nous.

— Le groupe de 48 hommes sera réparti en trois groupes : José et les 12 hommes de la section 2, vous monterez au 2^{ème} étage pour faire le ménage et libérer les prisonniers. Avec la section 1, je monterai au 1^{er} étage. Enfin, Francisco, lorsque tu seras descendu de ton perchoir, tu prendras le rez-de-chaussée, avec la section 3. Les 12 hommes de la section 4 resteront en retrait, guidés par le chef de section Luis pour surveiller nos arrières. Ok ?

Le signal du départ est donné, et nous traversons les sentiers.

Dans le silence tendu de la nuit, nos échanges sont brefs mais essentiels. Cette mission est à haut risque.

Enfin, nous arrivons sur l'objectif. Les murs se dressent devant nous imposants. Les hommes se mettent en place.

À l'heure convenue, l'ordre est donné. Francisco et ses trois tireurs d'élite surplombent la prison et prennent pour cible, les sentinelles postées sur les remparts. Ils les éliminent discrètement grâce à leurs silencieux, puis redescendent pour prendre le rez-de-chaussée.

Pendant ce temps, José dispose les charges explosives aux points d'accès principaux de la prison.

À la suite de l'explosion, une voie s'ouvre et notre équipe s'engouffre à l'intérieur de la prison.

Je guide mes camarades à l'entrée. Sur notre droite, je vois un dortoir. Une idée me traverse l'esprit... Je dis à mes camarades.

— À mon signal, jetez des grenades dans le dortoir !... PRETS ? ENVOYEZ !

Avec une précision calculée, les grenades sont lancées dans la pièce qui provoquent un bruit assourdissant. Des cris de surprise et de douleurs se font entendre.

Soudain, un petit groupe de gardes ennemis en faction surgit devant nous et nous met en joue. Je hurle par-dessus le vacarme.

— TIREZ !

Le groupe ennemi est abattu.

— VITE, LA PREMIÈRE SECTION, SUIVEZ-MOI, AU PREMIER ÉTAGE !! JOSE, VITE AU DEUXIEME !

Nous poursuivons notre avancée à travers les couloirs sombres de la prison. Nous avons pris un avantage sur l'offensive.

Arrivés au premier étage, nous rencontrons des gardes franquistes. Sans hésiter, nous nous jetons dans la mêlée. Nos cris de guerre remplissent l'air et les coups de feu résonnent dans les couloirs étroits, mêlés aux cris de douleur et aux ordres hurlés.

José atteint l'escalier et braille.

— À MA DROITE ! ILS ARRIVENT PAR-LÀ !

Les tirs suivent, qui éradiquent les soldats.

Dans le tumulte de la bataille, je distingue José et ses hommes monter les escaliers en direction du deuxième étage. Les mâchoires crispées, José s'égosille.

— AVANÇONS ! NE LES LAISSONS PAS REPRENDRE PIED !

Derrière moi, Francisco poursuit son avancée pour prendre le rez-de-chaussée.

Alors que la bataille fait rage, Luis et sa section 4, que j'avais mise en embuscade, surgissent de l'ombre et attaquent par surprise les forces ennemies qui tentaient de prendre nos arrières.

Nous gagnons du terrain, quand une partie du groupe de gardes, survivante aux grenades du dortoir, nous rejoint par l'arrière. Immédiatement, je hurle à Luis.

— PRENONS-LES EN TENAILLE !

Les coups de feu fusent, des éclats de grenades illuminent brièvement le désordre ambiant. Je retrouve Luis à mes côtés, qui vide son chargeur sur les soldats franquistes.

— TIENS BON, ANTONIO !

Nous nous battons avec acharnement. Notre objectif est presque atteint. Les prisonniers seront bientôt libérés.

Soudain, une explosion retentit à proximité, qui ébranle les murs de la prison. Nous sommes projetés en arrière. Une fumée épaisse envahit les lieux. Avec difficulté, nous nous relevons, mais nous toussons et suffoquons.

Lentement, la fumée se dissipe. Alors que nous cherchons à nous orienter dans cette confusion, nous voyons le mur détruit à l'autre bout de la pièce.

Nous réalisons que les soldats franquistes ont fait exploser cette partie du mur pour s'échapper. Un mélange de frustration et de satisfaction nous envahit.

Dans sa fuite, un franquiste vide son chargeur et une balle frappe Luis, qui s'effondre au sol. Il me regarde et tente de se lever, mais il est gravement touché à l'abdomen.

— Luis !

Je m'agenouille et j'essaie en vain, de stopper l'écoulement de sang, qui s'échappe de la blessure.

— Luis ! Regarde-moi ! JOSE, VIENS VITE !!!

Sous l'effet de ma compression, Luis grimace. Les forces de Luis s'amenuisent, son souffle devient de plus en plus faible. Avec le peu de force qui lui reste, il me prend le bras. C'est à peine si j'entends sa voix.

— Antonio... Termine la mission... pour... pour tous ceux qui sont tombés... Je vais rejoindre ma famille...

Ses derniers mots sont pour José.

— Dis à José... Suis désolé... Pourrai pas vivre dans sa famille...

Son souffle se perd, sa main glisse doucement, inerte. Je reste là, agenouillé à ses côtés. José arrive au moment où je lui ferme les yeux. Immédiatement, il comprend l'horreur de la situation.

— LUIS !... MON FRERE !...

Son cri nous brise le cœur.

Un chagrin immense envahit José et ses larmes intarissables coulent sur ses joues.

Dans le tumulte de la guerre, la scène se fige quelques instants. Luis, le camarade loyal et courageux, repose désormais en paix. Son sacrifice inscrit dans l'histoire de notre lutte pour la liberté.

Soudain, Francisco qui était dans les étages, nous retrouve avec les prisonniers libérés. Nous libérons plus de 1800 prisonniers politiques sur les 2487 recensés sur le registre. Leur visage, marqué par des mois de détention et de souffrance, s'illumine d'espoir. Tous se précipitent hors de l'enceinte de la prison.

Sans tarder, nous nous éloignons de la forteresse avant que d'autres troupes franquistes interviennent. Nous emmenons nos camarades fraîchement libérés, qui portent le corps de Luis. Nous nous retirons

dans les collines environnantes. Nous voulons enterrer notre ami.

Nous creusons la dernière demeure de Luis et nous prenons encore une minute pour nous recueillir.

José, comme nous tous, est assommé par cette disparition. Je regarde autour de moi et me console un peu. L'endroit est magnifique. Repose en paix, mon ami.

Avant de quitter définitivement les lieux, nous laissons le choix aux prisonniers de partir en France ou de nous rejoindre au camp de Barcelone.

C'est une victoire amère, marquée par le souvenir des camarades tombés.

Au fil des jours et des semaines, nous poursuivons notre lutte en mémoire de Luis et menons des raids audacieux. Nous libérons un nombre croissant de prisonniers politiques, qui rejoignent nos lignes à Barcelone.

A la Mémoire de Luis GOMEZ.

9.



ENTRE DEVOIR & COMBATS

Notre commandement nous a ordonné, le vendredi 10 décembre 1937, de prendre deux camions et de nous rendre à Madrid pour récupérer un chargement de munitions et d'hommes. Les troupes franquistes semblent se préparer à une offensive sur Teruel[26].

Une fois récupérés, nous devons amener les camions à Teruel afin que nos troupes de renfort puissent prendre possession des armes et munitions dès leur arrivée.

Il nous faut renforcer les équipes sur place, si l'offensive franquiste se confirme.

Francisco et José sont dans le premier camion et moi, dans le second. Nous prenons la direction de Valence, puis Cuenca[27]. Nous évitons ainsi les troupes franquistes et espérons atteindre Madrid dans la nuit.

Nous sommes attendus à la garnison de Madrid, le 13 décembre. Je propose d'en profiter pour aller voir nos familles. Mes compagnons accueillent la nouvelle avec enthousiasme.

Nous arrivons à Valence, à 18 heures, après avoir affronté des conditions difficiles de circulation. La neige est en effet tombée abondamment ces dernières heures. Nous nous arrêtons dans la garnison pour faire le plein des camions et y passer la nuit. Nous devons respecter le couvre-feu.

Pendant le repas, nous discutons avec les hommes de la garnison.

Nous apprenons que l'offensive de Teruel serait de grande envergure et ils pensent même que l'attaque des Franquistes visera également l'Est de Madrid. La famille de José, comme la mienne, habite à l'Est de Madrid et cela nous inquiète beaucoup. Face à notre préoccupation, Francisco nous propose une solution.

— Les gars, j'ai une idée. Ma famille possède une grande maison, qui appartenait à mes grands-parents et elle a cinq chambres inoccupées. Je suis certain que mes parents accepteront d'héberger vos familles.

José hésite.

— Tu es sûr que ça ne dérangerait pas tes parents Francisco ? Même si la maison est grande, ça fait beaucoup de personnes tout d'un coup !

Francisco sourit avec confiance.

— Mes parents sont des gens compréhensifs. Ils ne sont pas du genre à laisser des familles dans le besoin, sans abri. Nous devons juste leur expliquer l'urgence de la situation. Je suis sûr qu'ils seront heureux d'aider.

José et moi sommes à demi convaincus.

— C'est vraiment généreux de ta part. Nous ne savons pas comment te remercier.

— Pas besoin de me remercier, mes amis. Nous sommes tous dans le même bateau et nous devons nous soutenir mutuellement.

Nous lui sommes extrêmement reconnaissants de cette belle solidarité. Nous convenons de mettre en œuvre le plan de Francisco, demain matin.

Le lendemain, dès 7 heures, nous partons en direction de Madrid et passons par Cuenca. Nous passons un contrôle républicain, à mi-chemin, sans que cela nous retarde trop. Nous avons décidé d'aller chercher dans un premier temps, ma famille. Nous arrivons chez eux, à midi.

Mes parents, qui sont en train de manger, sont abasourdis de me voir arriver avec mes deux amis. Ma mère se jette dans mes bras et ne me lâche plus.

Passées les réjouissances des retrouvailles, je leur explique que le temps presse. Pendant que nous mangeons sur le pouce, je leur explique le danger imminent et notre plan.

Mon père me confie qu'ils ont peur. Il y a quelques jours, ils ont entendu dire que la ville serait bientôt rasée par les franquistes. Il accueille notre proposition avec soulagement et remercie Francisco

pour cette initiative. Avant de quitter la maison, nous renforçons les entrées de la maison et chargeons des provisions dans un camion.

Nous les aidons à monter dans l'un des deux camions. Mes frères et sœurs sont ravis, c'est la première fois qu'ils montent dans un camion ! Nous devons faire vite ! Nous allons maintenant chercher la famille de José, qui est à plus d'une heure d'ici.

Nous arrivons, à 15 heures, chez les parents de José, à Villanueva de la Cañada, située au Nord-Est de Madrid. Je laisse ma famille dans le premier camion. Là encore, l'étonnement est total. Les parents comprennent très vite les raisons de notre venue et acceptent sans hésiter notre proposition. Ils sont très souvent bombardés et ont peur, mais ils ne savent pas où aller.

Les parents de José montent dans l'autre camion. Nous allons maintenant retrouver les parents de Francisco dans le village de Colmenar-Viejo.

Nous partons à 16 heures, mais nous avons 1 heure 30 de route et nous ne devons pas perdre de temps, car le couvre-feu est strict.

Lorsque nous arrivons devant la maison des parents de Francisco, nous demandons à nos familles de rester dans les camions, le temps que Francisco prévienne ses parents.

Leur accueil est chaleureux après plusieurs mois d'absence. Ils sont heureux de le revoir en bonne santé. Francisco explique la situation à ses parents : la guerre sur le terrain, les bombardements, l'avancée des franquistes... Nous développons notre plan et l'intention de rassembler nos familles sous un même toit, compte tenu de la menace prochaine de l'offensive sur l'Est de Madrid.

Les parents de Francisco se réjouissent de ne plus être seuls dans cette guerre civile, qui les dépasse. Ils accueillent favorablement notre proposition et soulignent l'importance de rester unis en ces temps difficiles. Francisco embrasse ses parents.

— Mes chers parents, à partir de ce soir, votre vœu est exaucé ! Dorénavant, vous ne serez plus seuls !

Sa mère s'inquiète.

— Mais que dis-tu là, Francisco ? Ils sont déjà là ?

— Oui, les familles attendent dans les camions.

— Mais Francisco, dépêche-toi de les faire rentrer ! Il fait terriblement froid dehors...

Sur le champ, nous allons chercher nos familles transies de froid. Les parents de Francisco font preuve d'une grande générosité.

Manuella, la mère de Francisco, organise déjà la répartition des chambres et donne des draps pour faire les lits de chacun. Francisco ne nous a pas menti. La maison est immense et il règne à présent une joyeuse cacophonie.

Je vois avec étonnement, le père de Francisco tomber dans les bras de mon père. Ils se connaissent ! Dans le cadre de leur travail, le premier est allé plusieurs fois chercher du bois dans l'entrepôt du deuxième. Notre décision de réunir les trois familles était vraiment une bonne idée !

Alors que nous achevons de ranger les affaires et que les lits sont finis, une délicieuse odeur embaume la maison. Nous nous réunissons et nous serrons autour de la table. Nos mères ont préparé un Cocido Madrilenno, un magnifique ragoût, avec les moyens du bord. Et même s'il manque quelques ingrédients, nous nous régalons tous. Quel festin !

Au cours de notre repas, les conversations vont bon train. Nous échangeons des histoires et des souvenirs de famille qui déclenchent des éclats de rire. Plus tard, nos familles nous inondent de questions sur les batailles et veulent savoir comment nous sommes devenus des amis inséparables.

Malgré les circonstances difficiles, qui nous ont fait nous réunir, nous sommes heureux. Nous avons réussi le pari incroyable de réunir trois familles que nous voyons se rapprocher ce soir. Une atmosphère de solidarité et de réconfort baigne la maison.

Le lendemain, nous offre l'occasion de nous reposer, de nous ressourcer auprès de nos proches. Francisco et José en profitent pour rendre visite à leur petite amie. La journée passe vite et le moment des au revoir arrive, marqué par des larmes. Demain, nous reprenons la route pour d'autres combats.

Dès le matin, au lever du couvre-feu, nous partons en direction de la garnison de Madrid. Nous chargeons trente hommes et des provisions, puis nous préparons pour le voyage pour Teruel. Une épaisse couche de neige recouvre la route et même si le soleil brille, il ne parvient pas à réchauffer les hommes à l'arrière car le vent souffle avec une froideur implacable.

Alors que nous nous rapprochons de Teruel, nous observons les vastes étendues blanches des plaines. La neige ne nous a pas quitté pendant tout le voyage.

Nous arrivons au point de contrôle, qui nous dirige vers le commandement. Il nous attend avec impatience. Pendant que certains

hommes descendent des camions pour se réchauffer avec un café, d'autres déchargent les munitions.

Nous nous dirigeons vers nos quartiers en attendant les ordres de déploiement.

Le mardi matin, nous sommes convoqués pour rendre compte de la situation que nous avons pu observer entre Barcelone et Madrid. Le commandement nous attribue nos sections, à l'Est du camp. Nous les rejoindrons dès le lendemain, à 7 heures.

Le lendemain, nous avons 20 minutes de marche dans la neige, pour arriver à l'emplacement assigné où nos sections nous attendent. Sur la route, José, Francisco et moi regardons au loin l'artillerie se déployer. Je serre mon fusil, avec fermeté, et murmure.

— Cette bataille va être rude pour nous et nos camarades.

José approuve.

— Nous savons à quoi nous attendre...

À notre arrivée, des soldats nous dirigent vers une tranchée pour nous mettre à l'abri. Nous réalisons alors que nous sommes très près des lignes ennemies.

Nous n'avons même pas le temps d'échanger avec eux. Aussitôt, le sifflement strident des avions nationalistes déchire le ciel. Il annonce un énième assaut. Sans un mot de plus, nous nous précipitons vers nos positions.

Soudain, un avion largue une bombe à seulement 100 mètres de nous. Des camarades sont projetés dans les airs. Nous nous précipitons pour les secourir avec des infirmiers et les transportons vers l'arrière.

Je n'ai pas le temps de me présenter au chef de poste que j'entends des tirs qui viennent des tranchées où sont José et Francisco. Je cours vers eux.

Je les vois riposter aux tirs ennemis. Je rejoins leur combat et nous faisons face à une dizaine de franquistes. Mais très vite, leur nombre nous submerge. Nous avons épuisé toutes nos munitions et nous sommes dans l'impossibilité de nous ravitailler. Nous sommes bientôt engagés dans un combat rapproché, les baïonnettes rentrent en action, qui menacent nos vies. Nous nous battons avec acharnement.

Tout à coup, José hurle.

— ANTONIO !!! DERRIERE TOI !

Instinctivement, je me retourne et je saisis le fusil d'un assaillant. Je le fais chuter au sol.

— José vient m'aider...

Avec difficulté, je parviens à tuer mon assaillant.

— QUELQU'UN EST TOUCHÉ ?

José s'époumone.

— Oui, il m'a touché, ce salaud !

José, vient de recevoir un coup de baïonnette au flanc droit. Il ne peut plus bouger, terrassé par sa blessure qui saigne.

Pendant ce temps, Francisco lutte contre deux franquistes, qui le poussent dans ses retranchements. La lutte prend une tournure désespérée. Je viens à son secours et nous les éliminons dans un dernier sursaut.

Je me précipite ensuite vers José, qui se tient le côté droit. Ses mains sont couvertes de sang. Je tente de le soulever pour l'extirper de cet endroit.

Mais, des soldats franquistes, restés en embuscade, surgissent et brandissent leur baïonnette dans ma direction. Francisco a juste le temps de recharger son arme, et tout en se jetant à terre, il crie.

— BAISSEZ-VOUS !

Les balles de son pistolet mitrailleur sifflent au-dessus de nos têtes et éliminent nos assaillants. Francisco vient de nous sauver la vie. Des camarades républicains nous rejoignent et nous aident à regagner notre tranchée. Alarmé de l'état de santé de José, Francisco appelle.

— INFIRMIERS, VITE !

À leur arrivée, nous les aidons à transporter José jusqu'à l'infirmerie. Francisco essaie de détendre José.

— Pour une arrivée, c'est une arrivée fracassante ! Nous avons eu de la chance. Bon, nous y retournons ! L'attaque n'est pas finie. Nous reviendrons plus tard, José.

Le champ de bataille est un chaos de bruits et de fureur. Partout, des explosions, des tirs d'artillerie, qui fusent dans tous les coins. De part et d'autre, des hommes appellent pour que l'on vienne les secourir.

Les heures passent, interminables. La bataille fait rage sans relâche depuis le 15 décembre 1937.

Enfin, la décision est prise d'en rester là. La bataille de Teruel prend fin, du moins pour aujourd'hui. Les Républicains ont tenu bon, mais à quel prix, beaucoup de pertes sont à déplorer.

Nous décidons d'aller voir José. Le médecin nous rassure.

— Il y a eu plus de peur que de mal. Votre ami a eu de la chance, la blessure n'est que superficielle. Il a saigné mais de façon modérée. Une bonne nuit de sommeil et il sera sur pied, demain.

Nous rentrons tous les trois dans nos abris de fortune. José a une démarche légèrement voutée sur son côté droit. J'espère qu'il sera opérationnel demain... J'ai quelques doutes...

Ce soir-là, nous prenons notre seul repas de la journée et savourons pleinement ce moment de répit. Nous nous organisons sur les tours de garde tout en épargnant José.

Dès 5 heures du matin, nous entendons des bruits de pas qui s'approchent. Nos cœurs battent la chamade ! Ce sont des ennemis en approche.

Francisco, toujours en première ligne, organise rapidement la défense. Déjà, les camarades républicains sont sur la brèche et repartent au combat avec courage.

Le combat est rude et les hommes sont épuisés. Heureusement, les forces internationales, comme sorties de nulle part, nous viennent en aide. Et grâce à ces nouveaux hommes, nous repoussons l'assaut ennemi.

Plus tard, le chef de section des forces internationales nous explique.

— Un message des lignes ennemies a été intercepté. Les forces franquistes sont aidées par HITLER. Elles viennent de recevoir du matériel en provenance de Burgos.

Je pense, non sans appréhension, que les semaines à venir seront difficiles.

Les mois suivants confirment mes inquiétudes. La vie au camp est éprouvante car nous luttons avec un approvisionnement limité aussi bien en nourriture qu'en munitions.

En janvier 1938, la situation devient désespérée. Teruel tombe aux mains des franquistes. Nous sommes contraints de battre en retraite et nous trouvons refuge à Corbalan, commune située à proximité.

Francisco, José et moi nous retrouvons au cœur du chaos, témoins impuissants de la débâcle de notre cause. Cette défaite est un coup dur. C'est un moment de désillusion et de désespoir.

L'ordre est donné de retourner à Barcelone. Chacun plie son barda. Puis, avant le départ, je regarde, une dernière fois, les fumées de la ville, que nous ne sommes pas parvenus à défendre. Le regard perdu

dans le vide, je sens le poids lourd de la défaite peser sur mes épaules. Je murmure.

— Quel enfer ! ...

José, que je n'avais pas entendu venir, me dit.

— Ce n'est pas faute d'avoir tout donné ! Ça n'a pas été suffisant.

Francisco, non loin de là, répond.

— Ouais, nous avons perdu beaucoup trop de camarades dans cette foutue bataille. Et ce qui me fait mal, ce sont les habitants de Teruel, qui sont maintenant obligés de supporter la dictature de ce salaud de FRANCO... Mais tous ces sacrifices ne peuvent pas être vains ! Ce n'est pas possible ! Merde à la fin !!!

C'est en entendant leurs propos que je sens, étrangement, mon optimisme renaître. Je mets mon sac sur mes épaules et ajoute.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de nous laisser abattre, les gars. La guerre n'est pas finie. Teruel est tombée, c'est vrai, mais notre cause est juste et nous allons continuer de nous battre. Nous devons nous relever de cette défaite, plus forts et plus déterminés que jamais...

Je martèle mes derniers mots pour tenter de redonner du courage à mes amis. José ne comprend toujours pas.

— Comment en sommes-nous arrivés là ?

— La guerre est imprévisible. Nous avons fait de notre mieux, mais parfois même les efforts les plus vaillants ne suffisent pas. Pourtant, il faut continuer d'y croire.

Francisco est pensif.

— Oui, tu as raison Antonio. Nous devons aller de l'avant.

Je souris aux propos de Francisco.

José approuve et dit au bout d'un moment.

— C'est vrai, vous avez raison. Nous avons cette chance d'avoir survécu à beaucoup d'épreuves. Nous ne pouvons pas perdre espoir maintenant.

Le silence s'abat sur notre groupe.

Les derniers camions terminent d'être chargés. Nous attendons avec impatience la confirmation de notre destination, mais elle tarde à venir. Finalement, nous montons dans les camions.

Après de longues minutes d'attente, le commandement nous annonce que nous serons informés en temps voulu de la nouvelle direction à prendre.

Dans l'attente, nous prenons la route de Barcelone en convoi, prêts à suivre les ordres dès qu'ils seront donnés.

Sur le chemin du repli, mes pensées s'échappent à la recherche d'un souvenir qui semble s'effacer de jour en jour, celui de cette jolie femme de la voie ferrée de Muel.

10.



L'ÉPREUVE DE TOUS LES DANGERS

Soudain, le convoi s'arrête. Nous prenons la direction Gandesca^[28] où doit se dérouler une partie de la bataille.

Après la perte de Teruel, le Colonel appelle notre convoi en renfort sur le front des Rives de l'Èbre^[29]. En effet, les franquistes veulent envahir les rives pour couper le pays et pouvoir ensuite se diriger vers Barcelone. La victoire de cette bataille pourrait bien être une revanche sur la dernière. Nous en avons besoin pour remonter le moral de nos troupes.

Dès notre arrivée, le 15 mars 1938, nous sommes plongés dans l'effervescence de l'action. Des tranchées s'étendent à perte de vue. Elles témoignent de la violence des combats.

Notre tâche est claire : renforcer les défenses, consolider les positions et préparer l'offensive à venir afin de repousser l'ennemi.

Aux côtés de José et Francisco, je m'attelle à renforcer les tranchées. Nous travaillons sans relâche une bonne partie de l'après-midi. Et pendant que José et Francisco plaisantent, je me rends compte de la chance que j'ai d'avoir de tels amis. Notre camaraderie

reste notre plus grande force. Et alors que la fatigue commence à se faire ressentir, José lance.

— Vous imaginez quand cette guerre sera finie ? J'ouvrirai ma propre boulangerie. Je ferai les meilleurs pains de toute l'Espagne !

Francisco, taquin répond aussitôt.

— Ouais mais alors tu vas devoir m'engager comme goûteur ! Je veux m'assurer de la qualité car quand je vois ton travail, j'ai quelques doutes ! Et j'espère que tu ne joueras pas avec la farine comme tu le fais avec la boue !

José est recouvert de boue de la tête aux pieds. Francisco poursuit et lance.

— Eh bien, Antonio, on ne t'entend plus ! Tu creuses plus vite que ton ombre !

Je réponds en riant.

— Qu'est-ce que tu veux, Francisco ?! D'après mon père, j'ai toujours été doué avec une pelle... D'ailleurs, le jardin de ma grand-mère s'en souvient encore !

José ajoute d'un air dubitatif.

— Mouais ! Aller, laisse faire les professionnels...

Je souris et quitte la tranchée.

— D'accord, José. C'est avec joie que je te laisse prendre les commandes !... Les gars, ça vous dit de faire une pause ?...

Quelques instants plus tard, je reviens avec de l'eau chaude, histoire de se faire un café, et Francisco me taquine.

— Alors, Antonio ? Tu n'as pas fait exploser la cantine ?

Je ris en me remémorant la scène. C'était au tout début de mon arrivée au camp de Guernica. J'étais alors tellement inexpérimenté... J'avais oublié de ramener une grenade à l'armurerie après un entraînement. Je l'ai ensuite faite tomber dégoupillée au beau milieu de la cantine...

— Non, rassure-toi ! Quand j'y pense !... Heureusement que tu étais là, José ! Sinon, nous aurions mangé des rations froides pendant des semaines...

José sourit en secouant la tête.

— Quelle scène mémorable ! C'est le moins que l'on puisse dire. Elle a eu le mérite de nous apprendre à toujours vérifier notre matériel !

Nous rions de bon cœur.

Les autres soldats qui nous entourent, se joignent à notre

conversation. C'est un moment de légèreté, qui dissipe les tensions de la guerre.

Les jours et les mois s'enchainent. Nous continuons notre tâche avec persévérance. Nous avons mené plusieurs offensives. Mais l'ennemi est toujours là, coriace.

Au cours de cet été 1938, nous donnons le meilleur de nous-même pour renforcer les barricades, positionner l'artillerie. Nous essayons d'optimiser nos chances de succès, face à la bataille qui s'annonce.

Dans l'après-midi du 18 juillet, le Colonel DÉLGADO nous rassemble.

— *Camarades ! Nous sommes réunis aujourd'hui, à un tournant crucial de la guerre. Nos ennemis se préparent à lancer une attaque brutale contre nos positions entre le 20 et le 25 juillet.*

Certains d'entre vous peuvent être fatigués, peuvent même être tentés de baisser les bras ! Ces derniers jours ont été éprouvants, je le sais. Mais je vous le dis ! L'heure est venue de montrer qui nous sommes !

Que chacun d'entre vous se prépare à l'assaut qui vient ! Préparez-vous à défendre chaque pouce de notre terre bien-aimée, car lorsque nous serons face à l'ennemi, nous devons riposter avec toute la férocité, dont nous sommes capables.

Nous sommes les héros de la République.

Vive la République ! Vive l'Espagne !

Le discours du Colonel galvanise les hommes qui se dispersent dans un brouhaha grandissant.

La nuit tombe sur le camp. Autour des feux de camp éparés, les murmures de conversations se mêlent au crépitement des flammes. Nos discussions parlent de stratégies, de victoires, de retrouvailles avec nos familles qui nous manquent tant.

Je m'approche de José et Francisco.

— Nous devons rester extrêmement vigilants. Cette nuit et les jours prochains, nous allons doubler les hommes pendant les tours de garde.

Ils acquiescent.

Les jours suivants, nos nerfs sont mis à rude épreuve. Et même s'il règne une belle et franche camaraderie dans le camp, les journées nous semblent terriblement longues. Nous nous occupons comme nous pouvons.

Chaque matin, nous nous rassemblons pour recevoir les instructions du Colonel. Il est comme nous, dans l'expectative, alors que nous

sommes prêts à en découdre et que nous souhaitons cet affrontement.

Enfin, le 25 juillet 1938, le commandement donne l'ordre de lancer notre artillerie sur les troupes de Franco qui attaquent. Les canons tonnent et crachent des obus sur les lignes ennemies.

Le bruit assourdissant des explosions s'accompagne du sifflement des balles et du rugissement des canons, qui créent une symphonie infernale de destruction.

Je me jette à corps perdu dans la lutte. José et Francisco ne sont pas loin. De notre tranchée initiale, nous parvenons à faire reculer l'ennemi. Nous avançons progressivement, toujours plus proches du but ultime. Mais, nous sommes repoussés. Vaille que vaille, nous essayons de tenir.

J'avais entendu parler des guerres de tranchées de la Première Guerre mondiale. Cette bataille y ressemble étrangement... Les heures s'étirent comme des siècles et laissent derrière elles une traînée de désolation. Nous luttons sans relâche, nos muscles tendus comme des cordes de violon sous la pression constante de l'ennemi.

L'Èbre est le théâtre d'une lutte sans merci. Chaque colline, chaque vallée est un champ de bataille où les balles sifflent et les obus éclatent dans un ballet macabre de mort et de destruction.

Le 30 juillet, le commandement nous informe que les lignes de ravitaillement sont partiellement coupées. Il faut rationner les munitions. Notre victoire semble de plus en plus incertaine.

Bientôt, lors de nos rares moments de répit, je commence à entendre certains camarades parler de la fin de la guerre. Les mots "défaite", " exil " sont prononcés. C'est un véritable crève-cœur ! Mais il faut se rendre à l'évidence... Et les semaines et mois, qui suivent, ne laissent rien entrevoir de bon.

Les tranchées se transforment en véritable enfer, et fin septembre, le froid s'invite et s'infiltre partout. Avec des vêtements inadaptés et des abris de fortune, nous luttons pour nous maintenir au chaud. Les maladies se propagent rapidement. Le moral des soldats est au plus bas.

Le 14 novembre 1938, un officier m'annonce sans détour que nous devons battre en retraite. L'information m'accable. C'est une nouvelle défaite ! Il me demande ensuite d'aller au QG où m'attend le Colonel DÉLGADO. A mon retour, je convoque Francisco et José et leur dis.

— Mes amis, je dois vous annoncer que nous devons quitter les rives de l'Èbre. Les franquistes ont gagné cette bataille. Il faut partir et vite ! Le Colonel nous ordonne de nous rendre à Madrid car la ville est

menacée. Pour y accéder, nous allons devoir contourner les lignes ennemies qui bloquent la route, en raison de la prise des rives de L'Ebre et de Castellón^[30] plus bas. Heureusement, une solution a été trouvée. Des pêcheurs locaux vont nous emmener. Prévenez vos hommes et prenez le strict nécessaire. Nous partons dans 2 heures en camion, jusqu'au port de pêche de Tarragone^[31] où nous sommes attendus à 21 heures.

Les navires de pêche sont idéaux pour cette mission délicate. Ils sont discrets et facilement manœuvrables sur les eaux de la Méditerranée. En collaboration avec nos contacts locaux, nous partirons de Tarragone pour arriver à Valence, où des résistants nous attendront. Puis, ils nous emmèneront à Madrid.

Bien que ce plan soit ambitieux, il représente notre seule option. Et le temps presse, nous devons agir vite pour atteindre notre objectif.

A Tarragone, deux bateaux de pêcheurs sont prévus pour accueillir les 48 hommes que nous avons emmenés dans notre fuite. Les pêcheurs nous informent que le voyage n'est pas sans risque. En effet, les côtes sont surveillées par des navires allemands. Avec une pointe d'anxiété, nous prenons donc la mer de nuit. Une pluie glaçante et un vent fort nous accompagnent.

Très vite, José et d'autres camarades sont pris de nausées et vomissements, sous l'effet du roulis du bateau. Francisco et moi résistons vaillamment.

Je reste sur le pont, recroquevillé dans un coin avec Francisco. Je pense à ces derniers mois. Pour la première fois, je redoute la défaite. Que ferons-nous alors ? Je ne peux penser à l'exil. Quitter ma terre serait terrible !

Je pense à ma mère et mon père. Notre destination me rapproche d'eux. C'est le seul aspect positif du moment.

Le voyage est long et éprouvant, ponctué par des moments de tension, lorsque les pêcheurs font stopper leur bateau aux aguets. À chaque fois, nous retenons notre souffle, priant pour une fausse alerte.

Miraculeusement, après plusieurs heures, nous accostons sur le rivage de Valence, nous sommes rassurés. Des camarades de la résistance nous attendent avec des vivres et des vêtements chauds. Nous les remercions avec gratitude.

Après notre débarquement, les bateaux repartent vite. Un second voyage est prévu.

Je ne peux cacher ma joie et m'adresse à mes hommes.

— Les gars, nous avons réussi ! C'est un véritable exploit ! La

résistance est bien là, toujours prête à se battre. Des hommes et des femmes comptent sur nous pour poursuivre le combat. En route pour Madrid ! Les franquistes vont prendre cher !!!

Sur cette partie du territoire où nos adversaires sont absents, les hommes se mettent à chanter *Ay Carmela* ! ^[32] C'est un moment de communion intense, salvateur.

Francisco me sourit et dit avec enthousiasme.

— On va y arriver, Antonio ! J'ai hâte !

Tandis que José retrouve peu à peu quelques couleurs, nous nous prenons par les épaules et chantons avec nos camarades ce magnifique chant.

La mission du Colonel consiste à se rendre dans le Nord de Madrid. La résistance locale a prévu des camions à cet effet.

Pendant que Francisco et José supervisent leur chargement, je m'empresse de remercier chaleureusement le chef local de son soutien précieux. Je lui demande, d'expliquer aux prochaines forces républicaines qui débarqueront demain matin, de venir nous retrouver à Tarancon^[33], où nous allons maintenant.

Alors que nous progressons sur la route, le paysage qui défile sous nos yeux, témoigne des ravages de la guerre : les arbres sont arrachés, des champs et villages sont dévastés.

Nous arrivons à Tarancon, en début d'après-midi où d'autres résistants nous attendent. Ils nous installent dans un modeste refuge où des matelas sont au sol. C'est pour nous un luxe, après des mois passés à dormir souvent à même le sol. Le soir, nous prenons le temps de retrouver des forces autour d'un repas, apporté par les villageois. Il est composé de pommes de terre, pain et fromage. Nous commençons à élaborer de nouveaux plans pour nos prochaines actions.

Au petit matin, une fois les hommes arrivés de Valence, nous prenons la route pour Madrid. Pendant notre progression, l'excitation grandit. Cette ville, le cœur même de notre pays, représente à la fois notre destination et notre défi ultime.

Des camarades nous attendent aux environs de la banlieue Est de Madrid. Ils nous guident à un refuge sûr, un endroit discret niché dans les replis des collines environnantes.

Depuis ma colline, j'observe Madrid, ma ville. J'éprouve un sentiment de joie, mêlé d'appréhension.

Nous savons que les combats seront âpres. Une rage m'envahit soudain. J'ai envie à cet instant, de me jeter dans la bataille, de défendre notre ville avec une fougue éperdue.

11.



LE DERNIER REMPART

Le 1er décembre 1938, nous pénétrons dans les rues familières de Madrid. Partout autour de nous, des bâtiments détruits, qui témoignent des combats acharnés, qui ont ravagé la ville.

C'est un spectacle terrible ! Chaque coin de rue évoque des souvenirs d'une époque révolue. Malgré ce désastre, nous gardons cette volonté farouche qui nous anime.

Nous croisons des visages familiers, des camarades de combat qui ont survécu à la guerre.

Nous échangeons des salutations silencieuses, avec d'autres, des poignées de main. Tous ces gestes nous encouragent.

Soudain, au loin, des tirs se font entendre. Nous nous précipitons, prêts à rejoindre la lutte. Je me cache contre une porte cochère pendant que José et quelques hommes se ruent derrière une barricade.

Rapidement, je vois certains adversaires tombés un par un. Je devine que Francisco, que je ne vois plus, est l'auteur de ces coups mortels.

La bataille fait rage. Les balles frappent le sol avec une violence terrifiante, et je me trouve plongé dans une danse macabre où chaque mouvement pourrait être mon dernier.

Au terme de ce combat, nous parvenons à repousser nos rivaux. Mais pour combien de temps ?

S'en suivent des jours harassants. Chaque jour, les combats sont une répétition de l'horreur. L'attaque est souvent la même.

Leur artillerie se déchaîne plusieurs minutes et lorsque la fumée disparaît, enfin, nous voyons un nombre impressionnant de cadavres au sol. Nos pertes sont considérables, mais nous repartons de plus belle.

Un jour, lors d'une accalmie, Francisco regarde les ruines de la ville et nous partage ses réflexions.

— Il va bien falloir se rendre à l'évidence... Nous n'allons plus pouvoir tenir longtemps.

José répond d'une voix chargée d'émotion.

— Nous avons pourtant tout donné. C'est tellement injuste

A ce moment-là, nous recevons un message radio et l'information tombe comme un couperet.

— Barcelone est aux mains de FRANCO, depuis le 26 janvier. Des renforts vont arriver, sous 48 heures, à Madrid.

Je ferme les yeux quelques secondes, puis regarde mes compagnons. Nous sommes désabusés. Comment trouver les mots justes ? Après un instant, je rétorque.

— La guerre n'est pas encore terminée. Madrid est toujours debout. Nous n'avons pas le temps de tergiverser. Pour le moment, un seul mot d'ordre : rester unis et persévérer. Nous pouvons encore changer le cours des événements.

Et je poursuis solennellement.

— Nous sommes les derniers remparts de la République. Et nous ne tomberons pas sans nous battre. Pensons à nos familles qui comptent sur nous ! Pensons à tous ces hommes, qui nous suivent depuis le début et qui croient en tous ces idéaux que nous partageons ! Madrid ne tombera pas entre les mains des fascistes ! Vive Madrid et vive la liberté !

Près de moi, des hommes ont suivi ma tirade et crient à leur tour.

— VIVE MADRID ET VIVE LA LIBERTE !!!!

Mes paroles semblent avoir ravivé un peu d'espoir, mais pour combien de temps ?

Ce jour-là, nous repartons dans la bataille en direction du centre historique. Je cours à travers les rues et guide mes camarades avec assurance. Une explosion retentit à proximité et projette des débris

dans toutes les directions. J'ai juste le temps de me jeter au sol et de me couvrir la tête pour me protéger des éclats de pierre. Francisco court vers moi.

— Tout va bien ?

— Oui, ça va ! J'ai eu chaud !

— Restons concentrés et essayons d'anticiper... Sinon, il va nous arriver des problèmes...

José arrive à ce moment-là.

— Tu as raison, Francisco !

Il en profite pour abattre un soldat qui tente de s'approcher de nous.

Soudain, une rafale de tirs nourrie éclate à notre gauche qui nous prend par surprise. Je plonge derrière un mur de briques. Mes camarades se dispersent et cherchent un abri et je leur crie.

— RESTEZ ENSEMBLE !

Nous ripostons, mais j'entends un cri à proximité. Je me précipite tant bien que mal et je découvre un camarade blessé, étendu sur le sol.

— INFIRMIERS !

— Je vais bien, ce n'est rien !

Mais le sang coule de sa jambe gauche et la douleur lui tord le visage. Je le tire de toutes mes forces, tandis qu'il m'aide de sa jambe valide et je le mets à l'abri.

— Accroche-toi, mon gars ! L'infirmier ne va pas tarder.

Puis, je repars et retrouve José et Francisco plus loin.

Nous voyons les troupes franquistes s'éloigner à notre grande surprise. Nous attendons un peu et nous décidons de rejoindre nos lignes pour aujourd'hui. Notre tentative les a déstabilisés. Enfin, nous essayons de le croire...

Les jours suivants, la bataille de Madrid atteint son paroxysme. Les forces nationalistes avancent inexorablement et écrasent tout sur leur passage. Malgré notre bravoure, nous reculons. Je sens la défaite approcher.

Et puis, dans un dernier assaut, les forces nationalistes brisent les dernières défenses républicaines. Les rues de Madrid tombent, leurs pavés recouverts des corps de ceux qui ont osé résister. Je suis submergé de désespoir, pendant que la nuit tombe sur une Madrid meurtrie et vaincue.

Le 28 mars 1939 signe le jour de la victoire de FRANCO.

Pour mes camarades et moi, c'est un moment de deuil. La démocratie n'est plus.

Nous prenons alors, la lourde décision de fuir notre pays bien-aimé, mais au préalable, nous devons aller retrouver nos familles qui ont été mises à l'abri, quelques semaines plus tôt, dans la grande maison familiale des parents de Francisco à Colmenar-Viejo. Ils doivent être anéantis par la nouvelle !

Après plusieurs heures de marche, nous arrivons devant la maison de Francisco. Nous ouvrons la porte et sommes accueillis par le sourire chaleureux et les bras de nos mères. Je serre ma mère dans mes bras. Comme il est réconfortant de la revoir. Manuella se précipite vers Francisco, son fils.

— Regardez qui est de retour à la maison, les enfants ! Les héros de la famille sont là !

Les cris joyeux de nos frères et sœurs se font entendre. Et bientôt, nous sommes enlacés avec vigueur.

Je regarde ma mère, puis mes sœurs et frères.

— Maman, je suis tellement heureux de te revoir. Vous m'avez tous tellement manqué.

— Mon Antonio... Chaque jour, nous avons prié pour ton salut et celui de tes amis. Nous sommes si fiers de vous !

José rentre le dernier et avec timidité, se précipite vers sa mère.

— C'est tellement bon de te revoir, mère. Tu as l'air en pleine forme. Et papa et les frères, où sont-ils ?

Catalina, sa mère, le prend dans ses bras.

— Les hommes travaillent aux champs. Ils ne devraient plus tarder.

En effet, quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre et Marcos apparaît en premier, suivi des autres. Un immense sourire aux lèvres, il se jette dans les bras de son fils, Francisco, puis nous regarde tour à tour.

— Je savais que vous reviendriez mes fils sains et saufs. Nous sommes fiers de vous. Vous êtes courageux et forts, comme vos ancêtres.

Puis, Manuella va à la cuisine.

— Asseyez-vous mes enfants. Je vous apporte de quoi manger.

C'est un joli moment familial.

Les garçons racontent les dernières batailles, tout en évitant de parler d'éléments sordides. La défaite n'entache pas les retrouvailles.

Demain, il sera temps d'élaborer des plans pour partir.

Le lendemain matin, Francisco décide d'aller surprendre Daniela. Quant à José, il se rend au village voisin, pour retrouver Lucia.

En fin de matinée, dès le retour de José et Francisco, nous nous retrouvons autour de la table de la cuisine et commençons à discuter de notre futur départ pour la France.

Francisco, José et moi leur expliquons notre plan.

— Nous allons partir en éclaireurs, en France pour trouver un abri sûr, un endroit où nous pourrions construire une vie meilleure, loin de ce tumulte.

— Dès que nous aurons trouvé ce lieu, nous reviendrons vous chercher. Nous allons tout faire pour que nous nous retrouvions rapidement.

Nos pères nous regardent et réfléchissent à la proposition.

Les mères sont inquiètes. Mais très vite, nous savons que nous n'avons pas le choix. Il en va de notre sécurité et de notre avenir.

Il nous paraît difficile de partir aussi nombreux sur les routes, avec de jeunes enfants.

L'heure est grave. Nous pensons aussi, au processus déchirant qui se met en place. Nous devons abandonner nos souvenirs, nos amis, cette terre qui nous a vus grandir, qui nous a nourris.

Alors que la journée avance, je me sens de plus en plus anxieux. Je sais que partir signifie laisser de nouveau, derrière moi ma famille. Je redoute qu'ils leur arrivent quelque chose, sans que je puisse intervenir.

Néanmoins, nous partons le 2 mai 1939 pour la France.

Nous nous habillons en civil, afin de nous fondre dans la masse humaine qui fuit le pays.

Notre voyage sera long et, très certainement, éprouvant. Mais, accompagné de mes amis, je n'éprouve aucune appréhension à ce niveau-là.

Nous marchons avec détermination, une lueur d'espoir au bout de notre chemin.

12.



ENTRE EXIL & ESPOIR

Pendant les semaines qui suivent, le temps nous semble interminable. Nous avançons la nuit, pour éviter les patrouilles franquistes.

A mesure que nous progressons, les quelques hommes, femmes et enfants croisés, ici ou là, sont rejoints par d'autres. Très vite, le nombre des réfugiés devient important. C'est une véritable marée humaine qui se dirige vers la frontière franco-espagnole.

Quel désastre ! Des enfants pleurent, des vieillards sont dans des charrettes, tirées par des femmes ou de jeunes adolescents. Chacun transporte sa vie, comme il le peut, à bout de bras.

De temps en temps, nous nous reposons sur le bord de la route et mangeons nos quelques provisions. Nous échangeons avec quelques personnes. Beaucoup n'ont plus de maison, détruite par la guerre. D'autres justifient leur départ par idéologie ou pour leur survie.

Visiblement, nous poursuivons la même quête, trouver un endroit où nous pourrions vivre en paix.

Lorsque nous arrivons au col du Perthus, des bureaux de bienfaisance et des services d'aide aux réfugiés offrent, généreusement, de la nourriture et des vêtements chauds. C'est un moment de réconfort pour tous. Ça y est ! Après trois semaines de marche, nous sommes heureux d'arriver en France. Mais notre joie est de courte durée.

Des policiers français et des militaires nous prennent en charge. Chaque personne est contrôlée. Heureusement, pendant la guerre, nous avons acquis quelques rudiments de français avec les combattants des brigades internationales républicaines. Nous comprenons un policier dire à un collègue que, plus de 130 000 réfugiés sont passés, depuis 24 heures ! Le nombre est impressionnant !

Ces policiers essaient de faire régner l'ordre dans cette fourmilière immense et beaucoup font preuve de sympathie envers ces femmes, enfants et vieillards qui s'éloignent de la barbarie franquiste.

En ce qui nous concerne, nous comprenons très vite que trois jeunes hommes sont considérés comme suspects ! Qui sommes-nous ? Que cherchons-nous ?... Les autorités françaises craignent que des espions franquistes ne viennent en France. À peine avons-nous mis les pieds sur le sol français que nous sommes arrêtés. Nous devons expliquer les raisons de notre voyage. À la fin de l'interrogatoire, le policier nous met dans une file. Nous sommes dirigés à Argelès-sur-Mer, sous la surveillance de policiers, pour être internés dans un centre de concentration.

Nous y arrivons le 20 mai 1939. Ce camp est surveillé par des gardes impassibles. Il est comparable à un camp de prisonniers. À notre arrivée, nous voyons un nombre impressionnant d'individus derrière des barbelés.

Des tentes sont disposées anarchiquement. Plus loin, des baraques délabrées et alignées les unes aux autres font office de dortoirs. Nous sommes conduits à l'une d'entre elles.

À l'intérieur, je suis assailli par cette chaleur accablante qui me saute au visage. Puis, très vite, mes narines s'emplissent de cette odeur nauséabonde. Un mélange de transpiration et de saleté. À notre entrée, des visages se tournent vers nous. Leur expression est impassible.

Nous trouvons trois couchettes superposées disponibles et nous nous installons.

Dans ce lieu sinistre, chaque jour est une lutte pour la survie. Nous sommes des centaines, voire des milliers, entassés dans ces baraques surpeuplées. Certains sont obligés de dormir dehors, allongés à même le sol. Les journées sont longues, ponctuées par des éclats de voix entre les détenus ou les gardes. Nous sommes contraints d'aller travailler dans les champs aux alentours.

Séparés de nos familles, privés de notre liberté, nous survivons dans ce monde de misère et de désespoir. Nous n'avons rien à attendre

d'ici. Après deux semaines terribles, nous décidons de nous évader.

Nous mettons notre plan à exécution, une fin d'après-midi, alors que nous revenons d'une journée de travail au champs.

Nous nous cachons en lisière de forêt et échappons ainsi à la surveillance de nos geôliers. Il faut dire que leur rôle consiste à avoir un œil principalement, sur des femmes et des vieillards. Ils ne sont pas poussés à faire du zèle...

Dans un premier temps, nous longeons la côte méditerranéenne, ainsi que l'intérieur des terres. Mais nous nous rendons compte que ces plaines ne présentent pas un endroit assez sûr. Nous décidons de repartir du côté des Pyrénées, en direction, cette fois, de Bayonne. Le village de Foix^[34] nous paraît convenir. Mais, lors de notre inspection plus méticuleuse, nous apercevons trop de gendarmes vadrouiller !

Nous reprenons notre route. Les journées sont longues mais légères. Nous envisageons notre future vie dans ce beau pays...

Après cinq jours de marche, le 13 juin 1939, nous nous arrêtons à Bagnères-de-Bigorre^[35] proche d'un croisement, où les routes vont en direction de la Mongie et de Tarbes. Pendant que nous nous partageons le pain et le fromage que nous venons d'acheter, nous nous inquiétons de ne pas trouver le village tant espéré.

Tout à coup, un camion s'arrête près de nous. Le chauffeur nous interpelle.

— Les gars, vous êtes perdus ? Vous avez besoin d'aide ?

José, toujours aussi prompt à répondre, parle en premier.

— Non merci.

Son fort accent espagnol surprend le chauffeur. Nous l'observons. Il fronce les sourcils et ne repart pas. Il arrête même le moteur de son camion.

— Ça vous dérange, si je casse la croûte avec vous ?

Nous lui faisons signe de s'asseoir avec nous, mais nous restons méfiants. Soudain, il pousse un cri.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Nous nous regardons tous les trois, interrogatifs.

— Bah non ! On devrait ?

— Vous n'auriez pas attaqué la préfecture de Burgos, il y a 2 ans ?...

J'hésite un instant, avant de lui répondre. C'était une mission

entreprise contre les Franquistes en territoire espagnol... Je le regarde plus attentivement, puis...

— Ah mais oui ! Je me souviens de vous, maintenant ! Vous êtes le prisonnier que nous avons aidé à s'évader !

Mes camarades sourient. L'homme s'exclame, sa voix empreinte de joie.

— Mes résistants préférés !!! Je n'ai pas eu le temps à l'époque de vous remercier comme il se doit !

Francisco se gratte le menton.

— Quelle surprise de vous voir ici ! Vous avez une sacrée mémoire, tout de même !

— Mais on n'oublie pas des hommes providentiels comme vous. Vous m'avez sauvé la vie, vous savez ?!...

Nous échangeons des accolades chaleureuses.

Puis, pendant que nous partageons notre casse-croûte, Diego CARLOS nous raconte son propre voyage difficile après l'avoir laissé dans l'entrepôt. Il était assez mal en point, mais il a pu rejoindre Bilbao^[36].

Il a marché 2 jours et a ensuite suivi une voie de chemin de fer. Il est monté dans un wagon qui l'a emmené à Bilbao. Il nous explique avoir des contacts là-bas, qui lui ont permis de rejoindre la France où il habite. Tout en nous racontant son histoire, je perçois chez cet homme, une certaine retenue, comme s'il cachait quelque chose...

En retour, nous lui relatons les deux années écoulées et notre désir de nous installer en France. Nous lui expliquons que nous cherchons, depuis plusieurs semaines, un village qui serait susceptible de nous accueillir, avec nos familles. Diego nous propose son aide.

Il nous parle d'un village voisin, Barèges^[37], qui se situe de l'autre côté de la montagne. Il y habite et tout le monde se connaît. Il pense que nous pourrions trouver un abri sûr pour nos proches.

Nous plaçons beaucoup d'espoir dans cette rencontre fortuite avec Diego.

Après avoir fini de manger, il nous propose de monter à bord de son camion et nous assure de sa protection pendant le trajet. En grimpant, je remarque l'inscription sur la porte : *Diego CARLOS de père en fils, Scierie-Charpentier à Barèges*. Cela m'intrigue.

— Auriez-vous besoin d'ouvriers dans votre scierie ?

— Pourquoi pas ? Mais on en parlera demain, si tu veux bien.

Il me fait un clin d'œil.

Pendant le trajet, Diego très certainement guidé par un sentiment de gratitude et de camaraderie, partage avec nous, les histoires de sa vie en France. Son récit retrace un tableau vivant de son quotidien, de sa famille et des défis auxquels il a été confronté dans un pays étranger, mais qui l'a adopté bien des années auparavant.

Il nous parle de son épouse Suzanne, puis, avec fierté, de sa fille Maria^[38], une jeune femme de 21 ans, qu'il qualifie d'intrépide et de courageuse. Il décrit, avec tendresse, ses fils Sergio^[39] et Mario^[40], âgés de 24 et 26 ans, qui incarnent la force et la persévérance.

Son histoire nous rappelle que même dans les moments les plus sombres, l'amour et la famille sont comparables à un phare.

Ils nous guident à travers les ténèbres et nous ramènent toujours à bon port.

Après deux heures de route, nous atteignons enfin le village. Nous sommes chaleureusement accueillis par son épouse, Suzanne. Ils nous offrent l'hospitalité et le soutien dont nous avons tant besoin.

Diego nous explique que ses enfants sont à Bordeaux^[41] sur un chantier et dorment chez une tante et un oncle. Il nous les présentera dès leur retour. En attendant, il nous propose de dormir, le soir-même, dans le lit de ses enfants. Ce geste nous touche profondément. Soulagés et reconnaissants, nous acceptons avec gratitude.

Alors que la nuit s'installe lentement, nous partageons un repas réconfortant avec nos hôtes.

Nous nous racontons à tour de rôle : nos familles respectives, notre rencontre au camp d'entraînement, nos réussites mais aussi nos échecs jusqu'à la défaite.

Cette soirée nous a permis de faire plus ample connaissance et, peu à peu, des liens de confiance et d'amitié se tissent.

Cette nuit-là, je m'endors bien vite dans la chaleur de ce lit douillet, apaisé. La journée passée est une promesse d'un avenir meilleur. Je veux y croire.

Dans ce village paisible, nous tentons d'entamer une nouvelle vie aux côtés des habitants du village.

Néanmoins, Diego nous recommande d'être prudents, car il y a un camp d'internement à Gurs^[42] où sont enfermés des Républicains en exil. Nous devons rester méfiants à l'égard des villageois, le temps d'avoir un permis de travail.

Diego nous présente à certains villageois, les plus sûrs. Certains

sont sur la réserve, peut-être perplexes par notre présence soudaine. Quant à d'autres, ils sont impressionnés de rencontrer des jeunes hommes, qui ont eu l'audace de vouloir résister à la déferlante fasciste. Diego leur explique notre projet.

Face au scepticisme de certains, nous comprenons qu'il va falloir nous intégrer à cette nouvelle communauté. Nous pensons, alors, qu'il serait judicieux de contribuer à la vie du village. Nous décidons d'offrir notre aide aux champs. Chaque jour, nous travaillons avec les villageois et participons ainsi à leur dur labeur. Progressivement des affinités se créent.

Tant et si bien que les voisins de Diego, la famille HUBERT propose de loger Francisco chez eux. De même, la famille ALVAREZ décide d'héberger José. Quant à moi, je prends mes quartiers dans une annexe de la maison de Diego qu'il me met à disposition.

Diego reste une énigme pour moi. Il est jovial, serviable et me demande souvent, mon point de vue sur des questions politiques ou sur la vie en général. Et depuis quelques temps, je remarque quelques absences, qui peuvent durer 2-3 jours. Quand j'interroge Suzanne, elle est évasive, elle aussi mystérieuse...

Mes amis et moi sommes touchés par tant de générosité et de solidarité. Ainsi, chaque jour, un sentiment d'appartenance grandit.

Avec l'espoir renouvelé et le cœur léger, nous partageons, avec les familles d'accueil, notre souhait de retrouver un toit pour nos familles.

Touchés par notre détermination et notre désir de reconstruire nos vies dans leur village, les familles HUBERT et ALVAREZ nous soumettent l'idée suivante : rénover des maisons abandonnées, qui sont localisées : une sur la parcelle de la famille ALVAREZ et les deux autres sur des parcelles de Diego. Ces maisons pourraient, en effet, constituer nos nouveaux foyers.

Diego donne son accord et comme il possède une scierie, il nous propose de nous fournir en matériaux.

Cette proposition généreuse va bien au-delà de l'offre d'un simple abri sûr. Elle nous offre également une chance précieuse de nous intégrer définitivement, à la communauté locale.

Nous acceptons avec enthousiasme, cette opportunité. Avec l'aide précieuse de nos nouveaux voisins, nous nous mettons au travail et déployons nos efforts pour restaurer ces maisons dans lesquelles nous espérons bientôt pouvoir emménager avec nos familles.

Chaque jour, nous nous levons le cœur léger. Le matin, nous travaillons aux champs et le reste de la journée est consacré à la

rénovation. Chaque coup de marteau, chaque coup de pinceau nous rapprochent un peu plus de notre objectif. Les travaux avancent vite.

Chaque soir, nous nous réunissons autour d'un feu de camp. Nous faisons le point sur nos avancées et prenons conseil auprès de Diego.

Mi-juillet, il ne reste plus que quelques grosses finitions à effectuer. Un soir, nous lui demandons, s'il ne connaîtrait pas un moyen de faire venir nos familles en France.

En effet, il est trop dangereux que nous repartions en Espagne. Nous avons appris que les Franquistes arrêtent et tuent les anciens résistants.

Nos identités sont sûrement connues.

Diego propose d'aller les chercher avec ses deux fils. Il a de faux papiers, qui pourront tromper les policiers espagnols sur sa véritable identité.

Il suggère de prendre des billets de train et un laissez-passer avec un certificat de travail pour les pères. Cela devrait faciliter leur passage à la douane.

Afin de peaufiner le stratagème, Diego nous demande des informations spécifiques concernant chaque membre de nos familles, afin qu'elles soient mises en confiance, lors de sa prise de contact.

Ensuite, Francisco lui explique l'endroit où il doit se rendre.

— Tu trouveras nos familles dans la première maison, à l'entrée du village de Colmenar-Viejo, lorsque tu arrives de Madrid. Tu la reconnaitras, c'est la seule à avoir des volets bleus.

Avec toutes ces informations, Diego est fin prêt pour entreprendre sa mission. La date du samedi 22 juillet est arrêtée. Il retrouvera ses deux fils, Sergio et Mario, à la gare de Hendaye. Puis, ils prendront la route pour l'Espagne.

Je n'en reviens toujours pas de l'abnégation de cet homme. La veille de son départ, je le serre dans mes bras, reconnaissant.

Le lendemain, Diego retrouve à l'entrepôt de sa scierie son salarié, qui l'emmène à la gare de Hendaye à 2 heures du matin.

Un long périple commence...

13.



L'ÉCHAPPÉE BELLE

Diego attend sur le quai de la gare de Hendaye. Il est 5 heures du matin et ses enfants ne devraient plus tarder. Le train pour Madrid est prévu à six heures précises.

Lorsqu'il voit sa fille et ses fils arriver, il ne peut s'empêcher de ressentir un immense sentiment de fierté. Il les serre contre son cœur, soulagé de les voir en parfaite santé. Lors de ces retrouvailles, il les met rapidement dans la confidence. Mario, son fils aîné, lui dit.

— Avec toi, papa, la vie est pleine de rebondissements. On ne s'ennuie jamais ! Je te reconnais bien là !

Sergio ironise, gentiment.

— Ouais, c'est un sacré défi d'aller récupérer... pas une, mais trois familles en même temps. On ne va pas passer inaperçus !

Diego donne ses dernières consignes à Maria, avant de monter dans le train.

— Maria, tu surveilles les arrivées en provenance de Madrid à partir de lundi. Tu nous trouves un camion pour que nous puissions ramener les familles sur Barèges. Viens accompagnée, ce sera plus sûr. C'est tout bon pour toi ?

— Pas de problème, papa. Soyez prudents tous les trois, et on se revoit vite lundi.

Dans le compartiment, le silence est ponctué par le bruit régulier

des essieux du train sur les rails. Père et fils échangent des regards. Il n'est plus possible de parler dans ce train bondé.

Après 10 heures de train, ils arrivent à Madrid. La ville n'est que ruines. Les rues restent animées mais les visages sont tristes et fermés. Quel spectacle déchirant ! Diego comprend d'autant plus que l'on veuille quitter son pays dévasté !

Comme prévu, ils prennent la route en direction de Colmenar-veijo. En chemin, Diego entend un bruit de moteur et se retourne. Diego dit à ses fils, avant d'apostropher le chauffeur.

— Les enfants, laissez-moi faire. Ne dites surtout pas un mot.

Diego est, en effet, le seul à parler espagnol. Il ne faut surtout pas éveiller de soupçons. Après quelques échanges succincts, Diego et ses fils montent dans le camion.

Après une heure de route, le camion s'arrête et dépose les trois hommes. Sans difficulté, ils repèrent la maison à l'entrée du village. Diego retire son chapeau et fait signe à ses fils de faire de même. Puis il frappe à la porte.

C'est la mère de Francisco, Manuela, qui ouvre la porte. Surprise de cette présence, elle questionne, inquiète.

— Bonjour messieurs. Qui êtes-vous ? demande Manuela.

— Je suis un ami de vos fils, Antonio, José et Francisco. Je viens de France et ils m'ont demandé de venir vous chercher pour vous emmener en France. Vos trois familles logent ici et il était prévu que vos fils aillent en France pour trouver un endroit sûr et vous deviez, ensuite, les rejoindre là-bas. Malheureusement, ils ne peuvent pas revenir en Espagne. Par les temps qui courent, ils risquent d'être arrêtés, peut-être même tués... Je viens donc à leur place.

Diego finit sa tirade, essoufflé.

Manuela regarde Diego et ses fils. Elle lui demande, le ton hésitant.

— Ils vont bien ?

Diego comprend l'angoisse qu'il lit dans ses yeux. Il ajoute avec calme.

— Je comprends votre inquiétude, Madame. Tous les trois vont très bien. Ils m'ont communiqué des informations confidentielles que seuls, vos fils et vous pouvez connaître. Tous ces détails sont là pour prouver notre authenticité.

Manuela, toujours méfiante, demande aux enfants d'aller chercher les hommes qui sont partis couper du bois, ainsi que les mères occupées à étendre le linge dehors.

Rapidement, Diego et ses fils sont encerclés par les trois familles réunies et sont invités à rentrer dans la maison. Une fois dans le salon, elles écoutent Diego.

Il leur fournit tous les détails, que les garçons lui ont donnés, comme le nom des frères et sœurs, la date de naissance de chacun, le jour où ils ont quitté la maison pour la France. Face aux regards ébahis, Diego finit.

— ... Et je sais même que vous, Pablo, avez votre clavicule droite toute tordue, car vous vous l'êtes cassée au travail. Tout un stock de sacs de ciment est tombé sur vous, un jour ! ...

Pablo n'en revient pas que Diego se soit adressé à lui sans hésiter. Diego rajoute avec un sourire malicieux.

— Vous avez les mêmes yeux que votre fils, Antonio !

Pablo sourit et dit.

— Je pense que nous pouvons offrir un verre à nos invités surprise !

Manuela, Desideria et Catalina se précipitent et ramènent deux bouteilles de vin et quelques verres. Autour de ce verre, qui scelle une amitié naissante, Diego raconte l'arrivée des garçons à Barèges, la façon dont ils se sont intégrés et la rénovation des maisons. Manuela regarde Diego, avec un mélange de reconnaissance et de soulagement.

— Merci pour tout, Diego. Je peux vous appeler Diego ? Vous vous êtes si bien occupé de nos fils.

— Vous avez des braves gars, vous savez ?!... Je leur suis redevable !

Et Diego, intarissable, leur explique leur première rencontre à la préfecture de Burgos. A la fin de son récit, Diego poursuit.

— Mais parlons de l'urgence du moment ! Les choses deviennent dangereuses ici. Il y a beaucoup de contrôles. Les Nationalistes arrêtent encore des Républicains et les tuent par vengeance. On peut craindre pour leurs familles, donc, pour vous. Même si je ne vous cache pas qu'il y a actuellement, comme une espèce de flottement. FRANCO et toute sa clique ne sont pas trop regardants et laissent partir les Espagnols, qui le souhaitent. Donc, c'est du quitte ou double ! Ça peut très bien se passer, comme cela peut être dangereux. Il faudrait que nous levions le camp, demain, à 3 heures du matin. Cela vous laisse peu de temps pour vous organiser. Vous ne pouvez prendre que l'essentiel pour le voyage. J'ai tous les papiers nécessaires pour le voyage.

Mais, Manuela est embarrassée.

— Il y a un problème, car deux personnes de plus doivent nous

accompagner ! Les parents de Lucia et Daniela, les fiancées de José et Francisco, nous ont confié leurs filles. Elles partent aussi. Vous pensez que cela va être possible, Diego ?

Diego demande les papiers des jeunes filles et répond.

— Elles ne sont pas recherchées. Aucun lien ne peut être fait entre elles et les garçons. Elles passeront pour des voyageuses. Ça, c'est réglé !

Daniela et Lucia sont ravies

— Merci Monsieur.

— Voici comment nous allons nous organiser : nous nous déplacerons en deux groupes. D'un côté, les familles de Francisco et de José seront avec mon fils Sergio et la famille d'Antonio et les deux jeunes filles, avec moi. Mario prendra le premier train du matin pour vérifier les contrôles sur le trajet. De cette façon, s'il y a le moindre problème, Mario descendra du train et prend le nôtre et nous aviserons... La seule consigne que vous avez à respecter est : s'il y a des coups de feu, vous vous couchez au sol. C'est bon pour vous ?

Tout le monde acquiesce, mais l'inquiétude se lit sur leur visage. Puis, sans perdre de temps, chacun rassemble ses affaires.

Marcos, le père de Francisco, demande à son voisin, un ami d'enfance, de les emmener à Madrid. Il a un camion et le voyage, jusqu'à la gare, sera ainsi plus simple.

La maison s'agite dans tous les sens. Pour Manuela, c'est un véritable crève-cœur de quitter la maison de son enfance et elle met un point d'honneur à la ranger correctement. Elle ne sait pas si un jour, elle pourra y retourner...

Dès trois heures du matin, tout le monde est prêt. Ils sont vingt-trois personnes, entassées dans le camion.

A la gare, personne ne s'attendait à voir autant de monde. Beaucoup sont sur la partance, et souhaitent quitter l'Espagne et rejoindre la France pour une vie meilleure.

A 5 heures, Mario prend le train. A huit heures, les familles passent un premier contrôle de papiers, sans problème, et montent dans le train en direction de San Sebastián puis de Hendaye.

Dans le train, alors qu'ils s'éloignent de leur patrie ravagée par la guerre, l'anxiété et l'espoir se disputent dans le cœur de chacun. Ils ne savent pas ce que l'avenir leur réserve en France. Mais ils trouvent un énorme réconfort d'être ensemble, unis dans leur quête de sécurité et de liberté.

Lors de l'arrêt à Burgos, deux hommes montent à bord du train. Leur présence crée une atmosphère de malaise parmi les passagers.

Ce sont des franquistes, reconnaissables par leur uniforme. Ils contrôlent les papiers des voyageurs, observent attentivement le visage de chaque voyageur, et échangent en chuchotant. Leur comportement suspicieux ne fait qu'augmenter l'inquiétude déjà présente.

Dans cette atmosphère pesante, Diego et Sergio gardent leur calme. La mission devient périlleuse. Ce cas était envisagé, ils le savent. Les familles restent immobiles. Les femmes prient en silence, les hommes regardent par la fenêtre et essaient d'avoir une attitude impassible. Chaque minute semble une éternité tandis que le train repart de Burgos.

Soudain, Diego et Sergio repèrent Mario, qui est monté à Burgos, après avoir été contrôlé dans le premier train de 5 heures du matin. Il a suivi les deux agents franquistes qui sont descendus et attendaient le train de son père.

Mario connaît bien cette attitude soupçonneuse que les agents affichent. Il l'a déjà expérimentée, plusieurs fois. C'est pour cela qu'il a préféré descendre du train pour monter dans celui de son père.

La présence de Mario est un signal. Le danger est bien réel !...

Pendant ce temps-là, à Barèges...

Alors que l'arrivée de nos familles approche, j'apprends que l'employé de Diego effectue une livraison de bois à Hendaye. Je conviens avec lui de l'accompagner, afin de faire une surprise à mes parents. Je préviens Francisco et José avant de partir.

Je suis impatient de revoir ma mère et mon père, ainsi que mes frères et sœurs. Ils m'ont tellement manqué ! J'espère qu'ils se plairont, tout comme moi et mes amis, dans ce nouveau pays. J'appréhende un peu. C'est un grand bouleversement pour tout le monde. Et puis, j'ai hâte de leur présenter leur nouvelle maison. Nous avons travaillé durement ces dernières semaines, pour que les maisons soient fin prêtes.

En arrivant sur le quai de la gare, parmi les voyageurs qui attendent le train, je remarque une ravissante jeune femme aux yeux d'un bleu éclatant. Je la trouve charmante. Et plus je l'observe, plus je réalise qu'elle surveille discrètement les alentours. J'ai l'impression que deux hommes l'accompagnent.

Je finis même par la regarder avec insistance. Elle me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à me souvenir... Je n'ai bientôt plus le temps de réfléchir, le train rentre en gare.

Je vois Diego, qui descend du train en premier, il guide ma famille. Un peu plus loin, un autre homme que je vois aider, puis escorter le père de José et le reste de la famille. Sûrement l'un des deux fils de Diego. Ils avancent vers le poste-frontière, une barrière sépare les deux pays. Je souris, je suis heureux.

Soudain, deux agents franquistes s'approchent rapidement de Diego et stoppent le groupe. Ils les mettent sur le côté, puis l'un invective Diego, tandis que l'autre bouscule mon père, qui semble être en désaccord avec eux.

Brusquement, l'un des agents franquistes sort son arme et menace Diego. Une détonation retentit qui met à l'arrêt l'effervescence de la gare.

Les familles plongent au sol, les enfants crient alors qu'un homme venu de nulle part, vient de tirer. Les deux agents franquistes sont tués.

À la suite des coups de feu, je suis moi-même allongé au sol. Mes yeux se posent sur la jeune femme que j'ai remarquée plus tôt. Elle tient maintenant une arme à la main et est suivie de près par les deux hommes qui sont avec elle.

Rapide comme l'éclair, ils abattent les quatre policiers espagnols du poste-frontière, qui portaient aider les deux agents franquistes tués.

La confusion règne tout autour de nous.

La personne, qui a tiré sur les deux agents, semble connaître Diego, c'est probablement son deuxième fils. Puis, les familles se relèvent et courent, dirigées par Diego, en direction de la jeune femme.

Arrivé au poste-frontière, Diego parle avec les policiers français, qui ont l'air de le connaître et laissent passer tout le monde. La jeune femme les réceptionne et les presse.

— Un camion nous attend. Vite, suivez-moi !

Diego rejoint le groupe et s'avance vers l'avant du camion, pendant que les familles montent à l'arrière. Personne ne m'a vu et je suis le groupe pour monter avec eux, mais la jeune fille m'arrête brusquement et pointe son arme sur mon thorax. Ses yeux perçants cherchent des réponses dans les miens.

— Qui êtes-vous ?

Je réponds, précipitamment.

— Je suis le fils d'une des familles, que vous venez d'aider.

Ma mère, qui a suivi la scène, intervient.

— Oui, c'est mon fils !

Diego interpelle la jeune femme.

— Oui, c'est Antonio, le garçon dont je t'ai parlé au téléphone...

La jeune femme hésite un instant. Ses yeux me fixent avec intensité. Elle baisse son arme, et me laisse monter dans le camion puis je m'installe à l'arrière aux côtés des familles. Nous nous embrassons, nous nous prenons dans les bras, réjouis d'être de nouveau réunis.

Mais le trajet est mouvementé. Diego conduit vite avec assurance. Il veut s'éloigner le plus vite possible de tout danger potentiel. Chaque secousse du véhicule rappelle la dangerosité de la situation. Les familles restent silencieuses, leur visage marqué par la fatigue et l'anxiété. Je cherche des paroles réconfortantes que je ne trouve pas. Alors, je tiens les mains de ma mère, qui est très pâle.

De ma position, je vois la jeune femme, qui est assise à côté de Diego. Je ne peux m'empêcher de ressentir une profonde admiration pour elle. Elle est courageuse, prête à risquer sa vie pour sauver des personnes qu'elle ne connaît même pas.

Après plusieurs kilomètres, Diego ralentit et roule à une vitesse normale. Mais il convient que nous devons faire une halte pour permettre au moteur du camion de refroidir. Nous avons fait la moitié du chemin. Le danger est loin.

L'atmosphère se détend et je descends du camion. Diego prend alors l'initiative de faire les présentations.

— Antonio, je te présente Maria, ma fille et mes deux fils, Mario et Sergio.

Il désigne la jeune femme et les deux hommes à côté de lui. Je leur adresse un signe de tête amical. Je suis heureux de faire enfin, la connaissance des personnes qui ont joué un rôle crucial dans l'évasion de nos familles.

Alors que nous nous apprêtons à reprendre la route, Maria s'approche de moi, une expression sincère sur son visage.

— Je suis désolée pour le malentendu de tout à l'heure. Mon père m'a évoqué ce que vous et vos amis avez fait pour lui, à Burgos. Je vous en suis reconnaissante. Nous avons besoin de personnes comme vous.

A cet instant, un déclic me vient, je me rappelle la jeune femme sur la ligne de chemin de fer, à côté de Saragosse. Elle a la même voix, le même regard. Je ne peux m'empêcher de lui poser la question.

— Nous ne nous serions pas déjà vus en Espagne, vers Saragosse ?

— Je voyage beaucoup, vous savez...

— Si je vous parle d'une voie de chemin de fer à Saragosse ? Cela vous met-il sur ... la voie ?

Elle écarquille les yeux, pose une main sur sa bouche et m'interroge.

— Ne me dites pas que c'est vous, que j'ai mis à terre avant de faire sauter le train ?!...

— Si, si, c'est bien moi ! Et mes hommes se sont bien moqués de moi, après cette mission... J'ai souvent pensé à ce moment par la suite.

— Moi aussi !

Elle me sourit. Décidément, elle est charmante !

— Merci pour votre aide d'hier et d'aujourd'hui... Le monde est petit.

Je lui adresse un sourire et espère au fond de moi, que les prochaines rencontres seront plus amicales.

La fin du parcours se passe de façon plus détendue. Les discussions vont bon train. Tout le monde est excité par les retrouvailles et impatient de cette nouvelle vie, qui nous attend. Un soupir de soulagement envahit le groupe, alors que nous arrivons au village.

A notre descente du camion, nous sommes accueillis par les visages anxieux de José et Francisco.

— Antonio ! Enfin, vous voilà, s'exclame José.

— Nous étions inquiets, ajoute Francisco.

Je leur adresse un sourire fatigué.

— Nous sommes sains et saufs, grâce à l'aide précieuse de Maria, Diego et de ses fils. Ils ont été exceptionnels.

Je les désigne d'un geste de la main. Et je poursuis.

— Nous avons été repérés par des franquistes, mais je vous raconterai la suite plus tard.

José et Francisco retrouvent enfin leur famille. Ils accourent vers eux.

Les retrouvailles sont émouvantes, après des mois d'angoisse et d'incertitude. Le visage de leurs proches s'illumine d'un sourire radieux. Les mères se jettent dans les bras de leur fils, les larmes aux yeux, tandis que les frères et sœurs les entourent de leur affection.

Mais José et Francisco se figent. Ils voient à leur grande stupéfaction, au milieu de la cour, Lucia et Daniela.

— Vous êtes là ! crient-ils de joie.

— Elles n'étaient pas prévues, mais je ne pouvais pas les laisser derrière nous, rétorque Diego avec un sourire aux lèvres.

Les retrouvailles sont tout aussi intenses. José et Francisco ouvrent instinctivement leurs bras pour les accueillir. Les deux couples se retrouvent dans une étreinte passionnée.

Diego s'approche des parents attendris et glisse avec un clin d'œil.

— Il faudra songer à marier ces quatre jeunes gens, rapidement...

A cet instant, je croise le regard de Maria, je ne peux m'empêcher de lui sourire. Elle me répond par un sourire doux et timide. Je lui suis tellement reconnaissant, elle a contribué, avec sa famille, à ce moment si précieux, où les liens familiaux se resserrent. Je réalise la puissance de l'amour et de l'amitié : nous pouvons compter les uns sur les autres.

Ce moment, chargé d'émotions restera à jamais gravé dans mon cœur.



LE REFUGE DE L'ESPOIR

Après avoir passé la nuit dans notre nouvelle demeure, nous nous empressons de faire découvrir à nos familles, les détails de chaque maison. Les visages reposés s'illuminent d'enthousiasme en découvrant les nouveaux lieux, qui abriteront désormais nos vies marquées par l'exil.

La maison de Francisco est un chalet tout en bois, située à proximité de la maison de Diego. Ses murs semblent robustes et ses poutres apparentes témoignent de son caractère authentique.

À l'intérieur, certains habitants du village ont généreusement offert un salon chaleureux, composé de meubles simples. La cuisine, lumineuse et fonctionnelle, est équipée des éléments essentiels, achetés par Diego. Les chambres à coucher ont été réalisées par l'équipe de la scierie, tandis que Diego a procuré les matelas.

A quelques pas de là, il y a la maison de José. Elle arbore un charme rustique avec son étage et sa structure en bois. Sa façade, en bois vieilli, attire le regard et évoque l'histoire et la chaleur des chalets de montagne. Son jardin à l'arrière offre un coin tranquille pour profiter des rayons du soleil, les jours d'été.

À l'intérieur, chaque pièce est soigneusement aménagée et offre un espace confortable pour toute la famille. Les murs sont agrémentés de photos de paysages montagneux, que José a dénichées, dans un magasin de Barèges. Elle donne une touche personnelle à cette

nouvelle demeure.

A 100 mètres de là, se trouve mon chalet. Il est composé d'un mélange harmonieux de bois et de pierres.

À l'intérieur, les pièces sont spacieuses et lumineuses, ornées de meubles anciens. Une grande cheminée en pierre trône au centre du salon.

J'imagine déjà nos futures soirées d'hiver en famille, où chaleur et convivialité rimeront avec bonheur. Avec deux chambres supplémentaires, le chalet peut accueillir confortablement ma famille. C'est un véritable luxe au cœur de la nature !

Ces trois maisons ne sont pas simplement des habitations, ce sont des refuges où nous pourrions vivre en paix et envisager l'avenir avec optimisme. Nous ne pourrions jamais assez remercier Diego et Suzanne pour leur accueil chaleureux et leur gentillesse.

La vie dans le village reprend son cours. Chaque journée débute avec l'agitation du marché sur la place du village. Les habitants s'y rassemblent pour échanger des nouvelles, des produits locaux et les histoires de leur vie. Les éclats de rire résonnent dans l'air tandis que les enfants jouent à cache-cache entre les étals, insouciants.

Dans ce microcosme de vie rurale, les liens d'amitié se renforcent à mesure que les habitants partagent leurs joies et leurs peines.

Au cours des jours qui suivent, nos familles s'efforcent de reconstruire leur vie, de recréer un semblant de normalité. Elles sont souvent sollicitées pour aider aux tâches quotidiennes, que ce soit la réparation de toits endommagés par les intempéries ou la récolte des terres avoisinantes.

Mes frères et sœurs, ainsi que ceux de José et Francisco vont à l'école, ce qui concourt d'autant plus à la vie du village. Pour finir, nos familles sont vite intégrées.

Quant à moi, mes journées sont bien occupées. Je travaille depuis peu à la scierie de Diego, qui m'apprend patiemment le métier.

Le soir, nous nous retrouvons et partageons nos repas, nos histoires et nos rêves autour de la table. Ce sont de vrais moments de partage, de camaraderie et de solidarité. Nous trouvons beaucoup de réconfort dans la présence des uns des autres.

Un jour, en fin de journée, Diego et moi nous nous asseyons autour d'une tasse de café. Nous prenons un temps de pause, après une journée bien remplie à travailler sur les finitions d'une future maison.

C'est alors que Diego me regarde et prend une profonde inspiration.

Il semble chercher soigneusement chacun de ses mots.

— Antonio, il est temps que je te mette dans la confiance, ainsi que tes amis. Même si je pense que tu ne seras pas étonné de ce que je vais te révéler... Je suis à la tête d'un groupe de résistants, qui se nomme *les HDO*^[43]. Comme toi, je suis rentré en guerre contre Franco car l'Espagne est mon pays de naissance. Mon père habite encore à Escarrilla^[44].

Puis il ajoute.

— Même si ma vie est établie en France, depuis plusieurs années, je suis profondément attaché à mon pays d'origine. C'est pourquoi, j'ai fédéré autour de moi des hommes et des femmes, prêts à risquer leur vie pour lutter contre le régime oppressif, qui sévit en Espagne.

Sa révélation ne me surprend en effet qu'à moitié. Diego poursuit et m'explique la façon dont il a lutté avec ses compagnons contre l'occupation fasciste depuis le début de la guerre civile. Il a mené de nombreuses actions de sabotage.

— J'ai fini par être repéré. C'est la raison pour laquelle j'ai été arrêté et fait prisonnier. C'est à ce moment-là que nos chemins se sont croisés, à la préfecture de Burgos en 1937. Mes enfants sont aussi engagés que moi dans la lutte pour la liberté. Je suis très fier d'eux...

Diego a les yeux perdus dans le vide. Je perçois une pointe d'inquiétude dans sa voix.

— Ce n'est pas une vie pour eux... Je n'ai jamais rien demandé à mes enfants. C'est eux qui ont insisté pour me suivre, dès qu'ils ont appris que j'étais résistant. Alors je vais faire la même chose avec toi. Si tu le souhaites, tu peux venir nous retrouver avec tes amis. Nous avons besoin de personnes comme vous, formées aux actes de sabotage, et qui ne manquent ni de courage, ni de dévouement pour nous soutenir dans notre combat. Il n'y a aucune obligation.

Diego croit en nous, en notre force de frappe. Je suis bien déterminé à ne pas le décevoir.

— Je suis très reconnaissant de la confiance que tu as en moi et mes amis. Dès maintenant, je peux te confirmer que j'accepte d'intégrer ton groupe. Je vais en discuter avec José et Francisco, mais je pense qu'ils ne seront pas difficiles à persuader.

Au fil des jours, nous nous engageons dans les activités de résistance, aux côtés de Diego et de ses compagnons. En plus de notre travail, nos journées finissent toujours par des réunions secrètes, des préparations clandestines pour de futures actions audacieuses.

Diego nous initie aux rudiments de la guérilla urbaine spécifique à

la région. Il affine nos techniques de sabotage et de contre-espionnage.

C'est pour cette raison que Suzanne et Maria m'apprennent le Français, tout comme José et Francisco, qui ont un peu plus de mal avec leur accent.

Malgré les risques, je retrouve mes reflexes de résistant et suis satisfait de ne pas me sentir inutile à la cause espagnole.

Chaque nuit, je m'aventure dans les sentiers sombres de villages situés près de la frontière. J'observe attentivement le mouvement des patrouilles fascistes. Souvent, je reviens au petit matin et fais mon compte-rendu à Diego.

La frontière n'est qu'à 25 kilomètres de notre village, qui devient un véritable sanctuaire de protection.

Bientôt, Maria devient une présence significative dans ma vie. Chaque rencontre est marquée par une complicité naissante, une connexion qui transcende les mots et les gestes. Nos regards échangés et nos sourires partagés témoignent d'une compréhension mutuelle, d'une attraction que nous ne pouvons pas ignorer.

Des promenades dans les collines environnantes, en passant par les cours de Français, jusqu'aux discussions tardives près du feu de camp, Maria et moi découvrons que nous avons en commun bien plus que nous l'avions imaginé. Nous partageons les mêmes aspirations, les mêmes rêves et un engagement commun sans faille pour la liberté et la justice. Cependant, notre rapprochement n'est pas sans obstacle.

Notre activité de résistant prend de l'ampleur et nous sommes confrontés à des dilemmes moraux, à des décisions difficiles, qui pourraient mettre en péril non seulement notre propre vie, mais aussi celle de ceux que nous chérissons.

Un soir, alors que nous sommes seuls près du feu, ne tenant plus, je décide de lui confier mes pensées les plus intimes.

— Maria, il est temps que je te confie quelque chose que j'ai gardé au fond de moi pendant trop longtemps. Chaque fois que je suis à tes côtés, mon cœur s'emballe...Maria, je suis amoureux de toi.

Maria rougit à cette déclaration. Pourtant, elle n'est pas très surprise.

— Antonio, je tiens à te l'avouer. Je ressens la même chose pour toi. Chaque fois que je te croise, je ressens une douce sensation de bien-être et quelque chose se passe en moi.

Je suis libéré d'un poids et dis malicieusement.

— Je suis soulagé ! Je craignais un peu ta réaction... Je sais de quoi

tu es capable...

Elle rigole, se rappelant le souvenir de notre première rencontre. Puis, plus sérieusement, j'ajoute.

— Sache que je serai toujours là pour toi.

Maria, émue par cette déclaration, prend ma main.

— Merci, Antonio. Ta sincérité et ton courage m'inspirent, tu es devenu une personne importante à mes yeux.

Spontanément, je serre doucement Maria contre moi. Elle répond à mon étreinte et se blottit contre moi, nos cœurs battent à l'unisson.

Dans ce moment magique, nos lèvres se rapprochent lentement, comme attirées par une force irrésistible. Notre baiser est doux, plein de tendresse et de désir. Nous perdons toute notion du temps.

Alors que nos corps s'entrelacent et notre baiser témoigne de notre désir mutuel, nous entendons au loin la voix de Diego, qui nous ramène brusquement à la réalité.

— MARIA ! On t'attend pour manger !

Nous nous séparons rapidement à contrecœur. Nous nous regardons avec une intensité qui en dit long sur nos émotions.

J'ai le souffle court et le cœur battant. Elle s'éloigne puis se retourne. Elle m'adresse un dernier regard, tel un présage d'un avenir partagé.

Ce moment restera gravé dans ma mémoire. Il signe le début d'une nouvelle étape dans notre relation.

Le lendemain, Diego convoque, dans l'urgence, José, Francisco et moi dans l'atelier de la scierie. Nous sommes surpris par cette réunion précipitée. Maria et ses frères sont également présents.

Diego hésite. Il dévisage chacun d'entre nous et dit d'une voix grave et décidée.

— Écoutez mes amis, nous venons d'avoir une information de dernière minute. Nous avons une opportunité unique de frapper un coup contre l'occupant fasciste et de libérer nos camarades prisonniers.

Il marque une pause et poursuit.

— Le 2 septembre prochain, un train doit transporter des prisonniers de la prison de Martutene^[45]. À son bord, il y aura également des munitions. Ce train part de San Sebastián et desservira

Burgos et Madrid. Nous devons intervenir à la sortie de la ville. Nous avons quatre jours pour tout préparer, ce qui nous laisse peu de temps.

Maria intervient.

— C'est notre chance de montrer à l'ennemi que nous sommes toujours là !

Diego déplie un plan, puis décrit les points faibles du convoi, les risques et les étapes nécessaires pour mener à bien l'opération. Nous l'écoutons, attentivement, notre esprit en ébullition.

Après avoir parcouru le plan, j'interviens.

— Je connais parfaitement l'endroit. Et vous, vous connaissez le lieu ? Vous savez où il faudra mener notre action ?

— Un peu, mais visiblement pas aussi bien que toi. C'est vraiment une chance que nous fassions équipe. Avec votre expertise et votre compétence, nous devrions mener à bien cette mission. Maria m'a raconté comment vous avez détruit les rails de Muel, à côté de Saragosse. Cette mission s'y apparente...

Maria hoche la tête avec un sourire. Elle se remémore leur première rencontre. Mais elle reprend vite son sérieux et dit avec force.

— Nous sommes prêts ! Nous ferons tout ce qu'il faut pour libérer nos camarades.

Un silence s'abat sur le groupe alors qu'ils réalisent la tâche qui les attend. Notre groupe forme une unité solide et opérationnelle. De cette force, nous pouvons accomplir l'impossible.

— Alors, c'est décidé conclut Diego. Dans quatre jours, le 2 septembre, nous attaquerons le train dans le sud de San Sebastián. Vous avez 24 heures pour vous préparer. C'est notre chance de mettre un coup aux soldats de FRANCO et de leur montrer que la résistance n'a pas dit son dernier mot !

Nous commençons à élaborer notre plan. Il est décrété que nous partirons le 30 août, à l'aube, car nous devons éviter les grands axes depuis l'évènement de la gare d'Hendaye. Nous nous approcherons de la frontière, puis nous passerons par des sentiers forestiers.

Nous devons parcourir 200 kilomètres. Il nous faudra deux jours de marche afin d'arriver sur place, la veille de l'attaque, pour rassembler nos forces et mettre en place les explosifs.

Nous serons aidés par un petit groupe de résistants, *Les Guerreros*^[46], qui s'est formé, il y a peu, à Bilbao.

La réunion se termine tard. Chacun se prépare déjà mentalement à la mission, qui les attend. Je finis de ranger le plan et quelques

papiers, puis salue Diego.

Cette nuit-là, l'air est doux et la lune éclaire mon chemin. Plus loin, je devine Maria.

Elle ralentit son allure, elle se tourne vers moi et me dit avec un sourire engageant.

— Antonio, ça te dit de venir faire quelques pas avec moi ?

Je lui rends son sourire et lui prends la main. Nous marchons le long d'un sentier et nous arrivons à la maison que je rénove avec son père. Nous nous permettons d'entrer et de la visiter. Nous pénétrons dans une pièce et voyons, avec notre lampe-torche, du mobilier que Diego a stocké. Nous nous asseyons sur un canapé.

Un calme paisible règne autour de nous, seulement perturbé par le murmure du vent dans les arbres. Dans ce moment d'intimité, le temps semble suspendu. Maria se confie.

— Antonio, tu comptes énormément pour moi, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'avenir... Je crains qu'il t'arrive un jour quelque chose !

Je suis surpris de ses propos. Elle, qui me paraît si forte, toujours prête à foncer malgré le danger... Mais cette vulnérabilité soudaine fait brusquement écho en moi.

— Maria, c'est vrai que l'on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve. Toi comme moi sommes capables de nous mettre en danger et j'avoue que je serais anéanti, s'il t'arrivait malheur.

Maria pose sa tête sur mon épaule. Doucement, je lui soulève le menton et pose mes lèvres sur les siennes. Nous échangeons un baiser tendre et langoureux, scellant notre amour dans une étreinte enivrante.

Mon cœur s'emballe.

Nous nous laissons emporter par la passion qui nous consume. Les émotions déferlent en nous comme une vague puissante, qui nous transporte dans un tourbillon de tendresse et de désir. Je caresse doucement sa chevelure brune, puis descend le long de son dos.

Nos souffles s'accélèrent. Mes mains s'égarer sur sa poitrine. Je déboutonne sa robe et laisse glisser ma main.

Sous la lueur tamisée de la pièce, je suis captivé par les courbes de son corps, sa beauté est envoûtante.

Son corps élancé et musclé se révèle dans toute sa splendeur, avec

une élégance naturelle.

— Tu es si belle !

— Arrête de dire ça, Antonio...

— Si, tu es magnifique !

Soudain, Maria stoppe ma main et se penche. Elle me fixe intensément et saisit la lampe torche située à côté d'elle puis l'éteint. La pleine lune plonge la pièce dans une pénombre naturelle.

Elle prend ensuite, mes mains qu'elle met sur ses seins. Je suis fasciné par la douceur de sa peau. La pointe de ses seins se tend. Un feu s'allume en moi, alimenté par le consentement de Maria.

Maria répond à mon étreinte. Elle déboutonne à son tour, ma chemise, puis caresse mon torse. Elle plaque ses seins contre ma poitrine, je me sens enveloppé par la douceur de son corps. J'embrasse son visage.

Plongé dans l'effervescence du moment, j'écarte le bas de sa robe et découvre son ventre que j'embrasse longuement. Maria laisse échapper un gémissement de plaisir. Un désir brûlant me consume tout entier.

Sans hésitation, elle enlève sa robe et son ultime sous-vêtement, puis, dans un élan de tendresse infinie, elle m'aide à ôter le reste de mes vêtements. Une fois dévêtus, nous nous retrouvons face à face, un mélange d'excitation et de timidité m'envahit. Je perçois que Maria est toute aussi hésitante.

Je prends doucement la main de Maria et la guide vers mon cœur. Je souhaite qu'elle comprenne que je suis aussi ému qu'elle. Je m'allonge et lui fais une place à côté de moi.

Nous nous embrassons, tandis que ma main glisse délicatement entre ses cuisses et commence à lui prodiguer des caresses plus intimes. Soudain, son corps se cambre puis elle écarte ses jambes. Elle chuchote à mon oreille.

— Viens, Antonio....

Mon corps est alors envahi d'un plaisir que je n'arrive plus à réfréner. Encouragé par Maria, je la pénètre avec délicatesse, nos corps s'unissent dans une parfaite harmonie. Nos mouvements de va-et-vient s'accroissent et provoquent des sensations, jusque-là, insoupçonnées.

Des gémissements de plaisirs s'échappent de sa bouche.

Cette étreinte, que je savoure pour la première fois, provoque un grondement dans mon bas ventre, grondement qui se transforme en déflagration. A l'unisson, nous poussons un cri qui résonne dans la pièce.

La nuit est tombée depuis longtemps sur le village endormi, et pour nous deux le temps s'est arrêté. Nous nous blottissons l'un contre l'autre et trouvons un réconfort dans la chaleur de notre étreinte. Chaque caresse, chaque souffle sont un hymne à notre amour, une promesse de bonheur éternel.

Nous nous endormons enlacés, bercés par le murmure apaisant de la nuit et le battement régulier de nos cœurs unis. Dans nos rêves, nous sommes libres, libres de toute contrainte et de toute peur, unis par un amour pur et éternel.

Le lendemain matin, à l'aube naissante, nous émergeons de notre sommeil, nos corps entrelacés. La lumière du jour se glisse doucement à travers les rideaux. Un sentiment irrépessible me submerge.

— Maria, je suis fou amoureux de toi. Je t'aime.

Maria me fixe, ses yeux expriment à la fois de l'amour et de la surprise. C'est la première fois qu'un homme lui fait une telle déclaration, m'avoue-t-elle. Un sourire tendre se forme sur ses lèvres.

— Antonio, je ressens la même passion pour toi. Je t'aime, éperdument.

Le souvenir de la nuit nous revient, lorsque nos regards se croisent. Nous avons du mal à réprimer un sourire gêné.

— Il faut rentrer vite, car mon père va se poser des questions et une mission nous attend.

Nous nous habillons rapidement et nous embrassons langoureusement, avant de retourner chacun chez soi.

Notre amour illumine notre visage et nous nous sentons forts et unis, prêts à affronter l'avenir, main dans la main.



QUAND LE DESTIN BASCULE

Dans 24 heures, nous partons.

Ce matin, Diego nous réunit, une dernière fois et prend la parole.

— Le train arrivera le 2 septembre vers 10 heures. Chacun joue un rôle bien spécifique. José, avec cinq hommes du groupe, tu mettras en place les explosifs, le long de la voie ferrée pour la faire sauter, juste avant l'arrivée du train et suffisamment loin pour stopper le train sans le faire dérailler. Ça réduira, ainsi, les risques pour les prisonniers et optimisera nos chances de succès. Une fois la voie explosée, tu lanceras l'assaut avec des hommes pour ouvrir les portes des wagons. Francisco, tu seras installé en hauteur avec deux de mes hommes, prêts à éliminer les gardes postés sur les wagons avec l'aide d'un autre tireur d'élite. A ce moment précis, Maria, avec cinq hommes et Antonio serez chargés de prendre pour cible les gardes qui sortiront des wagons. Vous avez tous compris ?

Nous acquiesçons d'un signe de tête. Nous ne perdons pas un mot des consignes précises de Diego. Il poursuit.

— Je renforcerai le groupe avec sept de mes hommes. Il y aura aussi le groupe les *Guerreros*, qui seront répartis le long du train. Ils seront vingt combattants et renforceront notre action.

Il insiste pour que nous fassions preuve de la plus grande prudence et de la plus grande discrétion. Nous savons que la moindre erreur peut compromettre toute l'opération et mettre en danger la vie des

prisonniers, que nous espérons libérer.

L'après-midi est consacrée au matériel. Nos maigres réserves de munitions et d'armes sont rangées dans des sacs discrets. Chaque fusil est consciencieusement nettoyé puis chargé, prêt à être utilisé au moment opportun. Jusqu'à la dernière minute, nous peaufinons notre stratégie.

Durant toute la journée, je suis le plus souvent concentré, mais lorsque je croise le regard complice de Maria, mes pensées s'envolent. Je replonge, avec délectation, dans les souvenirs de notre folle nuit.

J'ai hâte et en même temps, je crains d'être demain, j'ai maintenant tant à perdre...

Nous quittons le village à l'aube du 30 août 1939.

Nous partons en camion jusqu'à Hendaye. Nous avons choisi de contourner les routes principales pour emprunter le réseau secondaire peu fréquenté, afin d'éviter toute rencontre indésirable.

Les arbres se dressent majestueusement de chaque côté du chemin. Nous roulons, avec prudence, attentifs au moindre mouvement suspect de patrouilles françaises.

Arrivés à Hendaye, il nous faut marcher jusqu'à San Sebastián. Chaque pas nous rapproche un peu plus de notre objectif et renforce notre détermination à réussir. Je surveille de loin Maria.

C'est la première fois que je l'accompagne dans une mission. Je ne doute pas un seul instant de ses compétences. Je suis impressionné.

Le trajet jusqu'à la périphérie de la ville de San Sebastián est long et semé d'embûches. Nous traversons des champs et des bosquets et nous nous dissimulons dans les buissons, à chaque bruit douteux. Nos sens en alerte constante.

Nous avons décidé de contourner la ville. Pourtant, nous sommes dans une zone assez peuplée. Nous devons redoubler de vigilance.

Enfin, nous arrivons aux abords de la voie ferrée. Nous sommes à 10 kilomètres de la gare de San Sebastián, juste avant Lasate-Oria^[47] sur un tronçon isolé, qui mène à Burgos. Je le connais bien.

Nous avons choisi cet endroit précis, parce qu'il est éloigné des zones les plus surveillées, par les forces franquistes. C'est notre meilleure chance de mener à bien notre opération, sans être détectés trop tôt.

Nous rejoignons le groupe de résistants *Les Guerreros* et nous nous

répartissons la zone. José nous indique où il place les charges pour stopper le train, afin de positionner les deux groupes. L'un sera au centre et l'autre à la fin où le train devrait s'arrêter.

Dès que les emplacements sont choisis, José fixe les charges explosives, puis les dissimule et les sécurise. Il utilise des dispositifs de déclenchement à distance pour contrôler l'explosion.

Le train s'approche. Quand il n'est plus qu'à deux cents mètres des charges explosives, José actionne le détonateur, qui déclenche une série d'explosions.

La voie ferrée est sérieusement endommagée, ce qui provoque l'arrêt immédiat du train, qui s'immobilise dans un nuage de poussière et de débris.

Diego donne le signal et nous attaquons.

Francisco et son acolyte tuent les gardes sur les wagons d'un tir précis, avant même qu'ils n'aient une chance de réagir.

Pendant ce temps, José et son équipe forcent les portes des wagons, pendant que Maria, ses hommes, et moi prenons position. Chaque garde est tué.

Après plusieurs minutes, la bataille prend fin. C'est un véritable carnage dans le camp franquiste !

Sur la voie, les prisonniers reconnaissants nous serrent dans leurs bras. Au moins, les fascistes n'auront pas ces hommes. Ils sont libres maintenant ! Nous nous accordons quelques instants pour reprendre notre souffle.

C'est un succès éclatant, une revanche sur notre défaite du 28 mars 1938.

Diego, entouré des hommes fraîchement libérés, leur conseille de partir pour la France ou retourner chez eux. Mais il faut faire vite car des renforts franquistes risquent d'arriver à tout moment. Telle une envolée de moineaux, tout le monde se disperse. Chacun sait où aller.

Pour notre part, il est temps de plier bagage. Mais un camion fonce dans notre direction. Nous réarmons nos fusils, prêts à tirer. Diego hurle.

— NE TIREZ PAS !!! C'EST L'UN DES NÔTRES !

C'est son fils, Mario, qui, avec l'aide des *Guerreros*, a volé un camion aux forces fascistes dans la banlieue de San Sebastián. Nous ne savions pas s'il y parviendrait.

Diego dit.

— Dépêchez-vous, les gars ! Les forces fascistes ont dû voir la

fumée. Elles ne vont plus tarder à rappliquer.

Prestement, le camion est rempli. Chaque caisse de balles, chaque boîte de grenades sont des atouts précieux dont nous sommes bien déterminés à en tirer le meilleur parti.

C'est Diego qui conduira le camion. Il a élaboré un plan de repli pour regagner notre village en toute sécurité. Il a tracé un itinéraire à travers les routes secondaires, et même des itinéraires de secours au cas où nous rencontrions des barrages sur la route.

De son côté, comme Diego le lui a demandé, Sergio est parti, comme éclaireur, en voiture. Il s'assure que les voies sont bien dégagées.

Aidé d'un résistant, il positionne des rubans, sur la route. Les rubans verts indiquent que la route peut être empruntée et le ruban rouge qu'il ne faut surtout pas la prendre. Ces signaux de communication codés sont des aides considérables pour notre retour.

Après les vérifications effectuées, Diego nous ordonne de monter à bord du camion. Nous laissons derrière nous, les vestiges de la bataille, non sans avoir fait sauter la locomotive.

Pendant le trajet de retour, Diego reste sur ses gardes, secondé par Mario. Il veille à maintenir une vitesse modérée pour éviter ainsi d'attirer l'attention des patrouilles ennemies.

Dans le camion, je me suis placé à côté de Maria. Nous échangeons quelques paroles. Nous sommes tellement soulagés de nous retrouver.

A notre grand soulagement, le chemin du retour se passe bien. Une fois arrivés, Diego et ses hommes procèdent à la délicate opération du déchargement.

Diego, qui est en lien avec un groupe de résistants de la région, s'est assuré que les caisses d'armes et de munitions soient déposées et réparties entre eux. Elles sont ainsi stockées à l'abri des regards indiscrets et constituent un précieux butin.

C'est dans ce contexte, que Diego organise, deux jours plus tard, une réunion avec les différents chefs de ces groupes pour discuter des prochaines étapes. Ils veulent profiter de cette formidable occasion pour poursuivre leurs opérations de sabotage.

Le 3 septembre 1939, alors que je m'attable avec ma famille pour le dîner, nous entendons quelqu'un qui tambourine à la porte.

Mon père se lève, je suis sur ses talons et alors qu'il ouvre la porte, nous découvrons Maria, grave et fébrile.

— Que se passe-t-il Maria ? Demande mon père, alarmé.

— Mon père arrive. Il est parti chercher les familles de Francisco et José.

Elle s'interrompt, incapable de prononcer la moindre parole. Je m'approche d'elle. Des larmes commencent à couler.

Au même instant, Diego arrive avec tout le monde. Il a conscience de l'importance de nous rassembler pour faire face ensemble, à la terrible nouvelle qu'il doit nous communiquer. Mon père s'efface, afin que chacun puisse pénétrer dans la maison.

Diego se tient au centre de notre salon. La tension est palpable. Il annonce, d'une voix solennelle.

— La France vient de déclarer la guerre^[48] à l'Allemagne.

Ces mots plongent la pièce dans un silence profond. Nous sommes abasourdis par cette nouvelle, qui fait vaciller nos espoirs de paix et de stabilité. Ma mère, désespérée, lâche.

— Ça ne s'arrêtera donc jamais ?!...

Je vois mon père passer son bras autour de la taille de ma mère, qui pose sa tête dans le creux de son épaule.

Puis, je me tourne vers Maria, dont les larmes coulent maintenant abondamment, et, dans un geste de compassion et d'amour, je la prends délicatement dans mes bras. Je souhaite tant que mon étreinte puisse la réconforter.

Dans cette communion silencieuse où chacun redoute demain, je croise le regard de Diego, qui reprend la parole.

— Mes amis, dès demain, je réunirai vos fils aînés et mes enfants. Nous allons réfléchir à ce que nous pouvons mettre en place pour protéger notre village. L'inquiétude pourrait peut-être venir de l'Espagne... Seules les prochaines semaines nous en diront davantage... Allons-nous coucher !

Avec l'entrée en guerre de la France, Diego souhaite mettre son groupe de résistants *Les HDO*, au service de la France pour surveiller les frontières.

Toutes les familles quittent la maison de mes parents et je préviens Diego que je raccompagne Maria.

Diego part le premier. Sur la route qui le ramène chez lui, il fronce les sourcils. Il a bien remarqué que sa fille et Antonio se sont rapprochés, depuis quelques temps. Ils ont beau donner le change, il y

a des regards, des étreintes, comme ce soir, qui ne trompent pas.

Soudain, un sourire flotte sur ses lèvres. Diego se remémore les débuts de sa relation avec sa femme Suzanne. Leurs chemins se sont croisés en France. Son père était charpentier et avait un chantier à Barèges.

Diego et Suzanne ont eu un véritable coup de foudre l'un pour l'autre. Ils se sont rapidement mariés. Et Diego a non seulement trouvé une femme, mais également une nouvelle patrie.

L'histoire de Maria et Antonio lui fait étrangement penser à la sienne. Ce soir, il en parlera à Suzanne et prochainement, il faudra qu'ils aient une discussion avec Maria...

Comme convenu, nous nous retrouvons le lendemain soir, autour de la table de la scierie. Diego a également invité le chef du groupe de résistants *les Partisans*^[49].

Diego débute la réunion.

— FRANCO pourrait bien profiter des turbulences politiques, que traverse la France, pour l'envahir par le Sud, pendant que l'armée française est occupée sur le front de l'Est.

À cette annonce, chacun envisage les conséquences d'une telle éventualité.

— Nous devons multiplier les endroits de stockage des armes. Le but est que chaque résistant puisse utiliser une arme rapidement si besoin. Avec Antonio, nous passerons dans les maisons, pour fabriquer des cachettes dissimulées dans le sol ou dans les murs. Elles seront destinées à y mettre les armes.

Maria poursuit.

— Nous devons également établir des points de ralliement pour pouvoir évacuer les familles et des itinéraires, en cas de fuite. La communication sera essentielle.

Je rajoute.

— Oui, Maria, tu as raison. Diego, j'ai vu qu'il y avait des sirènes manuelles dans les stocks d'armes. Nous pourrions en mettre une chez toi et une autre, à la mairie.

Diego hoche la tête en signe d'approbation.

— Sergio et Mario organiseront les plannings des patrouilles et donneront les consignes de l'utilisation de la sirène. Dès qu'elle retentira, José et Francisco, vous prendrez les véhicules à disposition

pour aller dynamiter les deux passages frontaliers. De notre côté, nous essayerons de ralentir les troupes qui seront passées.

Diego prend un temps puis continue.

— Cette première réunion nous permet de mettre en évidence les différents axes sur lesquels nous devons nous concentrer. Je vous propose de nous retrouver la semaine prochaine, même jour, même heure pour faire un point. Si vous n'avez pas de question, je vous dis à la semaine prochaine.

Les jours qui suivent, mes amis et moi sommes particulièrement fébriles. Nous travaillons sans relâche. Nous rassemblons des provisions, renforçons nos cachettes d'armes et préparons des plans d'évacuation.

Pendant ce temps, Diego organise les patrouilles.

Elles se composent de membres dévoués de la résistance. Il y a des policiers, des éleveurs, des bergers, des commerçants... Ces sympathisants sont déployés stratégiquement le long des routes principales, des sentiers forestiers et des points d'entrée du village.

Leur mission est simple mais vitale : détecter et signaler tout mouvement ennemi.

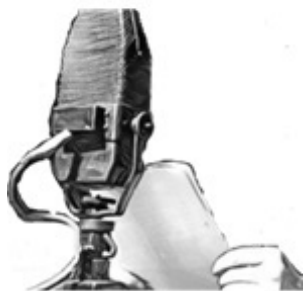
La déclaration de guerre a jeté une ombre effrayante sur la France et sur notre village, plongeant les habitants dans un profond état de sidération puis d'angoisse.

Mais ensemble, nous nous préparons à affronter l'adversité avec courage et ténacité. Nous sommes prêts à sacrifier beaucoup pour défendre notre liberté et nos valeurs.

Pendant l'hiver, nous ne pénétrons plus en territoire espagnol.

L'urgence est ailleurs, protéger nos frontières et stopper les tentatives franquistes, qui testent nos lignes.

16.



CONTRE VENTS & MARÉES

En mai 1940, Diego entend à la radio l'annonce, qui tombe comme un coup de tonnerre.

— Chers auditeurs, nous avons des informations cruciales à vous communiquer. Aujourd'hui, la France est confrontée à une offensive majeure de la part de l'Allemagne nazie. Les forces ennemies avancent rapidement à travers notre territoire et la situation est extrêmement préoccupante. Nous exhortons tous les citoyens à rester calmes mais vigilants, et à suivre les instructions des autorités compétentes. Nous mettrons à jour nos informations dès que possible. Restez à l'écoute pour les dernières nouvelles et restez en sécurité.

Dès lors, tous les soirs après notre travail, nos familles se retrouvent chez Diego qui est le seul à avoir une radio.

Nous sommes témoins de la rapidité avec laquelle les forces allemandes écrasent l'armée française. Les villes tombent les unes après les autres. Les civils fuient et cherchent désespérément un refuge.

Puis le 17 juin, le Maréchal Pétain fait une déclaration.

— *Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur. En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés, qui dans un dénuement extrême sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'obéir qu'à leur foi dans le destin de la patrie.*

A la fin de son discours, certains ressentent de la colère, tandis que d'autres sont accablés. Pour ma part, je ressens un mélange d'incrédulité et de révolte.

La défaite de la France marque un tournant dans ma vie. Pablo, mon père, prend la parole. Je suis surpris, lui qui est si discret.

— Dorénavant, le mot d'ordre est de veiller à ne plus donner sa confiance à n'importe qui. Les amis d'hier peuvent devenir les ennemis de demain.

Pendant la guerre civile espagnole, mon père avait vu tant d'amis, de voisins être emprisonnés à la suite de dénonciations calomnieuses.

Une soif de résister commence à germer dans les cœurs de certains, y compris le mien. Il m'est inconcevable d'avoir quitté des fascistes espagnols et de retrouver des nazis en France. Nous devons rentrer en résistance aux côtés de nos camarades résistants français.

Diego attend que les familles de José, Francisco et la mienne rentrent dans leur maison et prend la parole.

— Dès demain, je vais réunir et sonder les groupes de résistants qui ne souhaitent pas laisser la France aux nazis.

Le 18 juin 1940 nous entendons à la radio, un certain Général De Gaulle^[50], Suzanne m'apprend qu'il a été le sous-secrétaire d'Etat à la Défense nationale le 5 juin.

— *Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes. J'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.*

Le départ du Général de Gaulle vers l'Angleterre marque le début d'une nouvelle ère. La Résistance se met en marche. C'est un immense espoir pour tous, même si cela signifie aussi que nous débutons une période d'incertitude et de danger.

— Il faut impérativement que nous rentrions en contact avec cet homme, dit Diego.

Le contact établi par Maria à Bordeaux quelques mois plus tôt, avec le groupe *les Patriotes*^[51], se révèle être d'une importance primordiale. En effet, ce groupe de résistants nous informe que le gouvernement français dirigé par le Maréchal Pétain, installé depuis peu à Bordeaux, part pour Vichy.

Nous apprenons également que les Allemands arrivent prochainement, pour occuper le Sud-Ouest de la France, de Bordeaux à Biarritz^[52] jusqu'à Mont-de-Marsan et Orthez^[53], ainsi qu'une partie des montagnes pyrénéennes.

Ils doivent arriver à Biarritz, aux alentours du 23 juin.

Nous voyons cette menace imminente comme un appel à l'action, une opportunité de résister à l'occupation ennemie.

Depuis plusieurs jours, Diego travaille nuit et jour pour activer ses réseaux.

— Il doit préparer quelque chose, me dit Maria.

Il a un contact à la préfecture de Tarbes qui lui procure de faux papiers. Il est aussi en lien étroit avec *Les Partisans*. La Résistance au sein de notre village se met en place.

Le 20 juin, Diego nous réunit dans son atelier. Autour de la table, éclairée par la faible lueur des lampes, il se tourne vers moi.

— Antonio, maintenant que tu parles correctement français, je pense que tu pourrais t'impliquer davantage dans le commandement de la résistance de la zone Sud. Qu'en dis-tu ?

— Oui, je suis tout à fait d'accord avec toi, Diego.

— C'est parfait ! Lors de ma dernière réunion avec le groupe *Les Partisans*, nous avons décidé d'une mission. Il est essentiel de se manifester auprès du cabinet de la France libre à Londres et de leur demander de l'aide. Nous avons pensé à toi, car tu parles couramment l'espagnol et que tu connais Bilbao où aura lieu l'embarquement. Mais tu ne seras pas seul. Il est préférable que tu sois accompagné. Maria viendra avec toi car elle parle anglais et elle me représentera, car je ne peux pas quitter la région surtout pas en ce moment. Elle connaît la région et les zones possibles pour les parachutages sur notre région. Vous aurez bien sûr une couverture avec de faux papiers.

Je regarde Maria, qui me sourit.

Diego poursuit ses explications.

— Vous partirez le 22 juin, en voiture, jusqu'à la bergerie d'Errata. Puis, vous prendrez les sentiers forestiers. Les Allemands ont bloqué la frontière à Hendaye à cause de l'affluence des réfugiés espagnols et du camp de Gurs, qui arrive à saturation.

Diego fait une pause et reprend ses explications.

Lorsque vous arriverez au village d'Orbaizeta^[54], mes amis résistants, *Les Guerreros*, vous prendront en charge. Votre contact sera Pedro, reconnaissable par le ruban rouge attaché à la portière de sa voiture. Il doit vous conduire à Bilbao. Une fois sur place, vous embarquerez sur un bateau pour l'Angleterre. Cela te convient-il ?

Après réflexion, j'avoue que la proposition de Diego me surprend agréablement. J'accepte avec gourmandise, non sans appréhension. Partir en mission avec Maria représente, à la fois un défi et une opportunité de prouver notre valeur pour la cause.

A la fin de la réunion, Diego me demande de rester. Il veut me parler seul à seul.

— Antonio, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Hier, Suzanne et moi avons parlé à Maria. Elle nous a avoué être amoureuse de toi. J'aimerais savoir si tu partages ses sentiments ?

Décidément, cette soirée me réserve bien des surprises ! Soudain, j'ai chaud, je dois être rouge écarlate. Je baisse la tête, gêné, puis regarde Diego dans les yeux.

— Oui, je suis amoureux de Maria...Je pense que c'est la femme de ma vie.

— Bon, je m'en doutais un peu. Je te la confie et te demande de prendre soin d'elle pendant la mission et surtout... de rester sage. C'est compris ?

— Oui, Diego.

Nous nous serons la main et je pars, très embarrassé, de la dernière recommandation de Diego.

Maria et moi nous nous préparons. Nous étudions et répétons, rigoureusement, notre couverture afin que notre histoire soit crédible.

Maria devient *Marie Lefèvre*, tandis que je m'appelle maintenant *Antoine Lefèvre*. Nous serons un couple en voyage. Nous dissimulons soigneusement l'argent que l'on nous a donné pour les frais et autres documents à présenter aux Anglais, dans la doublure de nos vestes.

Le jour de notre départ arrive enfin. Nous sommes tous les deux tendus. Sergio nous dépose à la bergerie d'Errata. Après 5 heures de marche, le village d'Orbaizeta nous apparaît.

Nous repérons Pedro dans sa voiture dont la portière arbore un ruban rouge. Pendant le trajet, nous faisons connaissance et lui confions nos identités, en cas de contrôle.

À mesure que nous nous rapprochons de Bilbao, l'anxiété grandit. Nous devons trouver un moyen sûr pour embarquer. Pedro nous évoque que c'est une tâche risquée, car les Franquistes sont partout et contrôlent souvent.

Nous finissons par arriver dans l'appartement que Pedro nous a réservé. Pedro nous en fait la visite et nous dit.

— Actuellement, nous avons établi un contact, mais son arrivée n'est prévue que dans plusieurs jours et nous n'avons pas encore le nom du capitaine. En attendant, vous logerez dans cet appartement prêté par un ami. Vous avez de quoi manger pour une semaine. Je reviendrai dans 5 jours. Surtout, restez discrets !

Nous prenons notre mal en patience. Après une semaine, Pedro arrive avec du ravitaillement et de bonnes nouvelles.

— Mon contact à la capitainerie a tout arrangé. Un bateau commercial arrive dans une semaine. Il faudra encore patienter dix à douze jours, c'est le temps qu'il lui faut pour décharger sa marchandise et recharger la nouvelle et, ensuite, d'avoir l'accord des autorités pour rejoindre un convoi d'escorte, sécurisé.

Cette période n'est pas simple car nous ne pouvons pas sortir. Maria ne parle pas bien l'espagnol. Il nous faut prendre aucun risque. Nous faisons donc preuve de patience et de prudence.

Nous en profitons aussi pour expérimenter la vie à deux et nous ne sommes pas aussi sages que nous devrions l'être...

Finalement, le 19 juillet, après des semaines d'attente et de rencontres secrètes, Pedro nous informe qu'il a arrangé les détails avec le capitaine du navire.

Le jour J, nous montons dans la voiture de Pedro et allons au port. Arrivés à proximité, il nous guide par un passage dissimulé. Les entrées du port sont bien gardées.

Cachés à l'abri des regards, il nous montre de loin le navire, baptisé le Santa Clara, amarré au quai 11. Sa silhouette est imposante et rassurante.

Son pont est animé par l'agitation des membres d'équipage, qui

s'affairent à préparer le navire pour le voyage à venir. Nous contemplons le navire avec une certaine appréhension, mêlée à l'excitation de l'aventure qui nous attend.

Pedro nous fait embarquer à la dernière minute, afin de ne pas être repérés par les dockers, qui pourraient donner l'alerte.

Maria et moi n'avons jamais quitté notre terre, et encore moins voyager sur un bateau aussi imposant. Nous regardons avec une certaine nostalgie, les côtes espagnoles s'éloigner à l'horizon.

Le Santa Clara rejoint en mer un convoi de cinq autres navires et nos deux escortes, qui doivent nous protéger en cas d'attaque de sous-marins allemands.

Nous faisons la connaissance de quatre clandestins, qui comme nous, souhaitent gagner Londres. Nous nous entassons dans deux petites cabines rudimentaires que le capitaine nous a mis à disposition.

Chaque jour met à rude épreuve notre détermination. Nous avons bien du mal à braver les eaux agitées de l'océan et Maria découvre rapidement les joies du mal de mer. Elle passe son temps sur le pont, à fixer l'horizon.

Tout à coup, quatre jours après notre départ, le capitaine sonne l'alerte. Je me précipite sur le pont, les gilets de sauvetage en main et retrouve Maria inquiète.

— Les choses se gâtent, Antonio ! Et je ne sais même pas nager...

Je lui tends un gilet.

— Tiens, enfile ça.

Nous nous cramponnons au bastingage et observons la bataille qui fait rage.

Les marins désignent des sous-marins allemands à l'horizon. Nos escortes, déjà en alerte, s'efforcent de repérer les sous-marins, qui cherchent à nous couler.

Soudain, une série de détonations retentit, qui secoue les navires et fait jaillir des gerbes d'eau autour de nous. Les sous-marins ennemis ont lancé leurs torpilles.

Malgré les efforts désespérés de nos escortes pour intercepter les sous-marins, une torpille touche sa cible.

Elle frappe l'un des quatre navires, qui nous accompagne. Maria et moi nous accroupissons sur le pont. Nous entendons des cris de panique et les ordres des officiers.

Nous nous redressons et sommes sidérés du spectacle. Dans l'urgence de la bataille, nos escortes réagissent avec une rapidité impressionnante. Des grenades marines sont lancées, prêtes à percer les flancs ennemis.

Dans le tumulte de la confrontation, les navires manœuvrent habilement pour échapper aux torpilles qui sifflent à travers les vagues.

Alors que la tension monte, deux de nos escortes parviennent à localiser et à neutraliser les deux sous-marins ennemis.

Des explosions retentissent à nouveau.

Un sentiment d'apaisement traverse l'équipage, mais il est de courte durée. Un dernier sous-marin est toujours là.

Soudain, un bruit assourdissant émerge du ciel. Trois avions anglais surgissent de l'horizon. Leur arrivée nous redonne espoir.

Tels des faucons prêts à fondre sur leur proie, les aviateurs se dirigent vers le sous-marin ennemi avec rapidité et déploient une série de manœuvres audacieuses pour attaquer l'ennemi.

Des étincelles jaillissent des canons des avions tandis qu'ils tirent sur leur cible. Ils finissent par larguer des bombes. Une puissante explosion secoue les flots. Le sous-marin ennemi est englouti par les profondeurs, marquant ainsi la fin de sa menace.

Un cri de victoire retentit à travers les navires.

Très vite, notre navire manœuvre et parvient à récupérer quelques membres d'équipage du bâtiment qui a coulé. Maria et moi nous empressons d'apporter notre aide aux quelques marins survivants.

Nous avons eu de la chance et surtout une sacrée frousse !

Après l'aide inattendue des avions anglais, notre convoi reprend sa route et bientôt, nous voyons au loin, avec soulagement, les côtes anglaises.



LONDRES, L'APPEL À L'ACTION

Le Santa Clara accoste dans le port anglais de Plymouth, le 25 juillet 1940. Sur le quai, Maria me prend la main.

— Tu te rends compte, Antonio ? On a réussi !

Elle a les larmes aux yeux et je la prends dans mes bras. Très vite, elle se ressaisit et dépose un léger baiser sur mes lèvres. Elle a un sourire radieux.

— A nous, Londres !

J'aime son enthousiasme. Quelle chance de l'avoir à mes côtés ! Nous sommes portés par le même élan. J'ai vraiment trouvé mon âme-sœur...

Nous demandons autour de nous et on nous indique un bus qui part, dans une heure, en direction du centre de Londres.

À notre arrivée, les ruelles pavées fourmillent d'une activité incessante. Les passants se pressent le long des trottoirs, chacun absorbé par ses propres pensées et préoccupations. Nous traversons des quartiers pittoresques où des maisons à l'architecture ancienne, chargées d'histoire, sont maintenant protégées par des sacs de sable.

— Je n'ai jamais vu autant de militaires ! On va bien en trouver un pour nous indiquer notre destination, dit Maria.

J'aperçois un militaire avec un drapeau français sur l'épaule.

— Bonjour, soldat. Nous sommes attendus au QG du Général. On m'a dit qu'il était dans le coin...

Du coin de l'œil, je vois Maria froncer légèrement les sourcils.

Le QG se situe à quelques rues. Nous atteignons une rue étroite, entourée d'un halo de mystère et de clandestinité. Enfin, le quartier général de la France libre !

Nous échangeons un regard, au moment où nous arrivons devant l'entrée, conscients de l'instant décisif. Nous faisons face à deux gardes, qui nous arrêtent et nous parlent anglais.

— What would you like ? (Que voulez-vous ?)

— We would like to speak to a representative from the Free France cabinet. (Nous souhaitons parler à un responsable du cabinet de la France libre).

Un échange de questions-réponses s'ensuit. Maria s'en sort avec brio, et finit par leur montrer les documents que son père Diego nous a donnés. L'un des gardes nous demande de patienter et rentre dans le bâtiment se renseigner.

Au bout de quelques minutes, le garde revient.

— Please follow me. You will be received by a secretary. (Veuillez me suivre. Vous allez être reçu par un secrétaire.)

Un secrétaire en uniforme, un homme d'âge mûr, aux épaules larges et à l'expression sévère, nous écoute attentivement, pendant que nous lui rapportons notre expédition depuis la France. Il semble évaluer notre sincérité et pose des questions pointues sur nos motivations et nos compétences. Nous montrons les documents préparés par Diego.

— Qui est Diego CARLOS ?

— C'est mon père, Monsieur. Il est le chef de la Résistance du Sud-Ouest de la France. Son groupe s'appelle *Les HDO*. Petit à petit, il a réussi à rentrer en contact avec des groupes de résistants dont *Les Partisans*, basés dans les Pyrénées-Atlantiques, mais également d'autres qui sont en zone occupée.

J'ajoute avec force.

— Nous avons besoin de vous pour continuer le combat contre l'occupant. Il nous faut du matériel, comme des radios, des armes, des munitions, des explosifs et enfin de l'argent pour acheter de faux papiers.

— Votre énergie fait plaisir à voir, jeunes gens ! Ne bougez pas, je me renseigne auprès d'un des responsables du SOE^[55].

Puis, quelques instants plus tard, le secrétaire réapparaît.

— Un responsable vous recevra, demain, à 15 heures. Il verra avec vous ce qui peut être fait. Vous venez d'arriver, m'avez-vous dit ? Savez-vous où dormir ce soir ?

Après nous avoir indiqué un hôtel, nous le remercions et prenons congé. Le rendez-vous prévu, demain, est encourageant. Nous avons l'impression d'avoir rempli une bonne partie de notre mission et sommes euphoriques.

L'hôtel est modeste mais chaleureux. Les peintures de la chambre sont défraîchies, mais elle est décorée avec goût. Nous sommes ravis de ce petit nid douillet.

Après notre installation, Maria passe ses bras autour de mon cou et me chuchote à l'oreille.

— Mets-toi à ton aise, Antonio ! Je vais me rafraîchir et ensuite, je m'occupe de toi !

Puis, elle me claque un baiser sur la joue ! Ses mots résonnent, telle une promesse.

Pendant plusieurs minutes, j'entends l'eau couler. Je regarde par la fenêtre, puis le bruit de l'eau s'arrête et je me retourne.

Dès son apparition, elle est entourée d'une simple serviette autour de son corps, son visage rayonne et ses yeux m'hypnotisent. Maria défait sa serviette et chaque courbe de son corps se révèle dans une splendeur éblouissante. Mon cœur s'emballe.

Nous nous regardons, charmés par l'intensité de l'autre. Un sourire complice se dessine sur ses lèvres, alors qu'elle s'approche lentement vers moi.

Elle me pousse légèrement vers le lit. Je suis surpris de son audace, mais me laisse aller à cet enchantement. Un léger rire m'échappe, mélange d'excitation et de curiosité alors qu'elle achève de retirer les derniers vestiges de mes vêtements.

Quand elle s'allonge sur moi, je sens avec délectation la chaleur de son corps contre le mien. Je la regarde, avec émerveillement, captivé par la lueur insatiable de son regard.

— Je prends la main, aujourd'hui, murmure-t-elle.

Ses mots me laissent sans voix. Je souris, troublé.

Elle m'embrasse dans le cou et le torse. Puis, elle s'assoit sur moi, glisse sa main vers le bas de mon ventre et prend mon sexe dans sa

main pour le faire pénétrer délicatement dans le sien. Elle pousse un léger cri et ferme les yeux de plaisir.

Je saisis ses seins et les embrasse. Je couvre son corps de caresses, puis je mets mes mains sur ses hanches, tandis qu'elle pratique un va-et-vient sur moi de plus en plus rapide. Maria gémit de plaisir et je ne tarde pas à la rejoindre, dans une jouissance ultime.

Dans ce moment de connexion si intense, je sais que notre amour est plus fort que jamais. Rassasiés l'un de l'autre, je continue de regarder Maria et croise ses si jolis yeux. Nous sommes envahis par une palette d'émotions où se mélangent l'amour, la tendresse, la confiance, et surtout le plaisir d'être ensemble, nus, l'un contre l'autre.

Après avoir somnolé, nous nous réveillons, surpris par une légère brise provenant de la fenêtre. Nous nous habillons et descendons pour essayer de trouver de quoi manger.

Nous passons le reste de la soirée à discuter de nos espoirs et de nos craintes. Nous préparons le rendez-vous de demain et envisageons la manière dont nous allons présenter nos arguments devant le chef de cabinet du Général.

Le lendemain, à 14 heures 30, nous nous présentons au quartier général de la France libre, plus motivés que jamais. L'audience représente un moment important de notre mission. Nous devons convaincre le leader de la France libre de nous soutenir dans notre lutte contre l'occupant nazi.

Nous sommes reçus dans un modeste bureau, au rez-de-chaussée du bâtiment. On nous propose du thé que nous acceptons. Nous attendons avec impatience.

Enfin, un responsable, en uniforme, rentre dans le bureau. Il a une quarantaine d'années, ses cheveux sont plaqués en arrière, et il a une petite moustache. L'ensemble lui donne un air sérieux. Il s'empresse de nous saluer puis l'entretien débute.

Nous réitérons les arguments donnés la veille avec plus de précisions et de clarté. Pendant que nous lui parlons, il regarde l'ensemble des documents que nous avons donnés, hier, disposés sur son bureau. Nous exposons les actions que nous avons déjà menées et celles que nous comptons entreprendre pour résister à l'ennemi.

Il se montre réceptif à nos arguments et promet d'étudier toutes nos demandes de soutien financier, logistique et matériel. Nous devons revenir ce soir, à 19 heures. Il aura une réponse à nous donner.

Il ouvre la porte de son bureau et nous raccompagne. En chemin, nous croisons un homme, d'une stature immense, qui sort d'une pièce.

Il nous regarde et nous sourit brièvement. Nous sommes impressionnés...

Une fois dehors, Maria s'interroge.

— Tu en penses quoi, Antonio ?

— Je suis confiant. Ils ont besoin de nous autant que nous avons besoin d'eux. Nous faisons cause commune.

— Que c'est long, tout ça ! J'ai hâte de savoir !

Pour calmer son impatience et sans trop nous éloigner, nous décidons de nous rendre aux grilles de Buckingham Palace, puis de déambuler dans le jardin Saint James.

A 19 heures précises, nous sommes devant la porte du quartier général et sommes reçus immédiatement par le responsable, vu quelques heures plus tôt, et un militaire français.

Il accède à l'ensemble de nos demandes, mais pose des conditions.

— Chaque semaine, vous devrez nous faire un rapport détaillé sur les mouvements allemands repérés et y ajouterez tout élément susceptible d'être pertinent. De nos services, vous recevrez des demandes, qui devront être traitées dans les plus brefs délais. Les conditions de notre accord devront être scrupuleusement respectées pour que les parachutages d'aide se poursuivent dans le temps.

— Nous comprenons tout à fait vos conditions et nous ferons notre maximum pour répondre au plus vite à toutes vos demandes.

— C'est entendu, jeunes gens !

Maria a du mal à cacher son impatience et finit par demander avec empressement.

— Pouvons-nous, s'il vous plaît, définir dès maintenant avec exactitude les zones spécifiques où les largages auront lieu, ainsi que les détails concrets concernant la communication radio ?

— Je comprends votre impatience, Mademoiselle, mais notre accord sous-entend que vous devez suivre, dans un premier temps, diverses formations, comme la formation des codes, des moyens de communication, ainsi que des détonateurs qui vous seront envoyés. Enfin, vous aurez des cours de saut en parachute, qui vous permettront de rentrer en France. Nous étudierons ensemble, à ce moment-là, les lieux de parachutage avec nos cartes d'état-major et vos connaissances précieuses du terrain. Pour cela, vous serez instruits par le Capitaine VARLANT, ici présent. Il sera votre officier de liaison, à compter d'aujourd'hui.

Je ne m'attendais pas du tout à cette nouvelle.

— Combien de temps durera cette formation ?

— Cela dépendra de vous, mais je pense que 5 jours devraient vous suffire. Allez récupérer vos affaires à l'hôtel, dès maintenant. Le Capitaine vous conduira, ensuite, au camp d'entraînement. Je vous souhaite un bon retour en France.

A notre arrivée, le Capitaine nous fait découvrir un camp démesuré avec une infrastructure incroyable. Une cantine digne de ce nom, des parcours d'entraînement, des bâtiments pratiquement neufs, des véhicules en nombre conséquent. Bref, un vrai camp militaire, comme l'Espagne aurait dû en avoir pendant la guerre civile.

Nous sommes logés dans un dortoir à l'écart des autres soldats par mesure de sécurité. Après un repas sommaire, le Capitaine nous donne rendez-vous, demain matin, à 5 heures.

Cette période de préparation est une expérience intense et enrichissante.

Dès le premier jour, une préparation physique est prévue. Nous devons nous entraîner aux sauts en parachute. Maria ne partage pas du tout mon enthousiasme. Elle est sujette au vertige, mais elle prend sur elle et s'applique à écouter et mettre en œuvre les consignes des instructeurs. Un soir, alors que je la félicite pour son courage, elle réagit.

— D'un autre côté, Antonio, si je veux rentrer en France, j'ai bien compris que je n'avais pas trop le choix ! Mais crois-moi, je compte les jours ! J'ai tellement peur que je n'arrive plus à manger ! Une bourrasque et je finirai à 100 kilomètres de ma zone d'atterrissage supposée !...

Nous apprenons et nous perfectionnons dans l'utilisation des équipements de communication radio, ainsi que des codes inhérents à cette pratique. A cet effet, on nous remet un carnet de codes, que nous devons dissimuler afin qu'il ne tombe pas entre de mauvaises mains.

Quant à Maria, avec les cartes fournies par les autorités et les conseils stratégiques, elle fait grande impression lorsqu'elle indique, avec précision, les emplacements appropriés de largage.

Au terme de notre séjour, nous sommes fin prêts à mettre en pratique tout ce que nous avons appris.

Nous sommes d'autant plus motivés de rejoindre nos camarades résistants sur le terrain. Nous avons conscience que nous apportons de nouvelles connaissances, une radio que nous transportons, ainsi que de nouveaux équipements à venir. Lorsqu'elles seront partagées, ces ressources nous permettront d'effectuer, avec encore plus d'efficacité,

des sabotages.

Le 1er août 1940, le jour de notre départ arrive, enfin ! Nous revêtons notre uniforme de parachutiste, vérifions nos équipements avec minutie et écoutons avec attention, les dernières instructions données par les officiers.

Il est 2 heures du matin, lorsque nous nous trouvons au pied d'un avion DC3.

— J'ai été heureux de faire votre connaissance. Je vous souhaite un bon vol. Nous restons en contact. A très bientôt, nous dit le Capitaine VARLANT, qui nous serre la main.

— Merci pour tout, Capitaine.

— Oui, je n'oublierai jamais vos conseils et tout particulièrement cette nuit, dit Maria qui n'en mène pas large.

Puis, nous montons dans l'avion pour la France.

Nous décollons et voyons après quelques minutes, par le hublot, la mer éclairée par la lune, le spectacle est magnifique. Après quelques heures de vol, l'équipage nous fait signe de nous préparer. La zone de largage est bientôt en vue.

La lumière rouge s'allume, annonciatrice de l'ouverture de la porte. Alors que nous approchons de la porte, nous enclenchons la SOA ^[56] sur le câble. Enfin, la porte s'ouvre.

Maria me jette un regard décidé. Je lui adresse un sourire encourageant. A cet instant, notre complicité est d'autant plus renforcée par le défi qui nous attend.

— Prête, Maria ? Ma voix est couverte par le vacarme du vent avec la porte ouverte et le bruit des moteurs de l'avion.

Elle hoche la tête, en signe d'approbation.

— Plus prête que jamais, me répond-elle, un sourire crispé sur les lèvres.

— On y va !

— Merci d'être là, Antonio !

Elle me serre la main avec force.

— Ensemble, jusqu'au bout !

Nos cœurs battent la chamade. Lorsque la lumière verte s'allume, le signal est donné et nous nous lançons dans l'obscurité. Nos parachutes s'ouvrent dans un craquement sec, tandis que la terre se rapproche de nous.

Nous flottons dans un ciel encore étoilé. L'aube se lève timidement

et je vois Maria non loin de moi. Sa présence à mes côtés est réconfortante dans cette immensité.

NOUS atterrissons avec un bruit sourd sur le sol. Je me relève et essaie de rassembler la voile de mon parachute, qui s'échappe avec le vent. Je finis par la dissimuler dans les buissons.

Je cherche du regard Maria, puis la rejoins et je l'aide à se débarrasser de son parachute.

— Ça va Maria ?

— Oui ! J'ai eu très peur, mais maintenant, tout va bien.

Sans perdre de temps, nous vérifions notre précieuse valise, qui contient notre radio. Avec soulagement, nous constatons qu'elle est restée intacte.

— Tu as une idée de l'endroit où nous avons atterri Maria ?

Elle me fait signe de venir derrière un bosquet, puis allume sa lampe de poche et sort une carte.

— Nous sommes à moins de 10 kilomètres de Barèges. Nous devons partir vers l'Ouest. En route !

Nous marchons à travers une végétation dense, attentifs à chaque bruit suspect. Je suis impatient de retrouver ma famille et nos camarades. Tous ont dû être inquiets de notre absence prolongée.

Alors que nous marchons dans la vallée de Barèges, le bruit de nos pas est accompagné par le doux murmure du vent dans les arbres. Maria me regarde.

— Antonio, tu sembles préoccupé...

— C'est juste que... J'appréhende un peu notre retour. Nous sommes partis longtemps, quasiment un mois et demi, et j'espère qu'ils vont bien, que rien ne leur est arrivé pendant notre absence. L'armée allemande et la police de Vichy sont, chaque jour, un peu plus menaçantes...

Maria hoche la tête.

— Oui, c'est sûr. Mais, lorsque nous sommes partis, tout était déjà réorganisé. Et puis, mon père et nos amis sont assez astucieux pour faire face à l'ennemi. Ils connaissent la région mieux que la police ou les Allemands et en cas de danger, ils trouveront une cachette sûre.

Sa confiance est contagieuse et je sens mes propres doutes s'estomper.

— Merci, Maria. On forme une super équipe, tu ne trouves pas ? J'ai vraiment de la chance de t'avoir à mes côtés. Je t'aime.

— Moi aussi je suis heureuse que nous soyons ensemble. Antonio, je

t'aime plus que tout au monde.

Nous nous arrêtons et nous embrassons. Main dans la main, nous continuons, chaque pas nous rapproche un peu plus de notre destination.

Enfin, nous arrivons aux abords du village. Tout semble paisible mais nous restons en retrait, accroupis dans l'herbe, quelques instants aux aguets. Nous nous décidons, enfin et nous franchissons les derniers mètres.

Nous sommes le 2 août 1940 et alors que nous nous approchons, j'aperçois au loin, Diego qui ramasse du bois. Il prend sa paire de jumelles qu'il ne quitte jamais et nous voit.

Il se précipite dans la maison et ressort avec ses fils, qui agitent les bras dans notre direction. Ils viennent à notre rencontre.

Les frères de Maria se jettent dans ses bras.

— Petite sœur ! Comme nous sommes heureux de vous revoir ! Vous avez l'air en pleine forme !

Elle se retourne et remarque l'émotion de son père. Sans hésitation, elle se blottit dans ses bras.

— Oooh ! Comme vous m'avez manqué ! C'est si bon de revenir à la maison. Mais où est maman ?

— Elle ne va pas tarder, elle est au lavoir.

La nouvelle de notre retour se répand vite. Déjà, je remarque mes parents courir vers moi, ainsi que mes frères et sœurs. Ils me serrent dans leurs bras.

— Antonio ! Maria ! S'exclame ma mère. Nous avons prié jour et nuit pour votre retour.

Elle s'écarte un peu de moi, me dévisage ainsi que Maria, et se blottit, à nouveau, contre moi.

— Vous avez maigri, tous les deux. Il va falloir que l'on s'occupe de ça, mais vous êtes sains et saufs. Quel soulagement !

Nous rentrons dans la maison de Diego. C'est un grand moment de partage qui s'annonce où chacun apporte quelque chose à manger pour faire table commune.

Alors que nous nous installons à peine, une silhouette familière apparaît dans l'encadrement de la porte d'entrée. C'est la mère de Maria, qui, de surprise, laisse tomber sa bassine de linge fraîchement lavé. Maria s'élance vers sa mère avec un cri de joie et la prend dans ses bras. Les larmes coulent sur les joues de la mère et de la fille.

— Ma chérie, tu es revenue, murmure-t-elle d'une voix émue. Elle caresse tendrement les cheveux de sa fille. J'étais si inquiète ! Tu m'as tellement manqué !

Maria sourit à travers ses larmes, incapable de trouver les mots pour exprimer la joie qu'elle ressent. La séparation a été si longue. Au bout d'un petit moment, tout en se tenant par la taille, elles viennent s'asseoir à la table familiale.

Les retrouvailles battent leur plein. Tout le monde nous presse de questions. Nous racontons notre expédition et au fur et à mesure, nous prenons conscience du chemin parcouru. Tous sont impressionnés de notre récit de l'attaque de notre bateau par les trois sous-marins. Quant au saut en parachute, nos mères n'en reviennent pas.

Comme il est bon de se retrouver. Comme cette pause fait du bien après des semaines d'incertitude. Maria et moi nous regardons souvent, complices de ce temps passé ensemble.

Puis, je m'aperçois que mon père n'est plus à table, ni Diego. Ils sont un peu à l'écart et discutent, tout en nous observant. Maria et moi nous approchons d'eux.

— Vous êtes bien mystérieux, tous les deux. Vous complotez ?... S'amuse Maria.

— Viens-là, ma fille, que je te serre encore dans mes bras. Grâce à vous, nous allons pouvoir inquiéter les Allemands.

Mon père me regarde avec une émotion non dissimulée dans les yeux.

— Antonio, mon fils, dit-il d'une voix tremblante. J'ai du mal à réaliser tout ce que tu as fait. Je suis très fier de toi. Maria et toi avez réalisé un véritable exploit ! Vous êtes si jeunes et on vous en a demandé beaucoup !

Il m'attrape et me serre avec puissance, contre lui.

Je suis ému de ses paroles et me serre contre lui, comme si j'avais dix ans. Ma voix est étouffée par l'émotion.

— Merci papa.

Tandis que nous savourons ce moment privilégié, enveloppés dans les bras de nos pères, quelqu'un tambourine à la porte de la maison.

José et Francisco surgissent.

— Les voilà, nos héros !

Les mots sont superflus. Ils s'empressent de nous prendre dans leurs bras. Très vite, le reste de leur famille arrive et à nouveau, ont lieu de nouvelles effusions de joie.

Un peu plus tard, Diego prend une cuillère et frappe sur son verre pour demander le silence.

— Un petit peu de silence, s'il vous plaît ! Je profite de votre retour, Maria et Antonio, pour t'annoncer, ma fille adorée, une nouvelle. En ton absence, je t'ai préparé une surprise avec l'aide de tout le monde, ici présent. Chacun y a mis sa touche personnelle. Nous avons fini de rénover la maison qui est sur les hauteurs du village. Tout comme tes frères ont eu leur propre maison, tu auras désormais la tienne.

C'est une journée riche en émotions. Maria est sous le choc, touchée par ce geste. Elle regarde son père et toute l'assemblée. Elle se lève.

— Je n'ai pas assez de mots pour vous exprimer ma gratitude. Vous êtes tous exceptionnels. Je vous remercie tous du fond du cœur.

Elle se précipite dans les bras de ses parents et les remercie de leur générosité. Ensuite, elle va voir chaque invité pour les remercier. Francisco et José l'embrassent, et disent avec malice.

— Ton père est un véritable tortionnaire tu sais ? Il nous a fait travailler presque jour et nuit pour qu'on la termine. C'est à peine s'il nous autorisait à manger...

A proximité, Diego, qui a tout entendu, rit de bon cœur.

— Vous êtes merveilleux mes amis. Cette maison sera un havre de paix où vous serez toujours les bienvenus.

Un peu plus tard, dans la journée, je retrouve Maria. Elle souhaite me montrer la maison que ses parents viennent de lui offrir. Nous explorons chaque pièce et nous remémorons nos premiers ébats, qui ont eu lieu ici, il y a déjà quelques mois. La maison était encore en chantier.

— Antonio, c'est un signe ! Cette maison sera la nôtre. Elle abritera notre amour et la famille que nous allons fonder. Nous y habiterons, lorsque tu auras fait ta demande.

Puis, dans un élan infini de douceur, nous nous enlaçons tendrement.

18.



LES PREMIERS LARGAGES

Aux premières lueurs de l'aube, le village s'éveille lentement. Dans la cuisine, je retrouve mon père, qui s'apprête à partir pour faire une livraison de bois pour la scierie.

— Déjà debout ?

— Oui, j'ai rendez-vous avec Diego, ce matin. Avec Maria, nous allons lui détailler notre entrevue de Londres.

— Tiens, en parlant de Maria, j'aimerais bien que nous ayons, prochainement, une discussion tous les deux... Ne sois pas surpris Antonio, j'ai des yeux, tu sais, me dit-il en me faisant un clin d'œil. Je lui souris.

— Bonne journée, papa.

— A ce soir, fils !

Je suis arrivé un peu en avance. J'observe l'atelier de scierie de Diego. Au fil du temps, il est devenu un véritable sanctuaire dédié à notre lutte. J'aime retrouver ce lieu et ses odeurs familières.

Francisco, José, ainsi que les frères de Maria arrivent. Maria vient avec Diego, quelques minutes plus tard.

Diego nous a conviés en comité restreint, en raison des informations confidentielles reçues de Londres. C'est lui, qui débute la réunion.

— Maria, pendant ton absence j'ai poursuivi les relations avec le groupe de résistants, *Les Patriotes*, que tu connais bien.

En effet, Maria avait initié une prise de contact, quelques mois plus tôt, quand elle était partie à Bordeaux, avec ses frères.

— *Les Patriotes* m'ont présenté un autre groupe, très important, *Les Combattants*^[57], avec qui je souhaite collaborer à l'avenir. Nous avons défini une rencontre des quatre groupes, le 4 septembre au matin, au restaurant l'Equipe à Orthez.

Puis, Maria et moi communiquons les instructions et les obligations que nous avons reçues de Londres.

Dans un premier temps, Maria rappelle l'utilité de la radio, à savoir rentrer en contact avec le SOE et de notre côté, envoyer la liste de nos besoins.

Dans notre combat clandestin contre les nazis, la radio est une arme puissante, un lien avec le monde extérieur et donc, nos alliés.

Dans un second temps, Maria déroule des cartes. Pour assurer le succès des parachutages et des opérations de résistance, un responsable du SOE de Londres, avec l'aide de Maria, a mis en place des cartes détaillées avec des codes spécifiques pour chaque zone.

Chaque carte indique les points de largage, les itinéraires de passages, ainsi que les zones de regroupement et de repli.

Les cinq zones autour de Barèges ont des codes avec des lettres et des chiffres. Ces codes changent, chaque mois. Ainsi Londres sait si l'interlocuteur est libre de ses mouvements et n'est pas sous contrainte de l'ennemi.

— Dès lundi, nous allons recevoir un test de largage de matériel, afin d'évaluer notre niveau d'opérationnalité. Mais avant cela, Maria doit transmettre l'information que nous sommes bien arrivés.

— Oui, d'ailleurs, je suis obligée de suivre la procédure. Je vais m'isoler dans ton bureau, papa, pour appeler Londres.

Maria quitte notre groupe avec la valise. Puis, 15 minutes plus tard, elle revient.

— Londres nous envoie un avion, lundi 5 août, comme prévu.

L'annonce du parachutage si proche suscite une légère fièvre. Notre mouvement prend un tournant. Nous savons que le succès de cette opération dépend en grande partie de notre capacité à recevoir et décoder les informations transmises par radio, mais aussi à notre

organisation qui doit être sans faille.

Chaque membre de l'équipe est assigné à des tâches spécifiques. Je prends la parole.

— La répartition des tâches est la suivante.

✓ Sergio, Mario, Francisco, José et moi avec dix camarades, nous serons à la sécurisation du lieu de largage, défini par Maria, selon les directives de Londres. Nous nous occupons du transport, du chargement des colis, sans oublier les barils pour allumer la piste de largage.

✓ Maria transmettra les signaux lumineux codés à l'avion en approche pour autoriser le largage.

✓ Diego, nous avons pensé que tu pourrais te renseigner sur les parcours des patrouilles de gendarmerie, puisque tu as un contact. Nous changerons de zone de largage si besoin. Ensuite, concernant les endroits de stockage des colis, nous devons les connaître demain soir.

Diego s'interroge.

— Tout me semble bien pensé. Mais ne faudrait-il pas des sentinelles pour sécuriser tout cela ?

— Oui, en effet, Diego. Et je veux bien que tu t'occupes de mobiliser des personnes, qui seront positionnées en sentinelle, sur un rayon de 5 kilomètres, autour de la zone de largage.

— Pas de problème, Antonio. Je m'en occupe. J'ai l'homme qu'il nous faut pour diriger ces dix camarades.

Un dernier rendez-vous est convenu ce soir, pour les derniers préparatifs et informations.

Après notre réunion, Sergio, Mario et José partent assurer une grosse livraison de bois, tandis que Francisco doit se rendre à Orthez, pour récupérer une machine pour la scierie. Quant à Diego, il part retrouver son contact de la gendarmerie. Avant de partir, Diego insiste.

— Les gars, vous devez être rentrés avant 19 heures !

Restés seuls, Maria ressort la radio, puis nous attendons, tous les deux, fébrilement, les premiers signaux de la radio, qui doivent définir l'heure du largage.

Enfin, le code Morse tant attendu débute. Les séquences de points et de traits, décodées par Maria, nous fournissent les coordonnées du largage : zone A239, au Sud Est de la ville. L'avion arrivera à 2 heures du matin, le lundi 5 août et à son bord, il y aura huit containers.

En fin d'après-midi, l'excitation et la tension sont à leur comble. Chaque membre de la résistance se tient prêt pour cette mission décisive.

— Je pars, tout de suite, voir mon contact à la gendarmerie pour vérifier s'il y a un changement d'itinéraire de patrouille de dernière minute. J'en profite pour contrôler les deux entrepôts de stockage des containers.

Maria est surprise.

— Pourquoi deux endroits, papa ?

— Il faut toujours être prudent ma fille. Je serai de retour vers 19 heures. Mes fils, je vous laisse gérer la partie terrain avec Antonio et ses hommes.

— Compris papa, répond Sergio. Antonio, je pars tout de suite avec Mario. On récupère le camion et on le charge avec les barils et le bois. On revient à 20 heures.

— C'est parfait, les gars ! José, tu vois avec Francisco, vous allez inspecter les alentours du terrain, puis vérifier que les armes fonctionnent bien. Nous pourrions en avoir besoin. On se retrouve tous, à 20 heures, à la scierie pour manger un morceau. Ok ?

José réagit.

— Non, Francisco n'est pas encore revenu d'Orthez. Il devrait pourtant être déjà rentré !... Tu as des nouvelles Antonio ?

Je suis surpris.

— Non, on fait avec... Je viens avec toi, José.

J'ai un sentiment étrange car Francisco aurait déjà dû être là, depuis 2 heures. J'espère que rien de grave ne lui est arrivé.

A 19 heures, nous voyons, enfin, arriver Francisco qui nous informe que la livraison lui a posé des problèmes. Nous nous installons pour casser la croûte.

A 22 heures, nous partons à deux camions. Nous croisons les sentinelles, qui nous repèrent, grâce à l'un de nos phares peint en rouge. Ils nous font signe que tout va bien. A notre arrivée sur le lieu du largage, nous cachons les camions près des bosquets.

Dans la pénombre de la nuit, tout le monde est là. La zone A239 est un vaste champ et nous y installons les barils, préparés de bois et d'essence.

José s'approche de moi et m'interpelle légèrement contrarié.

— Diego nous demande d'aller nous positionner au centre de la

piste d'atterrissage et toi, tu nous demandes d'attendre que les containers touchent le sol pour y aller. Que faisons-nous, exactement ?

— Tu fais comme je te l'ai dit. Je vois avec Diego.

Tout est installé et l'attente débute qui nous paraît interminable. Juste avant 2 heures du matin, Diego, tous ses sens en éveil, brise soudain le silence.

— Ils arrivent. Allumez les barils.

Nous nous passons le mot et deux préposés courent de baril en baril pour les allumer.

Je suis à côté de Maria, qui fait les signaux lumineux, attendus par les pilotes. Puis, elle murmure.

— Je distingue deux avions. J'espère qu'aucun container ne tombera dans un baril...

Tiens, cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit...

— Ne t'inquiète pas, Maria.

Plus personne ne parle, tout le monde retient son souffle.

Soudain, telles des ombres qui surgissent de nulle part, les parachutes commencent à descendre lentement du ciel. Ils transportent avec eux l'espoir d'une amélioration conséquente de nos forces et d'un développement significatif de nos actions contre l'ennemi. La scène est à la fois, majestueuse et réconfortante.

Diego nous observe.

— Tenez-vous prêts ! A mon signal, on y va, et les camions nous retrouvent au milieu de la piste !

Le signal est donné, tous les hommes s'activent avec une efficacité remarquable.

Je rejoins l'équipe pour l'aider à charger les camions.

— Ok, les gars ! Dépêchons-nous !

Puis, je me dirige vers l'équipe qui s'occupe des barils. Avec précaution, nous parvenons à les éteindre. Avec des rondins de bois, nous les transportons pour les dissimuler près des bosquets et leur permettre de refroidir.

— Demain, nous viendrons les récupérer, dit Sergio.

Je lui tape sur l'épaule. Notre délicate besogne est terminée. Nous pouvons partir.

Le chargement terminé, les deux camions se retrouvent à la sortie du champ. J'accours à leur hauteur.

— Combien de containers avons-nous récupérés José ?

— Huit, Antonio ! On est bon !

— C'est parfait ! Francisco, tu suis José.

Le reste de l'équipe monte à bord des camions et nous nous éloignons dans un nuage de poussière.

Nous roulons à vive allure vers l'entrepôt. Maria, avec son regard brillant que je connais si bien, est exaltée par la réussite de cette nuit.

— Vous vous rendez compte ? On a réussi ! Les autres groupes de résistants vont être emballés quand ils vont savoir. Le réseau prend de l'ampleur. La police de Vichy et les Allemands vont se prendre de sacrées raclées !

Je souris et en même temps, j'essaie de modérer son enthousiasme.

— C'est vrai, tu as raison. Ce soir, nous prenons un avantage sur eux. Mais restons vigilants, la police pourrait réagir et nous devons être prêts.

Je regarde Diego, qui ne dit rien. Il semble soucieux et il se tourne vers nous.

— Notre mission n'est pas encore terminée. Il y a encore le déchargement des camions...

Tout juste arrivés, Diego saute du camion pour aider José à manœuvrer le camion en marche arrière. Le deuxième camion arrive et il suit la trajectoire du premier. Puis, je supervise le déchargement. Nous faisons vite. La tension est palpable.

Soudain, nous entendons à proximité, le bruit d'un véhicule qui ralentit. Nous nous figeons et restons cacher derrière le camion. Francisco, qui est à l'avant du camion, se précipite en direction du bruit, caché par une haie de buissons. Il revient, essoufflé.

— Je ne suis pas sûr...J'ai vu les feux arrière d'un véhicule qui partait... Nous devrions peut-être déplacer les caisses, au cas où...

Maria acquiesce et, d'un ton agacé, demande.

— Mais où sont les sentinelles, papa ?

— Les sentinelles étaient sur le chemin de la zone de largage, pas dans le périmètre des entrepôts.

— Mais papa, il faut aussi des sentinelles à cet endroit !

Diego acquiesce, le visage fermé. La situation se complexifie et il faut prendre une décision rapidement. Je réagis.

— Nous ne pouvons pas prendre de risques. Rechargeons vite les camions.

— Où est le deuxième entrepôt dont tu nous as parlé, papa ?

demande Maria.

— A 15 kilomètres d'ici. Je conduis le premier camion et vous me suivez.

Dans un mouvement coordonné, les hommes transfèrent à nouveau les containers dans les camions. Ensuite, Maria et moi montons dans le premier camion tandis que José conduit le deuxième, accompagné par Francisco et les fils de Diego.

Au nouvel entrepôt où Diego stocke son bois, nous nous mettons en toute hâte, au travail. Pendant ce temps, Maria et Diego surveillent les alentours, dans l'obscurité. A la fin du déchargement, José s'approche de moi, soucieux.

— Antonio, nous devons mieux nous organiser pour les réceptions futures. Les ordres viennent de partout et sont parfois contradictoires... Et je ne parle pas de la voiture de tout à l'heure...

— Oui, je comprends, José. Il doit y avoir un responsable unique qui donne les consignes. Il faut aussi revoir la gestion des sentinelles.

Francisco, qui a entendu notre échange, se joint à nous.

— Je suggère que nous formions une équipe, qui gère les prochaines réceptions. José et moi-même pourrions la prendre en charge...

Je réfléchis un instant.

— Oui, pourquoi pas. On en reparle à la prochaine réunion.

Pendant ce temps, Maria et Diego, qui reviennent, ont entendu la discussion.

— Je suis d'accord avec Francisco et José, déclare Maria. Une équipe avec un responsable unique, sur le terrain, est la solution pour plus d'efficacité.

Diego apporte son soutien.

— Oui, je suis d'accord avec vous. Il faut y réfléchir et prioriser les directives de Londres, que toi et Maria relayez. Je pense que je ne dois plus être sur le terrain. Je risque d'interférer ces directives.

Je conclus.

— Très bien, nous mettrons cela en place à la prochaine réunion. Il est temps de partir.

De retour à la scierie, tous les hommes se dispersent. Diego nous offre un café.

— Je vous propose que nous nous retrouvions ce soir, à 20 heures pour rediscuter de notre organisation et planifier les prochains parachutages.

Maria acquiesce.

— Je suis d'accord. Avant de rentrer, je vais prévenir Londres que nous avons bien tout reçu. J'imagine qu'ils vont me donner de nouvelles directives... On fera le point ce soir.

Sur ces mots, nous nous quittons. La nuit a été riche en émotions et il est temps de se reposer.

19.



L'ÉVEIL DE LA RÉSISTANCE

Nous nous retrouvons, Maria et moi, après un court repos, en fin de matinée, pour préparer la réunion.

Le soir venu, nous nous mettons d'accord sur le déroulement de la réunion avec Diego, lorsque le reste de l'équipe arrive. Rassemblés autour de la table, Maria prend la parole.

— J'ai de bonnes nouvelles ! J'ai eu Londres, ce matin, et, au vu du succès de l'opération, ils feront un prochain largage dans vingt jours. Ils attendent la liste du matériel dont nous avons besoin dans dix jours. La liste devra être prête avant le 15 août.

Nous sommes ravis, le pari est gagné ! J'interviens.

— Bien, comme nous l'avons déjà abordé, brièvement, la nuit dernière, nous devons revoir notre organisation. Les sentinelles sur notre itinéraire étaient tout à fait recommandées. Cependant, elles doivent aussi surveiller les entrepôts, avant notre arrivée et nous prévenir au moindre problème. Nos itinéraires alternatifs sont toujours primordiaux.

Tout le monde acquiesce et j'ajoute.

— C'est pour cela que nous devons mieux communiquer avec *Les Partisans*. Eux aussi peuvent avoir des informations sur les autorités. Plus nous serons informés des activités des gendarmes, mieux nous pourrons planifier nos actions. Et d'ailleurs, Diego, nous pensons que

cet aspect te revient de droit. Avec ton contact à la gendarmerie, il n'y a que toi qui peux centraliser l'ensemble des informations. Qu'en penses-tu ?

Diego a l'air pensif. Il dit d'un ton ferme.

— Oui, je vais poursuivre cette tâche que j'ai déjà bien développée. J'ai bien réfléchi et je continue de penser que je ne dois plus être sur le terrain. Je risque d'interférer vos ordres, reçus de Londres et créer de la confusion pendant nos missions. Je propose, donc, que José soit responsable des largages et Francisco, des recrutements, sous la responsabilité de Maria, ainsi que de l'organisation des sentinelles sur le chemin.

Diego se tourne vers ses fils.

— Quant à vous, mes fils, vous vous occuperez du transport et des entrepôts. Quant à toi, Antonio, tu dois orchestrer les prochaines missions sur le terrain. Vous êtes donc, tous sous la responsabilité d'Antonio et répondrez à ses directives. Cela pose-t-il un problème à quelqu'un ?

Nous acceptons nos nouvelles responsabilités avec un large sourire. Nous sommes flattés de la confiance que Diego nous donne.

Ces décisions donnent un nouveau souffle à notre mouvement et elles devraient renforcer la cohésion du groupe.

Diego m'impressionne par sa sagesse et sa capacité à prendre de la hauteur, pour repenser notre mouvement, qu'il a créé en 1936. Il poursuit.

— Si vous en êtes d'accord et pour faire suite aux nombreux contrôles récents de la police de Vichy, vos identités doivent être changées, sauf celles de Maria et Antonio, qui le sont déjà. J'ai appris qu'ils enferment depuis peu, au camp de Gurs, toute personne opposante au régime de Vichy. Vos noms seront donc les suivants :

- Sergio devient René MARTIN
- Mario devient Henri MARTIN
- José, tu seras André BONNET
- Francisco, Jean LEROY
- Quant à moi, je m'appellerai Raymond MARTIN.
- Maria et Antonio resteront Marie et Antoine LEFEVRE

Diego a raison. En limitant, ainsi, l'accès à nos identités, nous protégeons aussi nos familles, en plus de notre sécurité. Avant que la réunion ne se termine, je souhaite préciser un point important.

— Londres nous a conseillé de trouver une structure indépendante, avec des bureaux. J'ai pensé à Tarbes. A partir de maintenant, il y

aura deux réunions spécifiques. Une d'état-major, sous la direction de Diego, Maria et moi et une de terrain où nous serons tous réunis, ici, à Barèges. Les bureaux de Tarbes serviront de quartier général pour nos activités et nous permettront de coordonner nos actions avec les autres groupes de résistants.

Diego est enchanté.

— C'est une très bonne idée.

Je poursuis.

— Je propose de chercher une petite entreprise ou un garage, qui dispose de deux sorties qui donnent sur deux rues différentes. Il faudrait une cour pour ranger un camion et un ou deux bureaux avec une chambre.

— Parfait ! Dit Diego. J'ai une idée sur le lieu des locaux. Je t'en parlerai à la fin de la réunion. Je connais le propriétaire et les locaux sont disponibles.

Je suis ravi de cette proposition.

— Une partie de l'argent, que Londres nous a donné, servira à ce projet.

Maria rajoute.

— Il faut aussi que nous recrutions là-bas. Nous risquons rapidement de ne plus être assez nombreux.

— Tout à fait ! La procédure sera la suivante. Après un premier entretien dans un lieu public avec Francisco, nous validerons ou pas la candidature de la personne, sous la responsabilité de Maria. Si elle est validée, nous leur donnerons une boîte aux lettres. Je m'explique. Ce système de communication sécurisera la confidentialité de nos échanges, surtout en cas d'arrestation. Cette communication repose sur des boîtes aux lettres disséminées dans différents endroits de la ville et de ses environs. Chaque résistant aura une boîte aux lettres, où il déposera ses messages importants et recevra ses ordres. En aucun cas, il ne devra connaître le bureau, que nous appellerons MÈRE.

— Il faudra faire une enquête minutieuse sur ces nouvelles recrues. Il faut faire attention aux infiltrés. Il paraît qu'il y en a de plus en plus...

— Oui, Francisco, tu as raison, répond Diego. Sachez que les recrutements commenceront, lorsque vous aurez vos nouvelles identités, pas avant.

Maria renchérit.

— En plus de nos fausses identités, nous allons avoir un nom de code que, seuls, nous sept connaissons.

Je reprends la parole.

— Voici les noms codés définis par Londres. Tu me diras ce que tu en penses Diego.

- Diego, nom de code : Condor
- Sergio, nom de code : Faucon
- Mario, nom de code : Jaguar
- Maria, nom de code : Panthère
- Antonio, nom de code : Phénix
- José, nom de code : Aigle
- Francisco, nom de code : Lynx

Dans l'ombre de l'atelier, une nouvelle ère commence à prendre forme.

Maria, toujours pragmatique, interpelle José.

— José, lors des largages, il faut un allumeur par baril, car au moment où j'envoie le signal lumineux aux pilotes, l'avion largue dans les 10 secondes qui suivent. Peut-être que six barils, suffiraient...

— Oui, ça devrait faire l'affaire et en termes de logistique, ce sera moins lourd.

— Il faudra que chaque responsable s'assure que chaque nouvelle recrue de l'équipe soit formée à toutes les procédures, finit Maria.

Je clôture la réunion. Diego souhaite préciser.

— Pour finir, je vous informe que je vais convoquer les chefs des autres groupes de résistants pour définir avec eux, la répartition des colis reçus, cette nuit, et des mesures que nous avons mises en place. Qui sait ? Ces mesures pourraient les inspirer...

Avant de nous séparer, Diego me donne rendez-vous à la scierie, demain matin à 8 heures, pour aller visiter les locaux de Tarbes.

Dans les rues du village, les habitants vaquent à leurs occupations quotidiennes. Tous ignorent les enjeux secrets qui se trament autour d'eux. En effet, chaque membre de la Résistance travaille en coulisse pour coordonner les derniers détails des prochains largages pour le 25 août prochain.

Un soir, Maria mange avec ses parents.

— Maman, papa, ça vous dit de venir manger, demain soir, chez moi ? Il y aura les frères et toute la famille d'Antonio.

Diego lève les yeux de son assiette et regarde sa femme, qui

s'empresse de lui répondre.

— Bien entendu, ma chérie, avec plaisir. A la condition que je vienne t'aider pour faire le repas.

— Oui, je veux bien ! Avec tout ce monde, nous ne serons pas trop de deux, dit Maria en riant.

Le lendemain après-midi, Maria s'active en cuisine avec l'aide de sa mère. Desideria, la mère d'Antonio, est également venue. Elle leur a fait la surprise de sa présence. Les deux mères apportent une autre dimension à l'atmosphère déjà joyeuse et animée.

Au fil des semaines, Desideria et Suzanne ont développé une relation privilégiée, marquée par un profond respect mutuel et une amitié sincère. Leur complicité est évidente, alors qu'elles échangent des astuces culinaires et des souvenirs de leur propre jeunesse. Ensemble, les trois femmes travaillent en harmonie et préparent le repas avec amour.

En fin d'après-midi, je retrouve Mario et Sergio. Notre relation s'est consolidée au fil de nos missions et nous sommes bien plus que de simples amis. Nous sommes des frères d'armes, unis par un même idéal. Tous les trois, nous allons chercher Diego, puis mon père et mes six frères et sœurs.

Il est 20 heures, lorsque nous arrivons devant la porte de la maison de Maria. Elle nous accueille avec un large sourire et nous installe autour de la table. Nos regards se croisent. Elle se mord les lèvres et pique un fard.

Diego rayonne. Il observe sa fille, qui est devenue une femme accomplie et qui les reçoit, pour la première fois, dans sa nouvelle maison. Il est comblé par cette réunion familiale, pleine de promesses...

Quant à moi, je suis reconnaissant de pouvoir partager ces moments précieux avec Maria et sa famille. Je me sens chez moi, dans cette atmosphère chaleureuse et accueillante. J'ai trouvé ma place auprès de ceux que j'aime et que je respecte.

Au cours du repas, je décide qu'il est temps de franchir une étape importante dans ma relation avec Maria. Comme nous l'avions convenu, tous les deux, je fais un petit signe de la tête à Maria, qui se lève et tape sur son verre pour attirer l'attention de tous.

— Je pense que le moment est bien choisi...

Maria s'interrompt et voit sa mère, qui prend un mouchoir et se met à pleurer.

— Mais, maman, que se passe-t-il ?...

— Ce n'est rien, c'est l'émotion ! Alors, ça y est, tu te décides enfin ? Tu nous l'annonces cet heureux événement ?

— C'est quoi un heureux évènement ? Demande Rosa, ma plus jeune sœur.

— Ça veut dire qu'elle attend un bébé, lui répond Emilio, l'un de mes frères.

Des hurlements de joie se répandent dans la pièce. Mes frères et sœurs sont fous de joie ! Sergio et Mario rient de bon cœur en voyant ma tête.

Desideria échange un sourire de connivence avec Suzanne, qui pleure et rit en même temps. Maria, bouche bée, regarde les deux mères, puis me fixe. Je la dévisage, surpris.

— Mais, pas du tout, vous vous méprenez. Je ne suis pas enceinte. Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?!

— Eh bien, tes cheveux, ta poitrine... tente d'expliquer sa mère.

Maria fronce les sourcils, se touche les cheveux, puis regarde sa poitrine.

— Oh, là là !... Bon, un peu de silence ! Antonio, je veux bien que tu prennes la parole. Tu voulais aborder un autre sujet, je crois...

Maria se rassoit, l'air perplexe. Je me ressaisis, me lève et m'adresse à Diego.

— Oui, en effet, je voudrais m'adresser à toi... à vous, Monsieur CARLOS.

Je vois bien que mon ton, soudain solennel, surprend quelque peu Diego, qui pousse légèrement son assiette devant lui et pose les mains sur la table. Il me sourit.

— Je t'écoute, Antonio.

Je prends alors une profonde inspiration, puis je me plonge dans mon discours préparé.

— Monsieur CARLOS, depuis que Maria est entrée dans ma vie, elle a illuminé chacun de mes jours de sa présence, de sa gentillesse et de son amour infini. Je ne peux imaginer ma vie sans elle, et c'est pourquoi je viens vous demander...

Je déglutis péniblement.

— ... Je viens vous demander la main de Maria, avec votre bénédiction. Je vous promets de prendre soin d'elle, de l'aimer et de la respecter le reste de mes jours.

Cette fois, un silence solennel s'est abattu dans la pièce, entrecoupé par des deux mères qui pleurent d'émotion.

Tous les regards sont tournés vers Diego. Il se lève lentement de sa chaise, puis s'approche de moi et pose une main tendre sur mon épaule.

— Antonio, dit-il d'une voix émue, depuis que tu es entré dans la vie de ma fille, tu es une source de bonheur pour elle. Je te donne ma bénédiction avec joie. Je sais que tu prendras soin d'elle avec tout l'amour et le respect qu'elle mérite.

Tout le monde applaudit, s'embrasse. Puis, au bout d'un moment, Diego interroge.

— Et la date du mariage serait pour quand ?

— Nous aimerions bien le faire en septembre, répond Antonio.

— Eh bien, nous allons organiser tout ça, au plus vite.

Maria, les larmes aux yeux, se lève à son tour et se jette au cou de son père. Elle le remercie pour son soutien inconditionnel.

— Attends, Maria. Je n'ai pas fini...

Je lui prends, alors, sa main.

— Maria, je t'offre cette bague, signe de mon amour pour toi.

Maria, qui ne s'y attendait pas, fond en larmes, touchée de mon attention. Je glisse, à son annulaire gauche, une bague ornée d'une aigue-marine, qui ressemble au magnifique bleu de ses yeux.

— Antonio, tu m'avais caché ça. Comme elle est belle ! Tu as dû dépenser une fortune.

Elle se jette à mon cou, sous les applaudissements de l'assemblée et nous nous embrassons. Nous sommes fiancés. Je fais, officiellement, partie de la famille de Maria.

— Maman, Desideria, j'espère que vous n'êtes pas trop déçues, toutes les deux ? Je ne suis pas encore enceinte, même si j'espère l'être, un jour.

Sa mère lui répond, avec malice.

— Tu sais, ma chérie, les mères savent des choses que les enfants ignorent et qu'ils découvrent plus tard.

Diego et moi, qui ne comprenons pas bien la subtilité de ces échanges maternels, arrêtons la date du mariage. Il aura lieu le samedi 2 septembre 1940.

Le 24 août 1940 [58], nous apprenons que Londres a été bombardé, la veille du largage. Maria a contacté le SOE et notre officier de liaison

nous confirme que le largage aura bien lieu.

Le 25 août, les membres de la Résistance se préparent pour un nouveau largage. Les visages sont tendus. Chacun est conscient de l'importance de la réussite de cette mission, surtout depuis la dernière réorganisation.

À 22 heures, nous prenons la route à bord de deux camions, toujours discrètement repérables pour les sentinelles, grâce à leur unique phare peint en rouge.

Une fois sur le site du largage, nous camouflons nos véhicules près des bosquets. Nous positionnons, stratégiquement, les six barils pour éclairer la piste d'atterrissage improvisée dans la zone B421, immense pâturage où se déroule notre opération.

Je suis à côté de Maria, lorsque nous entendons des avions à l'approche. Au moment où elle actionne sa lampe pour envoyer les signaux lumineux codés aux aviateurs, les barils s'enflamment immédiatement. Quelques minutes plus tard, les parachutes atterrissent

Sergio, Mario et leur équipe s'activent pour charger les containers dans les camions avec efficacité. Une fois les opérations terminées, nous éteignons soigneusement les barils et les dissimulons pour les récupérer le lendemain.

Alors que Sergio conduit le premier camion et que Marco prend le volant du deuxième, nous montons à bord, direction l'entrepôt. Sur le chemin, nous recroisons Francisco, qui assure notre sécurité jusqu'à l'entrepôt.

Les différentes étapes de l'opération se sont parfaitement coordonnées. C'est un véritable succès !

Maria me regarde et me félicite pour l'organisation.

— Mon père va être content... Je suis fier de toi, Antonio !

— Merci, Maria. Je ne te cache pas que j'avais la pression. Je ne voulais pas décevoir les camarades, ni ton père...

— Si tu veux, tu pourras lui en parler, demain sur la route. Tu te rappelles le rendez-vous de 9 heures ? Vous allez signer le bail des bureaux de Tarbes.

20.



DE L'ENGAGEMENT AU DRAME

Les jours précédents notre mariage, les préparatifs avancent vite. Suzanne et Desideria les supervisent avec une énergie débordante. Elles veillent à ce que chaque détail soit parfait pour le grand jour, avec bonne humeur.

Diego fait venir ses parents qui vivent à Escarrilla, en Espagne, à 130 kilomètres de Barèges. Ses fils sont allés les chercher deux jours auparavant.

Le matin du mariage, Maria se réveille, pour la dernière fois, dans la maison de ses parents. Dans sa chambre aux volets ouverts, baignée par la douce lumière du matin, des éclats de rire joyeux résonnent tandis que Suzanne aide Maria à enfiler sa robe de mariée.

Sa mère l'entoure de gestes attentionnés, ajuste chaque pli de sa robe avec amour et tendresse. C'est un moment de complicité et de bonheur partagé entre mère et fille. Fin prête, le miroir de la chambre reflète l'image d'une Maria rayonnante, ses yeux pétillent de joie.

De son côté, Diego s'est levé tôt ce matin. Aidé de ses fils, il a préparé le mouton dans le jardin de sa maison. L'odeur alléchante de la viande rôtie commence à se répandre. C'est un geste généreux de la part de Diego, un hommage à la tradition et à la convivialité, qui marque cette journée spéciale.

Il s'est ensuite dépêché de rentrer pour revêtir son beau costume de fête. Dans sa chambre, il réajuste, pour la troisième fois, sa cravate, se coiffe avec fébrilité, conscient de l'importance de cette journée pour sa

filles bien-aimées. A l'idée de conduire Maria à l'autel, il sourit avec fierté et émotion.

Lorsque Diego sort de la maison, Sergio et Mario, qui attendent dans le jardin, sifflent à la vue de leur père.

— Waouh ! Papa, comme tu es beau !

— Oui, vous croyez ?!... Ça ira ?

— Oui, tu es parfait. Attends, ta cravate est de travers. Je m'en occupe, dit Mario.

D'habitude, c'est Suzanne, qui s'occupe de cette satanée cravate...

Le jardin est paré de guirlandes colorées et de lanternes suspendues, qui créent une atmosphère festive et chaleureuse. Une immense table est dressée. Dans quelques heures, les invités seront là et la fête battra son plein.

Diego est assis, il patiente. Sa fille ne devrait plus tarder. Francisco et José sont également là. Ils s'affairent autour du mouton et vérifient sa cuisson avec attention. Diego observe les quatre jeunes hommes et s'amuse de leurs échanges. Ils forment une joyeuse équipe !

— Les garçons, il faudrait peut-être que vous filiez à l'église dit Diego, en regardant sa montre.

Diego est perdu dans ses pensées lorsque Maria arrive dans le jardin. Elle s'approche de lui, radieuse.

Il se lève de sa chaise et s'avance vers elle, les bras grands ouverts. Il est assailli par une multitude de sentiments, dont une pointe de nostalgie alors qu'il réalise que sa fille chérie commence dès à présent, une nouvelle vie. Il la serre tendrement dans ses bras.

— Ma fille, tu es ma fierté. Je suis un père comblé. Tu es magnifique !

— Papa, tu resteras toujours le premier homme de ma vie, tu sais ? Je t'aime.

Après ce bref moment intime, Maria s'écarte de son père, un sourire aux lèvres.

— Et si nous y allions ? Je crois qu'Antonio ne va pas tarder à s'impatienter.

Les cloches de l'église sonnent joyeusement, annonciatrices de l'heure tant attendue. Nos invités sont déjà installés, lorsque je pénètre

dans l'église au bras de ma mère. Derrière moi, Suzanne est au bras de mon père. Je sens mes lèvres tremblées légèrement, les muscles de mes joues sont tendus.

Arrivé devant l'autel, je reste debout aux côtés de mes témoins José et Francisco. J'attends avec impatience l'arrivée de Maria.

Soudain, elle apparaît, sur le seuil de l'église avec son père. Elle fait son entrée, vêtue d'une robe d'un blanc immaculé. Tous les regards sont rivés sur elle, éblouis par sa beauté radieuse. Je la contemple avec admiration, conscient de ma chance.

La cérémonie est empreinte de solennité et de recueillement. Lorsque le prêtre nous demande de nous approcher, mon cœur se met à battre la chamade à l'idée de prononcer mes vœux devant Dieu et devant mes proches. Maria me prend délicatement la main et nous avançons main dans la main.

Les vœux, que nous avons appris par cœur, sont échangés. Puis, Rosa et Paloma, mes deux jeunes sœurs, nous amènent nos alliances, qui scellent notre engagement éternel. Nous nous embrassons d'un chaste baiser, puis, après une ultime prière, l'assemblée est invitée à quitter l'église.

Nos mains se serrent un peu plus fort lorsque nous arrivons, tous les deux, sur le perron de l'église. Nous sommes accueillis par les applaudissements et les acclamations de nos proches, qui nous jettent des confettis multicolores.

Non loin de nous, Sergio et Mario, les témoins de Maria, s'approchent.

— Tu es superbe, petite sœur. On t'aime.

— Merci mes grands frères, murmure-t-elle d'une voix émue. Vous êtes formidables !

Sa voix vacille légèrement, submergée par l'émotion. Elle leur est reconnaissante de les avoir à ses côtés.

Bientôt, le cortège se forme. Maria et moi en tête, nous nous rendons à pied avec nos invités jusqu'à la maison de ses parents, où un festin nous attend. Sur le chemin, je regarde Maria. Dans ses yeux, je vois la même étincelle de bonheur et d'excitation, qui brûle en moi.

— Antonio, je n'arrive pas à croire que nous soyons mariés. Je suis Madame CORTÈS, maintenant !

Je lui embrasse la main.

— Oui, ma chérie. J'ai tellement attendu ce moment. Tu es si belle. Je suis comblé.

— Je t'aime, mon bel Espagnol.

Arrivés à destination, chaque convive nous félicite. Puis, nous nous installons autour de la table. L'ambiance est douce et légère.

Avant que le repas ne débute, Diego se lève et demande l'attention de tous. Les conversations s'estompent peu à peu. Son regard bienveillant balaie l'assemblée et il se lance, sa voix grave envahit l'air paisible du jardin.

— *Je me réjouis de voir ma fille, rayonnée de bonheur et d'amour, prête à entamer un nouveau chapitre de sa vie à tes côtés, Antonio. Je ne peux m'empêcher de ressentir une profonde émotion et une immense fierté lorsque je vous vois, ainsi, tous les deux. Maria, ma chère fille, ta gentillesse, ta générosité, ton enthousiasme, ta ténacité... Et j'en oublie... font de toi, une jeune femme exceptionnelle. Tu n'as cessé de m'émerveiller depuis ton premier cri.*

Diego sort un mouchoir de sa poche et s'essuie le front. Puis, il poursuit.

— *Mon cher Antonio. Je te confie, aujourd'hui, ma fille, mon trésor. Je dois bien t'avouer que je ne pouvais pas espérer meilleur gendre ! Le jour où tu as franchi la porte de notre maison, tu as su conquérir nos cœurs par ta bienveillance et ta loyauté. Maria a trouvé un compagnon de vie digne de son amour. Un homme sur lequel elle peut compter, en toutes circonstances. Et je sais de quoi je parle ! Dans des circonstances un peu particulières, tu m'as un jour sauvé la vie ! C'est grâce à toi et tes témoins si je suis parmi vous, aujourd'hui. Ta bravoure et ton dévouement font de toi un homme remarquable. Que le souvenir de cette journée, symbole d'amour et d'unité, reste gravé dans nos cœurs. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, Maria et Antonio et à vous tous, une belle journée. Merci.*

Tout le monde applaudit, Maria embrasse son père qui se rassoit.

Je vois alors mon père se lever à son tour, à ma grande stupéfaction. Lui qui est si réservé ! Il sort, de la poche de sa veste, un papier. Il retient toute mon attention.

— *C'est avec un immense plaisir que je prends la parole, en ce jour si spécial. Maria, ma chère belle-fille, tu deviens, aujourd'hui, notre fille. Depuis le jour où Antonio nous a présenté, tu as apporté une lumière nouvelle dans nos vies. Tu as conquis nos cœurs à jamais. Et aujourd'hui, en te voyant devant nous, resplendissante dans ta robe de mariée, je ne peux m'empêcher de ressentir une immense fierté de t'avoir dans notre famille.*

Il sourit à sa femme et me regarde. Le papier qu'il tient tremble légèrement.

— *Antonio, mon fils bien-aimé ! Je vois bien à ta tête que tu es tout étonné de voir ton vieux père parler, ainsi, devant tout le monde !*

Il me fait un clin d'œil.

— *Depuis ton enfance, tu as été un fils aimant, attentionné et dévoué. Aujourd'hui, tu es un homme et je ne doute pas que tu seras un formidable mari. Ensemble, vous formez un couple magnifique et je vous souhaite le meilleur. Et surtout... surtout, donnez-nous de beaux petits enfants, à votre image. Longue vie à vous et très belle journée à vous tous. Merci.*

Dans l'assistance, les femmes ont sorti leur mouchoir et certains hommes reniflent. Je rejoins mon père et le prends dans mes bras, profondément touché par ses paroles. Chacun applaudit mon père.

Le repas peut commencer. Les convives se régalent du mouton cuit à point, ainsi que des délicieux mets préparés avec soin par Suzanne et Desideria. Le vin coule à flots, les verres tintent joyeusement et les conversations sont animées. Mes frères et sœurs jouent et courent dans le jardin.

Entouré des personnes que j'aime, je savoure chaque instant de cette journée inoubliable, conscient de la chance que j'aie. Et alors que la soirée avance et que les étoiles scintillent dans le ciel, je danse avec Maria, sous la lueur des lanternes, et nous nous promettons un amour éternel.

Cette journée aura été parfaite du début à la fin.

La nuit est tombée sur le village, lorsque Maria et moi décidons de prendre congé de nos invités. Nous partons sur la pointe des pieds, pour notre lune de miel.

Nous partons dans un chalet, niché au cœur des montagnes, à quelques kilomètres d'ici. C'est un ami de Diego qui nous le prête. Nous y restons quatre jours ! Quel luxe !

Dans l'intimité du chalet, Maria et moi nous retrouvons seuls, étourdis par cette incroyable journée. Puis, Maria se dirige vers la salle de bain.

— Antonio, je vais me laver.

— Aurais-tu besoin d'aide pour enlever ta robe ?...

J'entends l'eau coulée et je choisis de la rejoindre, tout en enlevant

mes vêtements. Nous nous retrouvons nus, face à face, et Maria me dit.

— J'espérais que tu viendrais me rejoindre. Viens...

Le lendemain matin, je me réveille, seul, dans le grand lit. Les rideaux laissent filtrer la douce lumière du jour. J'entends du bruit dans la cuisine et me lève. Je retrouve Maria, pâle, occupée à préparer le petit-déjeuner. Je l'embrasse.

— Bonjour, ma chérie ! Tu nous as préparé un petit déjeuner gargantuesque ! Tu vas bien, je te trouve un peu pâle ?

— Oui, je ne sais pas ce que j'ai. J'ai un peu la nausée, ce matin. J'ai sûrement un peu trop mangé hier. Tu as bien dormi mon bel Espagnol ?

Après le petit-déjeuner, nous allons découvrir les alentours. Au cours de notre balade, je perçois que Maria est préoccupée. Elle est bien silencieuse.

De retour au chalet, elle sort sur le balcon, s'accoude au garde-corps et contemple le paysage montagneux.

Elle se rappelle les derniers mois, les signes subtils qu'elle a peut-être négligés, les bouleversements émotionnels, qui ont émaillé son quotidien, depuis plusieurs semaines, jusqu'aux paroles de sa mère lors d'un repas de famille...

Intrigué, je m'approche d'elle et prends place à ses côtés. Je pose une main sur la sienne. Maria se tourne vers moi, troublée.

— Antonio, il faut absolument que je te dise quelque chose... Je crois bien... que... je suis enceinte. J'attends un bébé.

Je reste figé un instant. J'essaie d'analyser les mots de Maria. Tandis que je commence à réaliser ce qu'il nous arrive, toute une palette d'émotions me submerge, de la surprise à la joie et peut-être même jusqu'à un soupçon d'appréhension... Puis, lentement, un sourire étire mes lèvres. Je prends Maria dans mes bras.

— C'est merveilleux ! Nous allons être parents.

Elle répond à mon étreinte et laisse échapper un soupir de soulagement, une larme coule sur sa joue.

— Antonio, je suis tellement heureuse que tu sois ravi de cette nouvelle ! On n'en a encore jamais parlé tous les deux. J'avais peur

que ce ne soit pas le bon moment avec la guerre, la résistance...

— Maria, si tu savais comme je suis heureux, depuis notre mariage ! Tout va bien, rassure-toi. En revanche, il va falloir que tu te ménages à partir de maintenant.

Nous nous embrassons passionnément.

En ce lundi 4 septembre, Diego regarde par la fenêtre de son bureau et sirote son café. La réunion qu'il a planifiée, depuis plusieurs semaines, a lieu aujourd'hui.

Il rencontre les chefs des trois autres groupes de la Résistance de la région, *les Combattants* et *les Patriotes* établis dans la zone occupée, *les Partisans*, groupe localisé dans la zone non occupée.

Ce matin, il a un pressentiment. Ses fils auraient dû l'accompagner, mais deux grosses livraisons, en Espagne, les en empêchent. Quant à Antonio, il est en lune de miel avec Maria... Finalement, il ira avec José et Francisco, qui ne devraient plus tarder.

Le rendez-vous est fixé à mi-chemin, entre Bordeaux et Barèges, dans un restaurant, qui se prénomme *L'Equipe*, au centre-ville d'Orthez en zone occupée.

Il connaît les dangers de cette réunion.

Les Allemands guettent le moindre signe de résistance pour l'écraser. Et intercepter une réunion de cette envergure constituerait une véritable aubaine...

De plus, malgré sa confiance en la loyauté de ses compagnons, Diego ne peut s'empêcher de penser à la possibilité d'une trahison. En effet, l'un des groupes de résistants souhaite évoquer la présence d'un traître au sein de leurs rangs.

Il y a donc urgence à coordonner leurs actions contre l'occupant. Tout retard ou imprévu peut affaiblir et compromettre leur lutte.

Cette réunion est donc, primordiale et elle doit se tenir à tout prix.

Avant de partir, Diego fait un détour au chalet et apporte à Maria, la liste du matériel pour le prochain largage. Elle doit envoyer le message au SOE, à Londres.

Après 2 heures de route, et l'attente au barrage allemand à l'entrée d'Orthez, ils arrivent, enfin.

A 15 heures, Diego, Francisco et José rentrent dans le restaurant. Le patron les mène dans une pièce au fond. À leur arrivée, deux groupes de résistants sont déjà sur place. Mais, il manque encore *les Combattants*.

Une tension nerveuse règne, alors qu'ils les attendent pour débiter la réunion.

Quelques minutes plus tard, ils entendent des pas précipités dans la pièce d'à côté et une voix allemande scande un ordre.

— ACHTUNG ! ACHTUNG ! CONTROLE DE PAPIERS, BITTE !

Dans la pièce voisine, un frisson d'angoisse parcourt l'échine de Diego. Tout le monde se regarde, affolés.

Diego pose son index sur sa bouche et sans perdre de temps, fait signe à Francisco d'aller verrouiller la porte, qui sépare les deux pièces.

— VOUS AVEZ UNE REUNION, ICI ! Où a lieu cette réunion ? Demande l'officier Allemand au patron du restaurant.

— Mais je ne sais pas de quoi vous parlez ?! Dit le patron apeuré.

— Si personne ne parle, j'abats une personne, tout de suite.

Diego se lève.

— Nous avons été balancés. Suivez-moi.

Diego a choisi *L'Equipe*, car ce restaurant possède une porte arrière, qui débouche sur une petite rue.

Lorsque les derniers résistants franchissent la porte vers l'extérieur, la Gestapo^[59] a déjà enfoncé la porte et envahit la salle. Tous s'élancent dans les ruelles tortueuses de la vieille ville en direction du pont neuf. C'est la panique ! Des coups de feu retentissent, mêlés au son des bottes qui claquent sur les pavés. Francisco et José courent vite. Diego est sur leurs talons.

José crie.

— ATTENTION, LES BOCHES SONT AU PONT NEUF. VITE LE PONT VIEUX !

Diego, Francisco et José se lancent dans une course effrénée, leur souffle court, leur cœur bat à tout rompre. Diego commence à sentir la fatigue et réalise qu'il ne pourra bientôt plus suivre le rythme de ses jeunes compagnons.

— COUREZ LES GARS, NE M'ATTENDEZ PAS !

Diego sait qu'il doit sacrifier sa propre sécurité pour sauver le reste du groupe. Il prend une décision désespérée mais nécessaire.

Dans un moment d'audace, Diego enjambe le parapet et saute dans le Gave de Pau^[60]. A peine a-t-il touché l'eau que plusieurs coups de feu éclatent. La Gestapo prend pour cible sa silhouette vulnérable...

José et Francisco comprennent, avec horreur, l'acte désespéré de Diego. Mais ils n'ont plus qu'une seule alternative, continuer de courir.

Ils finissent par rejoindre le village de Barèges, 24 heures plus tard. Accablés par le choc, José et Francisco sont désarmés. Le chef de leur groupe a disparu, il faut prévenir les autres membres. Après réflexions, José intervient.

— Francisco, nous n'avons pas le choix. Si Diego est arrêté par la Gestapo, il y a un risque qu'il parle et que notre réseau soit démantelé. Ses fils font une livraison et ne reviendront que tard ce soir. Nous devons prévenir Antonio et Maria, aujourd'hui.

Francisco regarde gravement José. En effet, ils n'ont pas le choix ! Ils ont encore en tête l'image de Maria, heureuse et insouciante, pendant son mariage... La nouvelle va la bouleverser.

Avant de partir, José met un mot sur la porte de la scierie à l'attention de Mario et Sergio. Il les informe de leur départ au chalet de Maria et Diego et leur demande de venir les rejoindre, dès qu'ils le peuvent.

Le cœur lourd, José et Francisco se tiennent devant la porte du chalet. José lève lentement la main et frappe à la porte.

Maria ouvre la porte, surprise.

— Francisco ! José ! Mais qu'est-ce-que vous faites là ? On vous a manqué tant que...

Maria s'arrête net à la vue de leur visage sombre.

— Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose de grave ?
ANTONIO, VIENS VITE !...

Elle les dévisage, désarmée. José la prend par la main et la dirige vers un canapé, tandis que Francisco ferme la porte d'entrée. Une fois assise, Francisco s'agenouille devant elle.

— Maria... Il s'est passé quelque chose de tragique... C'est ton père...

— Papa ? Où est-il, Francisco ?

Maria devient toute pâle. José revient de la cuisine et pose, devant elle, un verre d'eau.

— Il a disparu pendant le rendez-vous d'Orthez.

— Comment ça ? "Disparu " ? Demande-t-elle d'une voix à peine audible.

José prend la parole.

— Ton père a organisé une réunion avec les groupes de la résistance à Orthez. Tu te souviens ?... Nous attendions le dernier groupe *Les Combattants*, lorsque la Gestapo est arrivée...

— A priori, on nous aurait balancé !

— Il a été arrêté, c'est ça ?... Il a été tué ?... Dites-moi...

— Nous ne savons pas Maria. Nous courions et comme il n'arrivait plus à suivre, il a préféré sauter dans le Gave de Pau.

Maria assimile progressivement les paroles de ses amis. Elle a la tête qui tourne. Elle ferme quelques secondes les yeux. Elle se met à pleurer, silencieusement. Diego, son père tant aimé, disparu dans des circonstances aussi terribles...

— Non... Non, ce n'est pas possible ! Papa doit être vivant.

Ne voyant toujours pas Antonio, elle crie, de nouveau.

— ANTONIO ! VIENS VITE !

Au ton alarmant de la voix de Maria, je sors précipitamment de la salle de bain au premier. Je découvre mes amis et Maria, effondrée. Je me précipite vers elle et elle se jette dans mes bras.

— Papa a disparu !

Je suis estomaqué.

— José, Francisco, expliquez-moi... Que faites-vous là ?

José m'explique la situation. Mon cœur se serre douloureusement à l'annonce de cette nouvelle. Maria pleure à chaudes larmes. Je resserre mon étreinte et lui murmure des mots réconfortants.

— Ton père est un homme plein de ressources. Tant que nous n'avons pas plus d'informations, il faut garder espoir, ma chérie. Nous allons rentrer au village et entreprendre des recherches.

Je me sens impuissant face à la détresse de Maria, mais bien résolu à remuer ciel et terre pour retrouver son père. Avec courage, Maria relève la tête.

— Tu as raison, Antonio. Nous ne lâcherons rien. Nous devons le retrouver et nous allons le retrouver.

Sur ces mots, Maria sèche ses larmes et se lève et monte, en toute hâte, s'habiller et préparer la valise.

Arrivée à l'étage, elle s'habille et attrape les vêtements, qu'elle met en vrac dans la valise.

Ses gestes sont mécaniques, dénués de toute émotion. Son esprit est ailleurs, tourmenté par le souvenir de son père, des jours heureux qu'ils ont partagés. Elle se revoit au bras de son père, à l'église, heureuse et souriante.

Ces souvenirs semblent si lointains, enveloppés d'un voile de tristesse et de chagrin. Le retour à la réalité est brutal.

Alors qu'elle descend les escaliers, son pied glisse sur une marche. Elle tente de se retenir mais n'y parvient pas. Elle perd pied. Elle pousse un cri d'effroi, alors qu'elle perd l'équilibre.

Elle se voit, au ralenti, dévaler les marches des escaliers. La peur et la douleur sont entremêlées, dans une cacophonie de sensations confuses. Son corps finit sa chute sur le carrelage du rez-de-chaussée.

En bas, José, Francisco et moi sommes assis, dans le salon, absorbés par notre conversation, liée à la disparition de Diego.

Le bruit de la chute de Maria nous fait sursauter. Notre attention se tourne immédiatement vers l'escalier. Nous voyons Maria, tomber la tête la première, sur le sol.

Je me précipite vers elle, m'agenouille et soulève doucement sa tête ensanglantée. Mes appels désespérés se perdent dans l'air étouffant.

— Maria...Maria... ! José, donne-moi une serviette... Elle saigne !

Malgré mes efforts, elle demeure immobile, inconsciente.

Dans ce silence oppressant, une certitude implacable s'impose...

Notre histoire ne peut pas s'arrêter là !

Message de l'auteur

Ainsi se termine le premier tome de l'histoire d'Antonio, mon grand-père.

Au fil des années, il devient une figure emblématique de courage et de résilience. Il fédère autour de lui des compagnons, prêts à le suivre sans réserve.

Mais l'aventure ne s'arrête pas là ! Le tome suivant plonge nos personnages dans des choix déchirants et des alliances inattendues, qui les pousseront toujours plus loin dans leur quête de justice et de liberté.

Oserez-vous tourner la première page du tome 2 pour découvrir ce que le destin leur réserve ?

Fan Page, Facebook: Thierry Cortes

Email: thierrycortes33000@gmail.com

Remerciements

Je souhaite adresser mes plus sincères remerciements à ma grand-mère et mon grand-père. Leur amour inconditionnel a rayonné sur la famille pendant 60 ans. Ils ont été une source d'inspiration, qui n'a pas uniquement inspiré ce roman, elle m'a aussi guidé tout au long de ma vie.

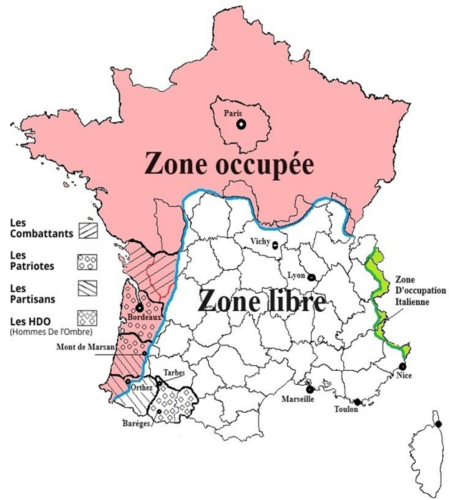
Mes remerciements vont également à vous, mes lectrices, mes lecteurs, qui donnent vie à ce roman en le découvrant et en partageant vos impressions. Vos retours, vos commentaires et votre possible enthousiasme (que j'espère !) seront une source de motivation inestimable pour la suite.

Enfin, je remercie mon épouse, qui a grandement participé à ce premier tome, ainsi que mes enfants. Je leur suis reconnaissant pour leur patience, leur soutien et leur compréhension, pendant ces longues heures, où ils m'ont écouté, avec patience et amour. Leur présence et leur encouragement ont été des piliers essentiels, pendant ce voyage épistolaire.

Merci, Cécile, Apolline, Simon, et à mes amis qui se reconnaîtront pour leurs conseils et leurs critiques constructives, qui m'ont permis d'avancer.

ANNEXES

La France occupée en 1940 et des
zones de résistance du roman*



*les noms des groupes ont été délibérément modifiés pour les besoins du roman.

Descriptif d'Antonio.

Antonio CORTÈS est né à Madrid en Espagne le 26 septembre 1916. Il est le fils aîné de Desideria et Pablo CORTÈS. Il a quatre frères, Alejandro, Alfonso, Julio, et Emilio, et deux sœurs, Paloma et Rosa.

Il mesure 1m85 et possède une silhouette athlétique, qui témoigne de sa force physique acquise au fil des années. Ses yeux bleus, très rares chez les Espagnols, accentuent sa prestance et lui confèrent un charme certain.

Derrière cette apparence imposante se cache une sensibilité et une compassion profonde envers sa famille, ses semblables et sa patrie. Il est prêt à sacrifier sa propre sécurité pour protéger ceux qui lui sont chers.

L'héritage de ses origines espagnoles se reflète dans sa détermination et son engagement, qui le pousseront à rejoindre, à 21 ans, les forces républicaines espagnoles pour combattre l'armée franquiste. Avec le temps, il devient un leader respecté et apprécié par ceux qui le connaissent.

Descriptif de Maria.

Maria est née le 24 avril 1918 à Barèges dans les Hautes-Pyrénées. Elle est la fille de Suzanne, née en France et Diego CARLOS, né en Espagne. Elle a deux frères, Sergio (24 ans) et Mario (26 ans) en 1939.

Elle mesure 1m68. Sa chevelure noire et ondulée encadre un visage délicat, aux traits fins et des yeux d'un bleu clair étincelant. Son corps musclé, par ses activités de résistante, séduira, un jour, Antonio, qui avouera avoir été subjugué par « sa beauté envoutante ». Elle a hérité de la grâce de sa mère et de la volonté farouche de son père de combattre l'oppression.

En effet, en tant que résistante, Maria incarne la force des guerrières légendaires, prête à affronter, tous les défis, pour défendre ses idéaux.

Descriptif de Diego.

Diego est né en 1889 à Escarrilla en Espagne. Il travaille avec son père, qui est menuisier. A 21 ans, il l'accompagne sur un chantier, à Barèges, petite commune des Hautes-Pyrénées, qu'il ne quittera plus. Il rencontre Suzanne, avec qui, il aura trois enfants, Maria, Sergio et Mario.

Il mesure 1m75, possède une allure robuste et une prestance imposante, héritage de ses ancêtres. Son corps solide témoigne du temps, qu'il a passé dans sa menuiserie. Sous son épaisse chevelure sombre, on y découvre un visage buriné où ses yeux marron foncé expriment sa sagesse et sa détermination. Résistant de la première heure à la frontière espagnole, il incarne le sens du devoir et de l'honneur. Il est aussi un père aimant et attentionné.

Descriptif de Mario et Sergio.

Sergio et Mario sont les deux frères de Maria, nés à Barèges. Sergio est né le 15 mars 1915 et Mario est né le 8 novembre 1913. Ce sont des hommes robustes et audacieux.

Sergio, 1m80, possède une stature imposante qui inspire le respect. Son visage est marqué par les rigueurs du travail physique et de la vie en montagne, mais ses yeux verts pétillent d'une intelligence vive. Il est connu pour sa patience et son calme, ainsi que pour sa force tranquille.

Mario, 1m75, dégage une énergie vive et contagieuse. Son visage est souvent illuminé par un sourire chaleureux, qui révèle une personnalité enjouée et sociable.

Mario est spontané et plein de vie, toujours prêt à s'engager dans des causes justes, avec enthousiasme et optimisme. Malgré leurs différences de tempérament, les deux frères partagent un lien fraternel mutuel inaltérable, comme avec leur sœur Maria.

Leur éducation commune, dans les montagnes des Pyrénées, leur a forgé un sens profond de la famille, de la solidarité et de la loyauté. Des valeurs guident chacun de leurs actes.

Descriptif de José.

Né le 15 juin 1915 à Villanueva de la Cañada, proche de Madrid, en Espagne, José est le fils de Catalina et Albero PALBARES. Sa petite amie est Lucia.

Il a trois frères, Miguel, Juan, Bastian, et une sœur, Claudia. Avec son charisme imposant, sa silhouette athlétique de 1m75 et son sourire chaleureux, José inspire confiance.

Il est spécialiste des explosifs. Il sait prendre des décisions éclairées et fédérer son équipe autour d'un objectif commun. Courageux, compatissant et dévoué, José est un atout précieux dans la lutte pour la liberté.

Descriptif de Francisco.

Francisco est né le 20 octobre 1914 à Colmenar-Viejo, près de Madrid, en Espagne. Il est le fils de Manuella et Marcos HUERTA et a grandi dans un environnement familial chaleureux, aux côtés de ses deux frères, Enrique et Juan. Sa compagne s'appelle Daniela.

Sa stature imposante de 1m80 et ses larges épaules témoignent de sa force physique. Ses cheveux bruns, coiffés en arrière, encadrent un visage à la mâchoire carrée et des yeux marron perçants.

Il s'engage pleinement dans la résistance et devient le tireur d'élite, l'un des piliers essentiels du groupe. Il manifeste une énergie inépuisable pour défendre la cause. Sous sa robustesse apparente, il a un profond attachement pour ses camarades de la première heure.

Descriptif de Luis

Né à Madrid, le 12 avril 1916. Ses parents, M. et Mme GOMEZ aimants et un petit frère de 7 ans, qui sont tragiquement décédés, lors d'un bombardement, qui a frappé leur maison.

Cette perte déchirante a laissé des cicatrices profondes dans le cœur de Luis, qui le pousseront à combattre auprès des forces républicaines espagnoles.

Il mesure 1m80. Jeune homme robuste et athlétique, Luis est un combattant redoutable au corps à corps. Il excelle dans l'art du combat au couteau, une compétence qui le rend redoutable lors des offensives rapprochées.

Toujours en première ligne, lors des attaques, Luis est là où le danger est le plus grand, pour protéger ses camarades et atteindre leurs objectifs.

[1] Antonio CORTES : Voir Annexes

[2] Madrid compte environ 1,2 million d'habitants, à cette époque. Elle subit des attaques des franquistes, dès juillet 1936.

[3] Prosperidad est un quartier résidentiel, situé dans le district de Chamartín à Madrid.

[4] Le 17 juillet 1936 marque le début de la guerre civile espagnole. Elle déclenche le soulèvement militaire contre le gouvernement républicain, élu démocratiquement, dirigé par le général Francisco Franco et soutenu par une coalition de militaires nationalistes, de monarchistes. Elle est, également, soutenue par Adolf Hitler.

[5] Le gouvernement républicain, élu en Espagne, est constitué, après les élections de février 1936. Ces élections aboutissent à la victoire du Front populaire, contestée, par la suite, par le général Franco.

[6] Burgos, est une ville située dans le nord de l'Espagne, à 180 kilomètres au sud de Guernica qui compte environ 48 000 habitants, en avril 1937.

[7] Guernica, est une ville située dans la province de Biscaye, au Pays basque espagnol, compte environ 7 000 habitants, en 1937. Elle est violemment bombardée le 26 avril 1937 un jour de marché, par l'aviation allemande de la Légion Condor, soutenue par l'aviation

italienne,

[8] Description de **José** : voir Annexes

[9] Description de **Francisco** : voir annexes

[10] Descriptif de **Luis** : voir Annexes

[11] **Colmenar-Viejo** est un village à 35 kilomètres au Nord de Madrid. C'est une municipalité de la communauté autonome de Madrid, en Espagne, qui compte environ 7 500 habitants en 1937.

[12] **Diego** est un homme de 50 ans. Il habite à Barèges en France. C'est un résistant. Son descriptif : voir annexes

[13] **San Sebastián** : ville au Nord-Ouest de l'Espagne à 24 kilomètres de Hendaye en France. Il y avait environ 136 000 habitants en 1937.

[14] **La Légion Condor** : était une force aérienne spéciale, composée de pilotes allemands et envoyée par le régime nazi pour soutenir le général Franco

[15] **Le bombardement** sur Guernica a duré plus de 3 heures.

[16] **Lucarne** : Petite fenêtre située entre l'arrière du camion et la cabine. Elle permet un échange visuel ou verbal entre les deux parties du véhicule."

[17] **Huesca** : en avril 1937, a 35 000 habitants et sera prise par les franquistes, le 3 août 1936.

[18] **Hitler** est devenu chancelier d'Allemagne, en 1933, et fournit en secret des armes à Franco en 1936. Son premier fait d'armes est l'invasion de la Pologne en 1939.

[19] **Saragosse** ; en novembre 1937, compte environ 200 000 habitants et sa garnison compte à peu près 30 000 soldats franquistes.

[20] **Hendaye** : est une ville au Sud-Ouest de la France à la frontière avec l'Espagne et qui compte à peu près 10 000 habitants en 1937.

[21] **Muel** : est une ville à 1500 habitants en 1937. Elle est prise par les franquistes, le 12 août 1937.

[22] **Almochuel** : Ville de 150 habitants, prise par les fascistes en février 1938.

[23] Le village de Jaulin est pris par les franquistes le 18 août 1937 et a 800 habitants, en 1937.

[24] **Pamplona** : nommée Pampelune en Français, est localisée dans le Nord de l'Espagne. Le nombre d'habitants de Pamplona en décembre 1937 est de 65 000.

[25] **Fort San Cristobal** : est à côté de la ville de Pamplona. En novembre 1937, il y avait environ 2 000 prisonniers, 30 gardes franquistes et 50 geôliers.

[26] **Teruel** : Ville qui compte environ 25 000 habitants en janvier 1938. Elle se situe à 280 kilomètres à l'Est de Madrid et à 250 kilomètres au Sud de Barcelone. Elle tombe aux mains des franquistes le 8 janvier 1938.

[27] **Cuenca** : Ville qui compte 20 000 habitants en 1938. Elle se situe à 166 kilomètres de Madrid.

[28] **Gandesca** : ville de 4000 habitants. Elle est sur la route de la bataille des Rives de L'Ebre.

[29] **L'Ebre** : ville qui compte 20 000 habitants en février 1938 et se trouve à environ 280 kilomètres à l'Est de Madrid.

[30] **Castellón** : est une ville de 57 000 habitants en 1938, Elle a été prise par les franquistes en juin 1938.

[31] **Tarragone** : est une ville qui compte, en 1937, 56 000 habitants. La ville est prise par les franquistes le 15 janvier 1939.

[32] **Ay Carmela** : chant folklorique, hymne adopté par les Républicains pendant de la guerre civile.

[33] **Tarancon** : petite ville située à mi-chemin entre Valence et Madrid. En décembre 1938, il y a 800 habitants, où vit une partie de la résistance républicaine.

[34] **Foix** : est une ville de 7 200 habitants, en 1939, et se trouve à 190 kilomètres de Barèges

[35] **Bagnères-de-Bigorre** : est une ville située dans le département des Hautes-Pyrénées en France. Il y a environ 10 000 habitants. Ce village est à un carrefour de la résistance, quelques mois plus tard.

[36] **Bilbao** : le nombre d'habitant est de 333 000, en 1939 et la distance entre San Sebastián et Bilbao est de 100 kilomètres.

- [37] **Barèges** est un village situé à 1240 d'altitude et avait 300 habitants en 1939.
- [38] **Maria** : le descriptif voir annexes
- [39] **Sergio** : le descriptif voir annexes
- [40] **Mario** : le descriptif voir annexes
- [41] Bordeaux compte 275 000 habitants en 1939 et se situe à 300 kilomètres de Barèges. Bordeaux accueille, en 1940, le gouvernement français en exil.
- [42] **Le camp d'internement de Gurs** : situé à 25 kilomètres au sud d'Orthez sur la route d'Oloron-Sainte-Marie, a été ouvert le 2 avril 1939. Il s'étend sur 2 kilomètres de longueur et 500 mètres de largeur. Il est initialement destiné à accueillir les Républicains espagnols en exil, avant d'être utilisé pour interner les personnes considérées comme "indésirables" pendant la Seconde Guerre mondiale.
- [43] **Le groupe les HDO** : « Hommes De L'Ombre », créé par Diego en 1936, est une unité de résistants, qui opère dans les Hautes-Pyrénées et collabore avec Les Partisans et les Patriotes.
- [44] **Escarrilla** : village espagnol frontalier, qui a 250 habitants, en 1939.
- [45] **La prison de Martutene** : a été construite au 19ème siècle. Il y a des prisonniers politiques, intellectuels, des journalistes et des combattants républicains
- [46] **Les Guerreros** : groupe de résistants qui a été en contact avec le groupe de Diego, les HDO, lors de l'offensive contre les Franquistes.
- [47] **Lasate-Oria** : est une ville à 10 kilomètres de San Sebastián et a, en 1939, 6 000 habitants.
- [48] **La France et le Royaume-Uni** : déclarent la guerre à l'Allemagne dans la journée du 3 septembre 1939.
- [49] **Le groupe Les Partisans** : est une unité de résistants qui opère dans des Pyrénées Atlantiques et collabore avec le groupe de Diego Les HDO.
- [50] **Le Général De Gaulle** a 48 ans lorsqu'il part pour Londres, le 17 juin 1939, depuis l'aéroport de Mérignac, près de Bordeaux, pour rentrer en résistance. Il est nommé Général, le 23 juin 1940, par le gouvernement en exil.
- [51] Le groupe *Les Patriotes* : unité de résistants, qui opère dans la zone Gironde, et collabore avec le groupe de Diego.
- [52] Biarritz a 17 000 habitants en 1939, situé à 120 kilomètres de Barèges.
- [53] Orthez a 8 500 habitants en 1939 situé à 150 kilomètres de Barèges.
- [54] **Orbaizeta** : est un village en Espagne, qui a 300 habitants en 1940.
- [55] **SOE** : Special Operations Executive (Direction des opérations spéciales)
- [56] **SOA**, dit " Saut en Ouverture Automatique". Technique de saut où le parachute se déploie automatiquement, dès que le parachutiste saute de l'avion.
- [57] **Le groupe Les Combattants** : est une unité de résistants, qui opère dans la zone Charentes, en coopération avec *Les Patriotes* et le groupe de Diego.
- [58] **Le 25 août 1940** : environ 80 bombardiers allemands ont été envoyés pour attaquer Londres, en représailles à un raid britannique sur Berlin.
- [59] **La Gestapo** : est la police du régime nazi allemand.
- [60] Le Gave de Pau est une rivière, qui traverse le centre-ville d'Orthez.